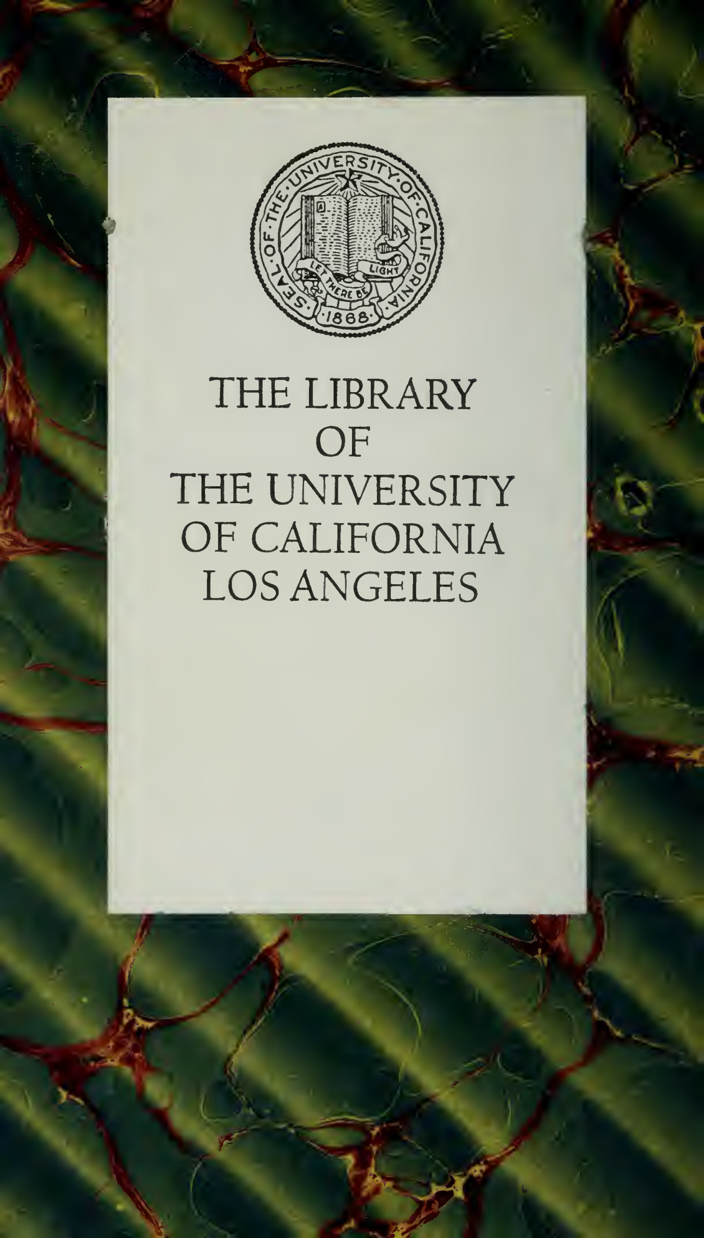
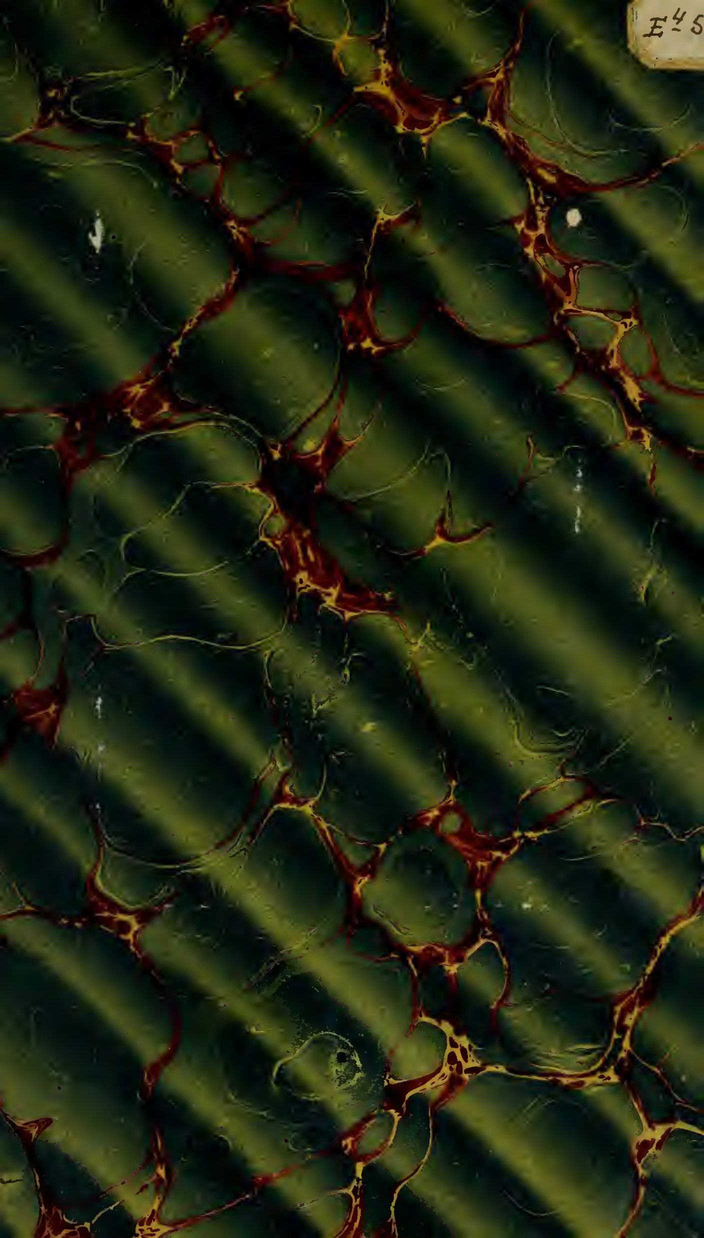


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 578 719 7



SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868


E 45

VOYAGE

AUX PHILIPPINES

ET EN MALAISIE

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE P. BRODARD ET GALLOIS

VOYAGE
AUX PHILIPPINES
ET EN MALAISIE

PAR

LE Dr J. MONTANO

OUVRAGE CONTENANT 30 GRAVURES ET UNE CARTE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1886

A

M. A. de QUATREFAGES

Membre de l'Institut
Professeur d'anthropologie au Muséum d'histoire naturelle

Hommage respectueux

AVANT-PROPOS

Ce récit est un extrait des notes que je prenais chaque jour pendant que je remplissais avec mon excellent confrère M. le Dr Paul Rey, la mission scientifique dont M. le Ministre de l'Instruction publique nous avait fait l'honneur de nous charger.

Les diverses races humaines ont des organes semblables, différents seulement par leurs dimensions et par quelques particularités secondaires ; les mobiles de la volonté, les sentiments, les passions sont aussi les mêmes sous toutes les latitudes et ne se distinguent que par leur intensité relative. Ces variations, résultat de la race et du milieu, paraîtraient plus restreintes encore si la vraie signification des actes de l'homme civilisé ne se dissimulait fréquemment sous un voile de formules convenues, de même que les détails de son anatomie disparaissent sous ses vêtements.

Pour connaître l'esprit et les mœurs d'une

race, il est donc nécessaire de les soumettre à une analyse dont les éléments ne peuvent être fournis que par l'exposé détaillé des faits observés; telle est l'utilité que peut présenter le journal d'un voyageur, telle est la raison de la publication de ces notes, allégées de toutes les observations techniques qui n'intéressent qu'un public spécial [1].

Accompagné de M. Paul Rey, j'ai visité la province de Malacca, la partie méridionale de Luçon, Soulou, le nord-est de Bornéo, puis seul, Mindanao.

Mon voyage a duré de mai 1879 à juin 1881. Le lecteur doit être prévenu que l'Extrême-Orient sort rapidement de sa léthargie, que la civilisation portée par la vapeur y fait des progrès sensibles et que, d'une année à l'autre, les descriptions les plus exactes peuvent cesser d'être vraies.

On verra combien est médiocre le rôle de notre nation dans les pays que j'ai parcourus; puisse-t-il se développer sans délai, car un peuple qui ne colonise pas paraît aujourd'hui voué à la décadence.

1. J'ai publié les résultats de ces observations dans mon « *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique sur une mission aux îles Philippines et en Malaisie.* » (*Archives des missions scientifiques et littéraires*, 3e série, tome XI: et 1 vol. in-8°, Paris, 1885. Hachette et Cie.)

VOYAGE
AUX PHILIPPINES
ET EN MALAISIE

CHAPITRE PREMIER

MALACCA

Le 20 mai 1879, je prends place sur l'*Annamite*, en rade de Toulon, avec mon excellent confrère M. le D[r] Paul Rey; l'*Annamite* nous portera à Singapore, d'où nous irons aux Philippines pour remplir la mission scientifique qui nous est confiée. Nous avons la bonne fortune de retrouver à bord, comme officier chargé des montres, M. Rozet, lieutenant de vaisseau, qui, à l'observatoire de la marine à Montsouris, nous a initiés aux mystères du sextant et des chronomètres, et qui, pendant toute la traversée, nous continuera ses leçons avec une obligeance toujours égale.

L'*Annamite*, transport destiné au service de nos possessions de Cochinchine, est un des plus grands et des plus beaux steamers qui se puissent voir; il convient également bien au service des troupes et des malades; mais [c'est au retour seulement, quand il aura recueilli à

Saigon les victimes du soleil et des arroyos, que sa batterie supérieure, aménagée en hôpital, sera occupée. Aujourd'hui, états-majors, équipage, soldats, passagers, tout le monde est bien portant et plein de confiance. Les plus gais sont peut-être les plus anciens capitaines d'infanterie de marine, braves officiers couverts de blessures, qui depuis vingt ans ont arrosé de leur sang tant de champs de bataille; au Mexique, en Chine, à Bazeilles, ils ont vu tomber autour d'eux bien des camarades, moissonnés par le feu ou par le climat; pleins d'entrain cependant ils s'entendent mieux que personne à relever d'un mot le moral abattu d'un jeune soldat assailli au milieu de sa faction par le mirage de son clocher.

Malgré la monotonie inséparable de toute navigation, nos journées passent rapidement à bord au milieu de ces officiers sympathiques. D'ailleurs la préparation de notre mission nous donne beaucoup de besogne.

Le 26 et le 27 mai, nous sommes dans le canal de Suez; la navigation s'y est singulièrement accrue depuis mon dernier passage, en 1874; nous devons certes être de plus en plus fiers des résultats de la grande idée de M. de Lesseps; mais c'est toujours le pavillon anglais que l'on rencontre : paquebots, *charbonniers*, grands steamers marchands, qui monopolisent, ou à peu près, le commerce de l'Inde et de la Chine. Quand donc nos armateurs lanceront-ils des flottes pareilles? Seulement quand nos compatriotes seront établis en nombre dans les ports de nos colonies et de l'étranger.

Le 27 au soir l'*Annamite* fait route au sud à travers le golfe de Suez; nous laissons à bâbord la chaîne du Sinaï, dont les sommets arides, tourmentés, s'illuminent au coucher du soleil de teintes violettes et dorées d'une splendeur inexprimable. Le 1er juin dans la mer Rouge, nous longeons les îles Zebayer, petit archipel de pics

basaltiques, sans végétation, dont les pentes calcinées reflètent la chaleur comme un miroir d'acier poli. Un silence de mort règne dans les anses au milieu des vibrations de l'air surchauffé.

Il fait chaud aussi à bord. Le maximum n'est aujourd'hui que de 30°,7 C.; mais le minimum ne s'abaisse pas au-dessous de 30°,5; d'autre part la température de la mer est, à la surface, de 33°,8; l'air est saturé de vapeur d'eau; vers dix heures du soir la brise tombe, ou, pour être plus précis, sa vitesse se trouve exactement compensée par la marche de l'*Annamite;* dans l'air immobile, à moitié suffoqués, nous écoutons, accablés, les pulsations de la machine qui nous éloigne de cette étuve.

Le 2 juin, nous sommes à Aden. La petite péninsule occupée par l'Angleterre est constituée par un massif de *phonolithe*, roche éruptive tertiaire, rebelle à toute végétation; avec beaucoup de soins et d'argent on est parvenu à faire végéter quelques palmiers malingres au pied de ces montagnes arides, éternellement altérées. Bien que la colonie paraisse parfaitement administrée, elle réunit, comme lieu d'exil, des conditions qui satisferaient le tyran le plus féroce.

Le 4 juin, nous entrons dans la mer des Indes; la mousson est établie et l'*Annamite* prête le flanc à la grosse houle qui sort des profondeurs du sud-ouest. La divinité malfaisante de ces parages, la terrible *Naupathie,* guettait une proie; elle s'abat aussitôt sur nous. Tous ne *se couchaient pas*, mais tous étaient frappés! Heureux ceux que leur service arrache à l'immobilité, contraint à l'action; ils ont bientôt terrassé le monstre; les autres contemplent d'un œil morne les vagues qui se succèdent implacables, nous soulèvent et nous laissent glisser, semble-t-il, jusqu'au fond de l'abîme. Mais, dès le lendemain, toutes les physionomies soucieuses ont repris

leur sérénité, tous les dyspeptiques ont retrouvé leur appétit; nous appelons la brise qui accroît notre vitesse; elle s'accentue à ce point que nous franchissons sans vapeur, avec nos voiles seules, la plus grande partie de l'océan Indien.

Le 17 au soir, nous reconnaissons l'entrée du détroit de Malacca, où nous nous engageons aussitôt. Le 18, à la fin du dîner, le vin de Champagne circule. Je demande à mon voisin en quel honneur, quand le président de la table se lève et porte notre santé; au moment où nous allons quitter le bord pour remplir notre mission, il nous souhaite le succès, un heureux retour, et nous assure que les vœux de tous nos camarades de traversée nous accompagnent dans notre entreprise. Il est difficile d'exprimer l'émotion que nous éprouvons à ce toast inattendu; toutes les mains serrent énergiquement les nôtres..... Que tous ceux qui nous exprimèrent alors si cordialement leur sympathie, croient bien que nous ne les avons pas oubliés et que nous garderons toujours un souvenir reconnaissant de cette soirée.

Le 19, nous entrons dans le merveilleux dédale d'îlots qui précède Singapore; à six heures nous accostons le warf de New-Harbour [1] et nous faisons nos adieux à l'*Annamite*.

Nous sommes parfaitement accueillis par notre consul, M. Edmond Rinn, fonctionnaire expérimenté, homme de cœur, auprès duquel tout Français est sûr de trouver l'appui le plus énergique. M. Rinn nous introduit auprès du secrétaire colonial, M. Smith, qui nous assure que

1. New-Harbour est comme le port de la Joliette de Singapore; ses quais et ses docks, de construction récente, sont plus spécialement réservés aux grands steamers. La ville de Singapore est située sur le bord de la rade proprement dite, à environ 5 kilomètres de New-Harbour.

nous pouvons parcourir en toute liberté la colonie, et nous donne tous les renseignements qui peuvent nous être utiles.

Singapore, grand entrepôt commercial de la Malaisie, fondé en 1819 par Stamford Raffles sur un territoire acheté au sultan de Johore, est la capitale des possessions anglaises de la péninsule de Malacca (*Straits settlements*), qui comprennent les provinces de Singapore, Malacca, Wellesley, Perak et Penang. Les faubourgs, très étendus, sont peuplés de Cleans [1] et de Chinois; les Malais sont peu nombreux; presque tous cochers, ils conduisent de petits fiacres attelés d'assez bons chevaux. Quelques cases d'indigènes s'élevaient encore, à l'époque de mon premier voyage, au milieu des terrains marécageux qui s'étendent près de New-Harbour; elles ont presque toutes disparu. Sur les bords de la grande rade où mouillent les steamers et les voiliers de tous les modèles et de tous les pavillons, se trouve le centre commercial européen; c'est là que se pressent les banques, les comptoirs importants et les bureaux des grandes compagnies de navigation. Presque tous les Européens ont leur domicile personnel à la campagne, dans d'élégants cottages disséminés sur les collines ombreuses des environs, qui forment autour de la ville une banlieue élégante, animée par la circulation active des calèches européennes et des véhicules de toute sorte.

A cinq kilomètres au nord de Singapore, un de nos compatriotes, absent en ce moment, M. Chassériaux, a entrepris une grande plantation de manioc, où M. Rinn a l'obligeance de nous servir de guide. C'est la seule entreprise individuelle de quelque importance qui, à Singapore, figure à l'actif de la France, tandis que tant d'autres

1. Nom donné par les Anglais aux indigènes de l'Inde cisgangétique.

nations, depuis les Norvégiens jusqu'aux Chinois, ont ici des nationaux qui font des affaires colossales.

Notre influence et notre activité sont surtout représentées à Singapore par la compagnie des Messageries Maritimes, par les RR. Pères des Missions étrangères, et par le grand pensionnat des Sœurs du S. Enfant Jésus ou de Saint-Maur. Sous la direction d'une supérieure qui, fait exceptionnel, réside ici depuis vingt-cinq ans, cet établissement s'est concilié l'estime et la sympathie de tous les Européens. On rend hommage à l'abnégation et au mérite de ces religieuses qui n'ont d'autre préoccupation que l'éducation de leurs élèves, et qui, à chaque instant, frappées par le climat, succombent sans murmures; le pensionnat est merveilleusement tenu, l'éducation qui y est donnée est celle des établissements que la congrégation possède en France, où ils sont connus sous le nom de *Feuillants*. Les dames de Saint-Maur nous firent l'honneur de nous accueillir de la façon la plus sympathique et voulurent bien recevoir en dépôt, à plusieurs reprises, une partie de nos bagages et les protéger contre l'assaut toujours menaçant des termites.

Singapore et ses environs sont très vivants pendant le jour. Deux fois par semaine la musique et les cornemuses du 74e highlanders se font entendre au *Zoological garden*, à quelque distance de la ville, rendez-vous de la colonie européenne, dont les calèches brillent surtout par le luxe des *mata-mata*[1], le plus souvent hindous. Le *Zoological garden*, très bien entretenu, est un grand et merveilleux parc où sont réunies toutes les richesses de la flore malaise.

1. Mot à mot en malais : *les yeux*, nom donné aux indigènes qui remplissent un rôle de surveillance, soit publique comme les policemen et les gendarmes, soit privée comme les gardiens de bureaux, chasseurs, etc.

Dans la soirée, vers quatre heures, après la fermeture des bureaux, les jeunes gens montent à cheval ou jouent au crocket sur la vaste pelouse qui s'étend entre la cathédrale anglicane et la mer. Dès que la nuit est close, la vie se concentre dans les quartiers cleans et chinois, et l'étranger n'a d'autre ressource que de fumer sous la véranda de son hôtel. Mais, pendant les quelques jours que nous passons ici, nos soirées se passent agréablement au Consulat, où nous avons le plaisir de rencontrer souvent M. le comte de Jouffroy, chancelier, qui, malgré sa jeunesse, a déjà une carrière des mieux remplies, et M. Dennys, *protector of Chineses,* c'est-à-dire surveillant général des nombreux Chinois établis à Singapore. M. Dennys est un de ces fonctionnaires qui font la force des colonies anglaises. Employé dans l'Extrême-Orient depuis de longues années, il écrit et parle couramment les principaux dialectes de la Chine; il est à la hauteur du rôle si difficile qu'il remplit ici où les Chinois, en nombre très considérable, sont un des éléments de la richesse publique, mais deviendraient facilement une cause de troubles s'ils n'étaient administrés, surveillés et protégés à la fois par un homme qui connaît à fond leur langue et leur caractère.

M. Dennys m'offre gracieusement le livre qu'il vient de publier, *the Folk lore of China*, si savant, si curieux, qui représente tant d'années de recherches patientes et que nul aussi bien que l'auteur ne pouvait mener à bonne fin. C'est un fait saisissant que les Chinois, race pratique et positive entre toutes, aient un trésor de superstitions, de mythes et de légendes aussi riche que celui des nations européennes. La ressemblance et parfois l'identité des superstitions d'une ville de l'intérieur de la Chine et d'un hameau du pays de Cornouailles est pour l'auteur un signe probant de la commune origine des races. C'est

du moins une preuve que, les phénomènes naturels ayant produit partout des sensations identiques ou comparables, les éléments du cerveau présentent dans les diverses races une organisation semblable.

Mais n'oublions pas le but immédiat de notre voyage; le bateau de Manille ne part pas encore; nous allons utiliser ce délai en visitant les tribus sauvages refoulées par l'invasion malaise dans l'intérieur de la péninsule de Malacca.

27 juin. — Plusieurs compagnies font le service du détroit entre Penang et Singapore, mais notre temps est limité et, malgré certaines appréhensions, — heureusement trop pessimistes, — nous prenons place sur le premier steamer en partance pour Malacca. C'est le *Ben More*, bateau chinois, ou qui du moins appartient à une compagnie d'armateurs chinois. Seul le premier mécanicien est Anglais; les autres officiers sont nés dans l'Archipel. Un délégué de la compagnie, vrai Chinois à lunettes et à longue queue, s'occupe de la recette et paraît jouir à bord de l'autorité suprême. Il se promène sur la passerelle avec la désinvolture d'un amiral, mais s'abstient absolument de se mêler de la manœuvre.

Nous appareillons à deux heures après midi; le pont est encombré par des Chinois pauvres, et le salon par des Chinois riches qui parlent passablement l'anglais et le malais. On sert un plantureux dîner anglo-malais, que ces messieurs, en gens ultra-sobres chez eux, dévorent avec un appétit effrayant. Pour boisson, il faudrait nous contenter de thé si notre voisin de table, seul passager européen avec nous, ne nous faisait part de sa provision de *claret*. Un singulier passager que cet obligeant voisin, horloger napolitain qui rentre en Italie en passant par Penang après avoir parcouru pendant dix ans la Chine, les Philippines, la Malaisie et l'Australie; il est fort intel-

ligent, très gai, alerte, robuste; il parle couramment le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le malais et le dialecte chinois de Canton, et cependant il n'a pas fait fortune; il rentre en Europe avec un pécule à peu près égal à celui qu'il possédait en partant; c'est qu'il a surtout fait du commerce, un bien petit commerce, et que, pour un Européen, qui ne peut vivre à aussi peu de frais qu'un boutiquier chinois, il n'y a pas de bénéfices sans puissants capitaux.

28 juin, 5 heures après midi. — Le *Ben More* mouille en rade de Malacca, très loin de terre; un praw assez grand nous accoste; nous l'arrêtons aussitôt et nous nous dirigeons vers l'embouchure de la petite rivière qui traverse la ville de Malacca; sur la rive gauche s'étend une longue file de cases ombragées de cocotiers; sur la rive droite se dresse une colline élevée; au sommet, une grande cathédrale en pierre blanche, qui de loin paraît intacte.

Nous entrons dans la rivière, qui serpente au milieu des maisons sales, très sales même, de la population malaise et chinoise. Il n'y a pas d'hôtel à Malacca; nous prenons le parti de nous présenter chez le R. P. Pouget, prêtre français des Missions étrangères, et nous lui demandons l'hospitalité. Cet excellent missionnaire nous déclare que sa maison est la nôtre et y fait immédiatement porter nos bagages. Le P. Pouget nous apprend qu'un de nos compatriotes, M. Rolland, se trouve en ville. J'ai connu autrefois M. Rolland à Paris et je sais qu'il pourra nous fournir d'utiles indications. En effet, M. Rolland, établi au milieu des forêts de Kessang, à quarante kilomètres nord de Malacca, nous donne des détails précis et nous assure que sa résidence est le centre le plus favorable à l'étude des races indigènes. Il rentre chez lui le soir même et nous engage à l'accompagner. Nous acceptons avec empressement son invitation franche et cordiale.

Nous allons rendre visite au gouverneur de Malacca et visiter la ville. Le gouverneur par intérim, M. le major Squirrel, du 74ᵉ highlanders, est un de ces officiers qui, entre deux campagnes, trouvent toujours un moment pour venir respirer l'air de Paris. Il est aujourd'hui absorbé par l'administration d'une province où il faut tenir la balance exacte entre les Européens, les Malais et les Chinois. Imposer la paix à tant d'intérêts rivaux, au milieu de mahométans qui n'ont pas oublié les luttes que leurs pères ont soutenues, parfois heureusement, contre les Européens, n'est point une tâche facile. Ce résultat est pourtant obtenu avec une centaine de soldats anglais et quelques brigades de *mata-mata* (gendarmerie indigène).

M. le major Squirrel nous accueille de la façon la plus courtoise; il nous retient pour le lunch avec MM. le lieutenant Stevenson et le médecin-major H. W. Barrington. Pendant ce repas on nous met au courant de la situation de la province. Malacca, port autrefois très important, n'a plus aujourd'hui de grand commerce; toutes les affaires se sont portées à Penang et à Singapore. Les tribus indigènes, depuis longtemps chassées des côtes par l'invasion malaise, reculent de plus en plus dans l'intérieur. A l'invasion armée des Malais succède aujourd'hui l'envahissement pacifique, mais tous les jours plus accentué, des Chinois, devant lesquels disparaîtront à leur tour les Malais. Les Chinois ont accaparé depuis longtemps déjà tous les métiers, tout le petit commerce de Malacca et des villages; ils défrichent les forêts et y établissent de vastes plantations de manioc : le gouvernement leur donne des concessions de terre limitées à dix années, car la culture du manioc épuise rapidement le sol, qui doit ensuite se reposer pendant un quart de siècle. Le Chinois est essentiellement envahisseur et s'étendrait sans scrupule sur les terres voisines de sa concession; la surveillance de ces

colons actifs et dépourvus de scrupules est une des grandes occupations du gouvernement.

Malacca, fait exceptionnel dans la Malaisie, a des ruines et une histoire également modernes. Un ouvrage fort curieux [1] nous donne des détails précis sur la situation de Malacca à la fin du XVI[e] siècle et au commencement du XVII[e].

D'après le *descobridor* Godinho, métis né à Malacca en 1563 et qui achevait en 1613 d'écrire le récit de ses campagnes dans la Malaisie, l'invasion malaise eut lieu ici en 1411; elle était conduite par le rajah *Permicuri* qui fonda la ville de Malacca et chassa de la côte les *Saletes*, peuplade de pêcheurs anthropophages qui occupaient aussi l'intérieur du pays. En 1511, Alphonse d'Albuquerque s'emparait de la capitale de Permicuri.

Après la conquête portugaise, les faubourgs de Malacca s'étendaient sur l'emplacement de la ville actuelle. Quant à la ville fortifiée, la *Ciudad* de Malacca, dont les défenses étaient célèbres dans toute la Malaisie, elle s'élevait sur la colline qui domine au sud-est l'embouchure de la rivière. Aujourd'hui les constructions de la *Ciudad* ont presque entièrement disparu. Sur la pente nord-ouest de la colline se trouvent la résidence moderne et les bureaux du gouverneur; au sommet se dressent quelques ruines, dont la plus grandiose, l'église de l'Annonciade, vue de la rade, produit un si bel effet. La toiture n'existe plus, mais les murs en pierre paraissent inébranlables. La nef est pavée de dalles en marbre couvertes d'inscriptions et d'armoiries exécutées dans un style plein de grandeur; les tombes sont dans un état surprenant de conservation;

1. *Malacca, l'Inde méridionale et le Cathay*, manuscrit original autographe de Godinho de Eredia, reproduit en fac-similé et traduit par M. Léon Janssen, Bruxelles, 1882.

celle qui renferme les restes du premier évêque portugais du Japon, est magnifique.

Les Hollandais s'emparèrent de Malacca en 1641 ; ils furent évincés à leur tour en 1795 par les Anglais. Ces derniers occupent aujourd'hui le pays en vertu du traité de 1824 qui détermine la limite des possessions anglaises et hollandaises dans la Malaisie.

La ruine de la *Ciudad* fortifiée remonte à l'époque de l'occupation hollandaise, mais la disparition du commerce tient aux conditions nouvelles de la navigation moderne. Il y a déjà longtemps que la faible profondeur de la rivière est devenue insuffisante pour le tonnage toujours croissant des navires. J'ai déjà dit que le *Ben More*, steamer d'un faible échantillon, avait dû mouiller fort loin au large ; il y a plus d'un siècle peut-être qu'une jetée construite par les Hollandais et dont on voit les débris sur la plage, ne sert plus à rien. Penang et Singapore devaient fatalement détrôner Malacca.

De tous les Européens qui se sont succédé ici, les Portugais ont laissé dans la population l'empreinte la plus visible. On nous dit que quelques familles portugaises et hollandaises dans une situation aisée se perpétueraient sans mélange de sang indigène, fait qui ne peut être accepté sans contrôle. Les métis malayo-portugais sont très nombreux, généralement fort pauvres, et exercent les professions les plus pénibles ; l'humilité de leur condition ne leur fait pas oublier qu'ils ont du sang européen dans les veines et ils se désignent fièrement sous le nom de *gente christa.*

Le 28 au soir, nous partons en compagnie de M. Rolland. La route, carrossable, est bonne. A deux heures du matin nous arrivons à *Durian Tonggal*, station de police ; tous les mata-mata sont à leur poste ; à sept heures nous sommes à *Kessang*, autre station de police de six mata-

mata, non loin de laquelle se trouve la maison de M. Rolland. Le village de Kessang ne renferme qu'une très petite population agglomérée, mais de nombreuses cases malaises sont dispersées au milieu des rizières voisines enfermées dans un horizon de hautes montagnes couvertes de forêts.

Dès le premier jour, grâce à l'intervention de M. Rolland, nous mettons la main sur un *Manthra*, jeune sauvage que la faim a fait sortir des bois et qui parle passablement le malais. Le hasard nous procure du premier coup dans ce pauvre diable le serviteur, l'interprète et le guide le plus dévoué.

Godinho donne le nom de *Saletes* aux populations primitives de la province, chassées de la côte par les Malais. Jamais nous n'avons entendu parler de ces *Saletes* dans nos excursions; les seuls indigènes que nous ayons rencontrés sont les *Manthras*, les *Udaïs*, les *Knabouïs* et les *Jakouns* [1].

Ces sauvages reculent sans cesse dans les montagnes boisées de l'intérieur; ils ont dû d'abord se retirer devant les Malais, il leur faut maintenant faire place à l'invasion bien plus redoutable des Chinois. Ces derniers, avides, remuants, infatigables, restreignent de plus en plus par leurs plantations les forêts jusqu'ici impénétrables où se cachent les anciens maîtres du pays; on peut prévoir le jour où, resserrés entre les planteurs du sud et les Malais indépendants du nord, les Manthras et les autres tribus indigènes auront perdu leurs dernières retraites; forcés alors de subir le contact de races supérieures, incapables

1. Les montagnes de la péninsule de Malacca donnent asile sur divers points à plusieurs autres tribus; une des plus intéressantes, celle des *Sakkayes,* étudiée par M. de La Croix dans la province de Perak (*Revue d'Ethnographie*, juillet 1882), appartient au type négrito.

de se plier aux difficultés d'un genre de vie moins misérable, mais aussi plus compliqué, leur extinction sera irrémédiable si elle n'a même précédé le déboisement de leurs derniers abris.

Ces sauvages gardent au fond de leurs forêts le souvenir du temps où ils étaient les maîtres de la contrée, y compris le *pandey* (la côte). Ils avaient, disent-ils, beaucoup d'écrits tracés sur des feuilles d'arbres, détruits et perdus à l'époque de l'invasion malaise; à ce moment ils se réfugièrent dans les montagnes, oublièrent la lecture et l'écriture et depuis lors n'ont plus tenu compte du temps. A leur insu, quelques-uns de leurs noms témoignent de leur civilisation passée. Notre jeune guide manthra s'appelle *Pang Lima dalam*, nom qui a été celui de son père, de son grand-père et probablement de ses aïeux. Comme tous ses pareils il en ignore la signification, qui est pourtant courante en malais littéral. De même que *Pang Lima laut* est le titre du commandant des forces navales, *Pang Lima dalam* est celui du seigneur qui administre le palais d'un sultan, une sorte de ministre de la maison du roi.

30 juin. — Pang Lima se fait fort de nous conduire au milieu de ses frères, sur le *Bukit Kumunin*, à une vingtaine de kilomètres au nord de Kessang.

Après avoir profité quelque temps d'une assez bonne route, nous nous enfonçons dans une forêt où nous marchons pendant quatre heures en suivant les sentiers accidentés tracés par les fauves, obstrués par des troncs énormes, morts de vieillesse, couchés sur le sol. Quelle superbe forêt! je n'en verrai jamais de plus belle, de plus solennelle, qui respire au même degré ce caractère religieux: les *Kayu darah* [1], les *Dammar* [2] gigantesques, recti-

1. *Caryophyllus fastigiatus*, Bl. Myrtacées.
2. Les Malais donnent ce nom générique aux arbres dont ils

lignes, confondent leur feuillage et ne laissent filtrer qu'une lumière affaiblie ; sur les plus hautes branches glisse de temps en temps un gibbon [1] lent et grave qui, sous ce dôme immense, nous apparaît comme le génie de la solitude.

Nous arrivons au bord d'un ravin large et profond. Sur la berge opposée prend naissance une colline élevée (contrefort du Bukit Kumunin), chargée d'une forêt aussi épaisse que celle que nous venons de traverser; au pied de la colline, comme étouffés dans cette masse de verdure, un maigre défrichement et une case qui paraît lilliputienne à côté des arbres géants qui la couvrent de leur ombre.

Pang Lima s'avance seul, chargé de verroteries et de tabac, avec la mission de préparer les Manthras à notre visite, car l'irruption soudaine d'êtres aussi extraordinaires que des blancs ferait fuir la tribu et rendrait toute explication impossible. La négociation n'est pas longue; notre guide nous crie bientôt d'avancer.

Les Manthras paraissent d'abord comme pétrifiés à notre aspect; quelques paroles amicales traduites par Pang Lima ont bientôt calmé leur défiance, et pendant que les femmes s'empressent de couper du bois et de faire du feu pour notre déjeuner, nous pouvons examiner à loisir et même mesurer le personnel que nous avons sous les yeux.

Comment s'éteint une race, tel est le titre qui conviendrait à ce tableau. Neuf adultes et quatre enfants composent cette tribu perdue au pied du Kumunin, et qui passe des mois entiers sans voir d'autres indigènes. Ces pauvres gens presque nus, affreusement sales, faméliques, cou-

retirent diverses gommes et résines et qui appartiennent pour la plupart aux familles des Abiétinées et des Diptérocarpées.

1. *Hylobates entelloïdes* (famille des singes anthropoïdes).

verts de maladies cutanées, présentent encore bien d'autres affections chroniques.

La case est aussi délabrée que ses habitants. Elle renferme un cadre en bois plein de cendres, où l'on entretient toujours quelques tisons embrasés, car s'ils s'éteignent, ce n'est pas sans peine qu'on parvient à les rallumer en frottant l'un sur l'autre deux fragments de bambou.

Dans un coin, quelques vases grossiers, quelques paniers, dont l'un contient tous les ingrédients du *sirih* [1] et, rencontre inattendue, une moustiquaire, acquise de quelque Chinois par voie d'échange; les moustiques sont insupportables dans les forêts de Malacca et je m'explique la vénération dont paraissent entourés ces rideaux sordides, cent fois rapiécés avec des loques de toute provenance.

Ce que peut être l'agriculture de gens aussi misérables, aussi affamés, on l'imagine sans peine. Les instruments agricoles n'existent pas; pour établir la maigre plantation qui entoure leur case, les Manthras ont abattu quelques arbres et y ont mis le feu quand ils étaient encore à demi verts; le feuillage, les petites branches et les lianes ont seuls été réduits en cendres; alors, au moyen de bâtons pointus, on a pratiqué des trous dans les mailles de l'inextricable réseau dont les arbres abattus couvrent le sol. Les Manthras ont semé quelque peu de riz, planté quelques pieds d'*oubi manis* [2] et de manioc, puis ont attendu avec philosophie le résultat de tant d'efforts.

Les Manthras se livrent aussi à la chasse, et ils sont assez adroits; mais ils ne connaissent que le *parang* [3] et

1. Bétel. La *chique* de bétel, dont l'usage est si répandu dans toute la Malaisie, se compose d'un fragment de noix d'aréquier (*Areca Catechu*, Palm.), enveloppé dans une feuille de sirih (*Piper betel*, Piperac.), généralement enduite d'un mastic à base de chaux. La saveur de l'ensemble est celle de la menthe.

2. Plusieurs espèces du genre *Dioscorea* (Diosc.).

3. Espèce de sabre court servant à la fois de couteau et de hache. On



Manthras du Bukit Kumunin (province de Malacca).

le *sampitan* [1], au moyen duquel ils lancent des flèches empoisonnées : les singes et les oiseaux sont le plus souvent hors de la portée de leurs traits.

Et pourtant les Manthras ne manquent pas d'intelligence, mais l'insouciance et la paresse semblent leur interdire tout progrès spontané. Je vois ici combien est juste l'appréciation du R. P. Pouget, qui connaît depuis longtemps les Manthras, et qui, au prix des plus grands efforts, parvient à en maintenir quelques-uns à la mission d'*Ayer Salak*, près de Malacca.

Tels sont ces malheureux sauvages, que leur taille [2] et d'autres caractères anthropologiques rapprochent des négritos des Philippines.

Quant à leur langue, d'après le R. P. Pouget, qui a fait une étude approfondie des dialectes de la péninsule, elle n'est, comme celle des autres tribus sauvages des montagnes de l'intérieur, qu'un dialecte du malais mélangé de quelques mots siamois.

Les jours suivants, nous visitons des tribus de Jakouns, de Knabouïs, d'Udaïs. Ils sont analogues aux Manthras; je passe sur les détails qui n'ont d'intérêt que pour l'anthropologie. Au milieu de la forêt de *Rangkun*, une tribu d'Udaïs isolée est réduite à un homme, à une femme et trois enfants. C'est au milieu d'un paysage

le retrouve, sous des noms divers, et avec de légères variations de forme, dans toute la Malaisie.

1. Sarbacane. Les Manthras fabriquent la sarbacane et les flèches, mais acquièrent le parang par voie d'échange.

2. 1489 millimètres pour les hommes et 1424 millimètres pour les femmes, d'après nos observations; la taille des autres tribus que nous avons visitées dans les environs de Kessang est un peu plus élevée. Comparez avec la taille moyenne des Français (hommes), qui égale 1657 à 1660 millimètres. La taille minima pour le service militaire est chez nous de 1540 millimètres depuis la loi de 1872; elle était de 1560 millimètres d'après la loi de 1832. Voy. mon *Rapport sur une mission*, etc., chap. III.

féerique, dans une hutte vermoulue, que nous trouvons ces infortunés, proie assurée pour les tigres, dont ils entendent les rugissements chaque nuit.

Il y a beaucoup de tigres dans ces forêts, mais ils se promènent peu pendant le jour, et si on ne rencontre pas de faisans argus [1], gibier dont ces fauves sont très friands, on a peu à craindre leur voisinage; la nuit venue, ils sortent de leurs tanières et rôdent autour du village de Kessang. De temps à autre des rugissements terribles, l'effarement des poulaillers et des écuries, avertissent que le seigneur de la forêt est là, *quærens quem devoret.* On peut du reste être tranquille; le tigre ne cherche jamais à enfoncer les portes et les parois des cases malaises, dont la résistance est pourtant insignifiante; mais il ne serait pas bon de se trouver sur son passage. Deux Chinois de Kessang ont fait ces jours derniers, au crépuscule, cette fâcheuse rencontre; heureusement, ayant aperçu l'ennemi d'assez loin, ils ont eu le temps de grimper sur un arbre, où ils ont passé une bien mauvaise nuit. A la lueur de la lune ils apercevaient le tigre campé sur la route et flairant son dîner; de temps à autre il paraissait se décider à grimper jusqu'à lui, puis reprenait sa position d'observateur. Au lever du soleil, le fauve est rentré dans la forêt, fort mécontent sans doute, et les deux Chinois ont pu arriver à Kessang, où, pendant plusieurs jours, l'émotion les a tenus tremblants et accablés.

Au temps de Godinho les tigres étaient, je pense, encore plus redoutables qu'aujourd'hui. Le *descobridor* portugais [2] dit que les sorcières, *élèves des Banuas* [3] *syl-*

1. *Argus giganteus*, Temm. (Gallinacés).
2. *Loc. cit.*
3. *Banuas* ou *Binuas*, tribus sauvages de l'intérieur de la péninsule; nous retrouverons ce nom de *Banuas* dans les montagnes de Mindanao où il désigne les négritos.

vestres, soumettent à leur volonté toute sorte de bêtes malfaisantes et peuvent même se transformer en tigres. Quelques-unes de ces prétendues magiciennes furent prises, *convaincues* et condamnées. Maintenant on a recours contre les tigres à des moyens plus directs. Les Malais placent en cercle une douzaine de fusils fortement chargés dont les canons rayonnent vers un pieu auquel sont fixés des cordons correspondant aux gâchettes et une proie; si un tigre la saisit, tous les fusils font feu à la fois et souvent l'animal est mortellement atteint.

8 juillet. — Les superstitions dont parle Godinho et toutes celles que je constate moi-même parmi les Malais et les tribus sauvages n'ont rien de bien caractéristique au point de vue de l'ethnographie, mais elles nous gênent beaucoup pour nous procurer des squelettes et des crânes. Pang Lima, si obéissant, n'aborde les tombes qu'avec répugnance; jusqu'ici les tentatives que nous avons faites ne nous ont procuré que des débris informes, rongés par les termites, sans valeur.

Nous ne pouvons cependant quitter ainsi la province. Pendant que M. Rey, chasseur déterminé, augmente notre collection ornithologique, je vais faire un nouvel effort.

L'argent semé à propos ne perd rien de son pouvoir sous ces latitudes; on nous a signalé une tombe de Manthra qui me donnera, je pense, de meilleurs résultats que les autres. Je pars avant le jour avec mon fidèle sauvage. Son ardeur et sa gaieté, toujours vives au départ, s'affaiblissent graduellement en approchant du but; il n'en reste plus trace quand nous quittons la route pour entrer dans la forêt.

Après une longue course nous trouvons, dans un fourré inextricable, la tombe cherchée.

Comme les autres, elle présente un petit tumulus à

quatre pans dont la base rectangulaire est entourée d'un cadre de troncs grossièrement débités; sur le tumulus on a planté un cannelier et amoncelé des branches épineuses pour écarter les fauves.

L'extraction d'un squelette manthra est toujours difficile, car l'excavation où est déposé le cadavre n'occupe qu'une des moitiés du rectangle circonscrit par le cadre posé au niveau du sol. Les Manthras creusent une tranchée dans l'autre moitié du rectangle; c'est seulement quand elle a atteint une profondeur d'un mètre cinquante environ qu'ils évident dans l'un des côtés de la tranchée la fosse proprement dite; c'est là qu'est déposé le cadavre; on place à ses pieds une boîte à bétel, une calebasse et un pot à cuire le riz; si c'est un homme, on met en outre son *parang* à portée de sa main. Le côté vide de cette fosse, ou mieux de cette niche, est fermé par une rangée de pieux.

La nature du terrain n'offre pas de difficulté spéciale, car il est constitué, ici comme dans les autres fouilles, par des limonites et des kaolins peu tenaces; mais sous l'influence des pluies diluviennes de ces régions, la terre ameublie est promptement tassée, et on ne peut jamais savoir si on creuse dans la tranchée ou directement au-dessus du squelette. Pang Lima tremble de tous ses membres et entend la voix d'*Antou* [1] dans les moindres frémissements de la forêt; je crois qu'il s'enfuirait, n'était la crainte de se trouver seul. Enfin, faisant moi-même les trois quarts de la besogne, nous sommes arrivés au but. J'ai le squelette, et en bon état [2]; je l'emballe soigneusement dans la mousse, en deux paquets égaux, que je pose

1. Malais. Esprit qui a beaucoup d'analogie avec Satan.
2. Le crâne ressemble beaucoup à ceux des négritos que nous avons trouvés plus tard à Luçon.

en *pikul*[1], malgré ses protestations indignées, sur l'épaule de Pang Lima, qui bientôt après se perd en voulant faire un détour; mais, grimpant sur un tronc abattu au milieu d'un défrichement, il hume l'air comme un chien de chasse et au bout de quelques secondes étend la main dans une certaine direction. Il a retrouvé la piste. Ces défrichements qu'on rencontre souvent aux abords des routes sont excessivement fatigants à franchir; il faut marcher sur les troncs abattus dans la direction la plus voisine de celle qu'on veut suivre; mais ces colosses sont parfois amoncelés les uns sur les autres à une grande hauteur, et leur ascension exige une gymnastique qui, surtout après une journée de fatigue, est fort pénible. La nuit est venue et complique la marche. Enfin de défrichements en jungles, et de jungles en forêts, nous arrivons à un hameau malais, où je prends une charrette à bœufs pour rentrer à Kessang. Pang Lima s'empresse de déposer son funèbre fardeau sur la charrette et refuse d'abord d'y monter; mais, la fatigue aidant, il s'assied sur le timon, morne, accablé. Cet état fâcheux se dissipe peu à peu sous l'influence d'un cigare, et bientôt, mollement étendu à côté du squelette, Pang Lima me jure qu'il est prêt à fouiller avec moi toutes les tombes de la forêt.

Le lendemain mon sauvage demande à un Chinois qu'il croit instruit des usages des blancs, quelle peut bien être la raison qui me pousse à recueillir des squelettes au prix de tant de fatigues.

« Eh! ne sais-tu pas, lui répond le Chinois, que cet *orang puteh* [2] est un grand magicien. Dans son pays, au moyen d'incantations, il rend les squelettes à la vie.

1. Malais. Deux fardeaux attachés aux extrémités d'une latte posée par son milieu sur l'épaule du porteur. C'est ainsi que se font les transports dans les contrées dépourvues de route en Malaisie.
2. Malais. Homme blanc. Nom donné aux Européens.

— S'il en est ainsi, s'écrie Pang Lima, je cours chercher les os de ma mère! »

Il me faut le détromper, et non sans peine.

Tel est le caractère de toutes les populations sauvages de l'intérieur; douces, insouciantes, mais dominées avant tout par la paresse. Certainement tous les sauvages trouveraient une subsistance assurée pour eux et pour leur famille en travaillant dans les plantations chinoises de la province; ils y trouveraient en outre la sécurité; mais le travail, surtout le travail régulier, est pour eux un supplice que la force seule peut leur imposer. Ils préfèrent rester nonchalamment étendus dans leurs cases, mâchant le bétel, fumant, et ne se décident à sortir de leur léthargie que pressés par l'aiguillon de la faim. Ils savent bien pourtant que cette vie oisive les expose aux plus durs travaux. En effet, ces malheureux sont souvent attaqués par les Malais, qui s'emparent de leurs femmes et de leurs enfants et les réduisent eux-mêmes en esclavage. Ces attentats sont toujours sévèrement réprimés lorsqu'ils sont connus, mais comment saurait-on à Malacca tout ce qui se passe au fond des forêts? Le fugitif échappé à ses ravisseurs ignore d'ailleurs le plus souvent l'existence de l'autorité à laquelle il pourrait demander justice.

10 juillet. — Nous disons adieu à M. Rolland, dont l'hospitalité et les indications nous ont été si utiles. Nous rentrons à Malacca par la route que nous avons déjà parcourue en sens inverse, mais que nous avons mal vue, car il faisait nuit.

Cette route, qui fait le tour de la province, traverse tantôt la forêt, tantôt des plantations de manioc; elle est bien entretenue et bien gardée. Nous rencontrons souvent deux mata-mata qui, comme nos gendarmes, vont *en correspondance* d'un poste à l'autre, des cantonniers malabars dont la taille élancée et le profil d'aigle contrastent

vivement avec le type malais, parfois un colporteur chinois, écrasé sous le double fardeau de son *pikul*, ruisselant de sueur, qui se hâte vers le prochain hameau.

Nous traversons Durian Tonggal et quelques autres villages. Tous les villages malais ont le même aspect : au centre, une ou deux boutiques de marchands chinois, un poste de police, et, plus loin, éparses au milieu des *Bunga rajah* [1] et des cocotiers, entourées de buffles ou de bœufs à deux bosses, les cases toujours silencieuses, sauf le soir, où l'on entend fréquemment la musique assez monotone des *pantoums* [2]. Excité par le fanatisme, par la lutte, par l'attrait du pillage, le Malais est susceptible d'efforts violents et prolongés. Mais, dans le cours ordinaire de la vie, il s'abandonne avec bonheur à l'indolence. Assis sous sa véranda, il fume et berce volontiers ses marmots pendant des heures entières, tandis que sa femme coupe le bois, puise l'eau et assume tous les soins pénibles du ménage. Toute la tendresse des époux paraît concentrée sur les enfants, calmes et silencieux comme leur père, et qui se livrent bien rarement à ces

1. Malais. *Fleur royale* (*Hibiscus Rosa sinensis*, Malvacées), arbuste aux fleurs abondantes, d'un pourpre éclatant, magnifiques très commun dans toute la péninsule.

2. Poésie chantée; le pantoum est un quatrain à rimes croisées; théoriquement les deux premiers vers, symboliques, sont expliqués par les deux derniers; mais le plus souvent ceux-ci ont seuls une signification. En voici deux exemples dont on trouvera le texte malais dans W. Marsden (*A Grammar of the malayan language*. London, 1812) :

Cueille pour moi la fleur des tombes
Si tu me fuis en promenant;
S'il faut qu'avant moi tu succombes,
A la porte du ciel demeure en m'attendant.

—

Sur l'arbre à teck un oiseau blanc s'envole,
En gazouillant il happe les fourmis;
Lumière de mes yeux, ô mon idole,
Te suivre aux cieux me sera-t-il permis?

éclats de joie bruyante si fréquents dans les jardins publics de nos grandes villes.

Dans les environs de Malacca, le paysage change d'aspect, la grande forêt disparaît et les cases de bambou font place à des constructions solides et élégantes appartenant pour la plupart à des négociants chinois qui, leur fortune faite, viennent prendre leur retraite à Malacca, loin du fracas des affaires de Singapore et de Penang. Leurs calèches bien attelées se croisent avec les *kreta* [1] beaucoup plus modestes des seigneurs malais, toujours encombrées de femmes de tout âge qui, à notre vue, se cachent pour la forme sous leur voile de mousseline.

Nous retrouvons à Malacca les personnes dont nous avons eu le plaisir de faire la connaissance à notre arrivée. M. le major Squirrel nous retient à dîner et nous offre un repas où toutes les recherches de l'Europe s'allient au luxe asiatique. M. le gouverneur s'informe avec soin de l'état dans lequel nous avons trouvé les tribus sauvages et nous demande si nous n'avons recueilli aucune plainte, si nous ne soupçonnons pas que quelque préjudice leur ait été causé.

Le R. P. Pouget nous conduit à la mission d'Ayer Salak, où nous recueillons de nouveaux documents anthropologiques et causons assez longuement en latin avec de jeunes Manthras élevés au petit séminaire de Penang. Nous allons aussi visiter l'établissement des Dames de Saint-Maur, succursale de celui de Singapore. Toutes les races de la ville et de la province se trouvent réunies dans ce pensionnat, auquel est annexé un orphelinat. Une seule religieuse française, assistée par une sœur anglaise, soutient depuis plus de vingt ans le fardeau de cette direction ; certes il est difficile de rencontrer une existence

1. Voitures du pays, en général petites et fort misérables.



Véranda d'une case malaise, province de Malacca.

plus utile et mieux remplie. Toutes les élèves sont très gaies, parfaitement tenues, et vivent en parfaite harmonie malgré la diversité de leurs races; elles nous chantent avec beaucoup d'entrain plusieurs chansons françaises, qui sonnent joyeusement à nos oreilles. Madame la supérieure, qui a certes une large expérience de la matière, met les petites Manthras beaucoup au-dessus de ses autres pupilles pour l'obéissance et les bons sentiments. Mais les jeunes filles de cette race élevées à l'orphelinat ne rentrent jamais dans leurs forêts : elles préfèrent épouser un Chinois qui leur assure un bien-être qu'elles demanderaient en vain à un homme de leur tribu.

13 juillet. — Nous prenons place à bord du *Japan*, steamer chinois; il est écrit que nous n'échapperons pas à la compagnie chinoise. Le *Japan* est encore plus encombré que le *Ben More*, et, inconvénient plus grave, nous sommes envahis par une odeur fade, nauséabonde, dont nous avions déjà perçu quelques traces à Kessang. Un regard jeté dans l'entrepont nous dévoile l'affreuse réalité, nous portons un chargement de *durian* [1] ! La végétation est précoce à Malacca et le *Japan* va approvisionner Singapore de ces horribles primeurs. Le durian est pour les races jaunes un régal exquis, et les Malais ont, dit-on, pour ce fruit une telle passion que lorsqu'il atteint un prix élevé ils vont, pour s'en procurer, jusqu'à vendre leurs femmes. On assure que quelques Européens prennent goût à ce produit, mais j'ai peine à le croire. Heureusement le *Japan* se met en marche, les écoutilles se ferment, et l'arome pénétrant disparaît, chassé par la brise.

Il nous est impossible de fermer l'œil pendant la tra-

1. Fruit du *Durio Zibethinus* (Bombacées).

versée. Nous avons à bord un rajah, et pendant toute la nuit les serviteurs de son altesse chantent, avec accompagnement de guitare et de tambourins, des airs malais que leur persistance rend insupportables. Ils paraissent fort appréciés, sans doute à cause du sujet toujours érotique, par une douzaine de prisonniers chinois, à mine hypocrite et rusée, que les mata de Malacca conduisent à la prison centrale de Singapore.

14 juillet. — Le *Japan* mouille en rade de Singapore. M. Brasier de Thuy, directeur des Messageries Maritimes, paraît aussitôt sur le pont. Sans son mata et ses canotiers, je ne sais comment nous aurions pu reconnaître et débarquer nos nombreux colis au milieu du tumulte et de la confusion dont le *Japan* est en ce moment le théâtre. M. Brasier de Thuy nous emmène chez lui, où nous passons une excellente journée, moins agréable encore par le *confortable* et les recherches d'une habitation élégante que par la conversation et les délicates attentions de notre hôte. Nous avons aussi le plaisir de revoir les aimables compatriotes dont nous avons fait la connaissance à notre arrivée, M. le consul Rinn, M. le comte de Jouffroy d'Abbans, chancelier, et M. Martin, des Messageries Maritimes. La soirée s'écoule rapidement, entre Français, en parlant de la France.

CHAPITRE II

MANILLE

Le 15 juillet, nous montons à bord du *Panay*, de la compagnie Reyes, qui fait un service régulier entre Singapore et Manille.

Au point de vue du traitement des passagers, le *Panay* est certainement un des meilleurs bateaux que j'aie jamais rencontrés; la table est plantureuse, le service est fait avec rapidité et précision par une armée de *muchachos* Tagalocs, sous la direction d'un *mayordomo* français. Le commandant, don Francisco Goyenechea, jeune et déjà expérimenté, gagne dès le premier abord les passagers par ses manières pleines de dignité et de courtoisie. L'état-major du *Panay* est digne de son chef; aussi notre traversée nous laisse-t-elle un fort agréable souvenir.

Le calme règne pendant la plus grande partie de notre trajet. La chaleur est supportable pendant le jour, et les nuits sont empreintes d'un charme profond. La croix du Sud et Vénus derrière nous, Jupiter au nord-est, brillent d'un éclat tranquille; on aperçoit à la fois les deux couronnes, australe et boréale; et la Grande Ourse, souvenir des hautes latitudes, rase l'horizon. Le *Panay* semble voguer sur une rivière de diamants et laisse derrière lui

un long sillage illuminé de phosphorescence [1]; retiré tout humide de la mer, le poisson artificiel attaché à la traîne étincelle sous le doigt comme un vol de lucioles [2].

Le 21, nous entrons dans la baie de Manille, dominée à l'ouest par les hauteurs de la sierra de Marivelès. Deux heures plus tard, nous apercevons les toits rouges de la capitale des Philippines, coquettement étendue au pied de montagnes bleues, dans un lit de verdure.

A peine le *Panay* a-t-il laissé tomber ses ancres que notre compatriote, M. Louis Génu, directeur à Manille de la maison Guichard et fils de Paris, prévenu de notre arrivée, se présente à bord et nous emmène chez lui. Bien des fois pendant nos deux années de voyage nous rencontrerons M. Génu, et toujours nous trouverons dans sa maison le même accueil cordial et empressé. Toujours sa connaissance des hommes et des choses facilitera nos déplacements; son personnel nous évitera mille courses fatigantes, et lorsque enfin je reviendrai malade, je trouverai chez lui des soins et des attentions qui m'auraient rendu la santé, si, parvenues à un certain degré, les affections causées par le climat des tropiques ne réclamaient nécessairement le retour en Europe.

Grâce à M. Génu, nous sommes rapidement installés; par ordre de Son Excellence M. le Gouverneur général des Philippines, la douane laisse entrer en franchise nos armes, nos instruments et nos bagages [3]. Dès notre arri-

1. Phénomène dû à la présence d'un petit infusoire, le *Noctiluca miliaris*.

2. Je n'aurais jamais cru qu'on pût pêcher à bord d'un steamer en pleine marche. Cependant avec cet engin grossier, formé d'un fort hameçon enveloppé d'un morceau de linge, nous avons pris plusieurs fois de gros et d'excellents poissons.

3. Notre Ministre des Affaires étrangères avait bien voulu écrire à ce sujet à Madrid; le gouvernement espagnol étendit à tous nos bagages la franchise demandée seulement pour les armes et les

vée, nous pouvons donner toute notre attention au curieux spectacle qui la sollicite.

Malgré les péripéties dont aucune œuvre humaine n'est exempte, l'histoire de Manille et des Philippines est celle d'une colonie heureuse. Cette prospérité est due incontestablement aux règlements établis dès son origine par le gouvernement de la colonie, règlements qui se sont trouvés parfaitement appropriés au caractère des indigènes, et qui ont toujours été suivis jusqu'ici dans ce qu'ils ont d'essentiel. Les Philippines ont pu ainsi subir des attaques nombreuses, des crises économiques graves, sans que jamais la domination espagnole y ait été sérieusement menacée.

C'est à l'immortel Magellan qu'est due la découverte de l'archipel; mais le grand navigateur put à peine le reconnaître : le 31 mars 1521 il prenait terre au nord-est de *Mindanao*, à l'embouchure du rio *Agusan*, et le 26 avril suivant il tombait sous les coups des habitants de la petite île de *Mactan*, près de *Cebú*. Son lieutenant, El Cano, rentrait bientôt en Espagne avec la *Victoria*, le premier navire qui ait fait le tour du monde.

Une nouvelle expédition fut envoyée en 1542, sous le commandement de Villalobos; contrariée par les mauvais temps, elle ne put qu'arriver en vue de l'archipel, auquel l'amiral imposa le nom de Philippines, en l'honneur du prince des Asturies, qui devait bientôt s'appeler Philippe II.

C'est sous le règne de ce dernier que l'Espagne s'établit aux Philippines. En 1564, l'illustre Miguel de Legaspi arrive à Bohol, entre Leyte et Cébu, et s'établit dans cette dernière île; en 1571, il est à Luçon et fonde

appareils. M. Meurand, alors directeur des consulats au Ministère des Affaires étrangères, s'occupa de cette demande avec une bonne grâce et un empressement dont je suis heureux de le remercier ici.

Manille; dans les années suivantes, la domination espagnole s'étend peu à peu sur Luçon et les îles Bisayas.

La population des îles Philippines n'a pas changé depuis cette époque. Les indigènes de race malaise, Tagalocs, Bisayas, etc., alors idolâtres, occupaient la plus grande partie du sol. Les Indonésiens [1] et les petits nègres ou *négritos* étaient déjà relégués dans les montagnes de l'intérieur; les Malais mahométans (désignés depuis sous le nom de *Moros*) étaient établis à Soulou, à Palawan et sur quelques autres points de l'archipel; ils avaient même fondé un royaume à Manille, qui s'appelait alors *Tondo;* sa résistance ne fut pas sérieuse.

La soumission des Philippines fut rapide; la conversion de la plus grande partie des indigènes au catholicisme, but principal de Philippe II, était peu après un fait accompli. Ce résultat obtenu, la nouvelle conquête fut bientôt organisée, car les Espagnols se bornèrent à supprimer l'esclavage, cette institution fondamentale de toutes les civilisations naissantes, et maintinrent la hiérarchie indigène dans ce qu'elle avait d'essentiel.

Aux sultans et aux autres chefs souverains se substitua le gouverneur général de Manille. Les *datos*, seigneurs féodaux, plus ou moins dépendants, devinrent *capitanes* (*gobernadorcillos*) ou *tenientes*, et furent maintenus à la tête de leurs villages, qui prirent, suivant leur importance, le nom de *pueblos*, de *visitas*, ou gardèrent celui de *barangay*. Une agrégation de localités constitua le *pueblo*, division administrative qui correspond à la fois à notre canton, à notre commune et à notre paroisse, car plusieurs villages constituent une paroisse unique desservie par un curé (*padre cura*). Les gobernadorcillos, secondés par les *tenientes* et par les notables ou *cabezas*,

1. Voy. mon *Rapport sur une mission*, etc., chap. III.

cumulèrent des fonctions qui répondent assez bien à celles de nos maires, de nos juges de paix et de nos percepteurs; ils devinrent responsables de la rentrée de l'impôt, qui s'établit sous forme de capitation et prit le nom de *tributo*.

Telle est, dans ses lignes générales, l'organisation qui fut donnée aux Philippines dès les premiers temps de la conquête et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, au grand avantage de la domination espagnole. La masse de la population dut voir bientôt d'un œil très favorable une religion et un gouvernement qui abolissaient l'esclavage et remplaçaient par des contributions et des prestations définies les exactions sans limites des *datos;* quant à ces derniers, se sentant abandonnés par leurs vassaux, ils furent encore heureux de conserver le pouvoir et les honneurs que leur laissèrent les conquérants, bien que leurs nouvelles fonctions ne fussent pas héréditaires, mais seulement électives; pendant longtemps elles devaient être en fait l'apanage des anciens seigneurs; il existe encore à Manille des descendants des souverains de l'archipel; ces familles jouissent toujours d'une certaine considération et n'ont jamais été un sujet d'inquiétude pour les Espagnols.

Le lecteur appréciera mieux la valeur de ce système de colonisation s'il veut bien me suivre plus tard dans l'intérieur de Mindanao, grande île en partie indépendante, mais où la domination espagnole gagne chaque jour du terrain. Remplacer l'arbitraire des datos par des règlements stables, et rendre les notables responsables de leur exécution, est une mesure dont l'efficacité ne s'est jamais démentie aux Philippines, car elle concilie dans la mesure possible les intérêts du peuple et l'amour-propre de l'aristocratie; elle épargne en outre au pouvoir central les détails compliqués d'une administration minutieuse, et surtout les rigueurs que nécessite toujours le recouvrement de l'impôt.

Depuis la fin du XVIe siècle, les Philippines ont subi bien des attaques; les Espagnols ont dû plusieurs fois repousser les entreprises des Hollandais et des Anglais. Un moment même ces derniers, en 1762, se rendirent maîtres de Manille et la colonie ne dut son salut qu'à la merveilleuse énergie de D. Simon de Anda y Salazar. dont la conduite fut celle d'un patriote héroïque et d'un grand capitaine.

A diverses reprises, l'Espagne eut aussi à lutter contre les soulèvements des Chinois (en 1639 notamment) et des indigènes; les principales insurrections furent celles de Leyte et de Bohol en 1624; des *Pampangos* et des *Ilocanos* dans l'île de Luçon en 1813. Mais le grand adversaire de la domination espagnole, l'ennemi séculaire, toujours vaincu jamais anéanti, était l'Islam, fortement établi à Mindanao, à Bornéo et dans l'archipel de Soulou. On a vu que, lorsque les Espagnols arrivèrent à Luçon, ils trouvèrent les Malais mahométans ou *Moros* établis depuis peu sur les bords du Pasig; ce n'était là qu'un avant-poste, et ils en eurent facilement raison. Les Moros du sud de l'archipel opposèrent une tout autre résistance; l'Espagne n'a pu réellement en venir à bout que depuis la vulgarisation de la navigation à vapeur. Les péripéties de cette lutte et les causes qui l'ont si longtemps prolongée sont exposées dans plusieurs ouvrages, notamment dans celui de don Vicente Barrantes, auquel je renvoie le lecteur [1].

Les Philippines ont souffert de fléaux inhérents à leur situation, éruptions volcaniques, tremblements de terre, *vaguios* ou cyclones, et aussi de lois économiques oppressives, qui ont longtemps paralysé leur commerce [2]; malgré

1. *Guerras piráticas de Filipinas*, Madrid, 1878.
2. Cf. le remarquable ouvrage de don Manuel Azcárraga y Palmero,

tout, les liens qui unissent la colonie à la métropole ne se sont jusqu'ici jamais relâchés, tant le régime institué par les premiers conquérants s'est trouvé approprié aux mœurs et au tempérament des Indiens.

Aujourd'hui des modifications profondes ont été introduites dans la législation économique; un service de bateaux à vapeur relie Manille aux capitales des diverses provinces; l'action et le contrôle du pouvoir central sont devenus plus efficaces; depuis plusieurs années, la colonie est entrée résolument dans la voie du progrès, où certainement les plus belles destinées lui sont assurées, si les réformes et les améliorations de tout genre n'altèrent pas les institutions fondamentales du gouvernement avec lesquelles elles sont du reste parfaitement compatibles.

L'autorité suprême de la colonie réside entre les mains du gouverneur général, qui jusqu'à ce jour a toujours été un officier général des armées de terre ou de mer; ses pouvoirs sont très étendus; sous ses ordres un général de division commande l'armée, et un contre-amiral les forces navales.

L'armée de terre ne comprend que 1450 soldats espagnols péninsulaires (c'est-à-dire Européens) qui forment un régiment d'artillerie; les autres troupes forment sept régiments d'infanterie indigène à un seul bataillon de 540 hommes, commandés par des officiers pour la plupart européens; en y ajoutant le génie, deux escadrons de cavalerie et les services administratifs, l'armée active des Philippines ne s'élève qu'à 4715 hommes. A ces forces il convient, il est vrai, d'ajouter 3374 hommes de *guardia civil* (gendarmerie), corps d'élite, et 2206 *carabineros*

ancien gouverneur civil de Manille : *La libertad de comercio en las Islas Filipinas*, Madrid, 1872.

(douaniers), qui, en cas de guerre, seraient un puissant renfort pour l'armée. Ces troupes sont indigènes [1].

L'escadre comprend 2 corvettes, 6 avisos et 16 canonnières; les équipages et l'infanterie de marine donnent un total de 2000 hommes, en partie européens [2]. Tous les états-majors sont européens.

C'est avec ces forces que l'Espagne garde une possession qui compte neuf millions de sujets [3], et tient en respect les pirates encore frémissants de Mindanao, de l'archipel de Soulou et du nord de Bornéo, tant il est vrai que c'est surtout par une organisation convenable qu'on obtient la tranquillité d'une colonie.

La justice est rendue par trois catégories de juridictions qui ont beaucoup d'analogie avec les nôtres. Les *goberdanorcillos*, comme nos juges de paix, statuent sur les causes d'importance minime et sur les contraventions; l'*alcade*, qui le plus souvent est aussi gouverneur de la province, constitue à lui seul le tribunal civil de première instance et le tribunal correctionnel; nos cours d'appel sont représentées par la *Real Audiencia*, tribunal supérieur qui siège à Manille.

Le service des finances est centralisé dans chaque province par un *administrador de Hacienda* (trésorier-payeur général). Le budget est établi par la *superintendancia de Hacienda*, qui siège à Manille sous la présidence du gouverneur général.

L'impôt direct n'est pas très élevé, du moins pour les indigènes (car les Chinois et les métis payent une capitation spéciale). Chaque couple indigène paye un

1. Dans tous ces nombres ne sont pas compris les officiers.

2. Même remarque.

3. Dont 10 000 Européens et 50 000 Chinois. Les *Infieles* (sauvages insoumis) seraient au nombre de plusieurs centaines de mille.

tribut entier. (Le célibataire ne paye qu'un demi-tribut, qui, augmenté de certains droits pour frais de culte, sanctorum, etc., s'élève à 5 fr. 45 c. Il faut remarquer que le prix de la journée de travail, variable suivant les provinces, peut être évalué en moyenne à 1 *réal fuerte* ou 62 centimes 1/2.) Tout homme valide doit en outre :

1° 40 journées de prestation personnelle pour l'entretien de routes et pour d'autres services ayant un caractère municipal; 2° quelques journées de service en qualité de *cuadrillero*. Les cuadrilleros forment une espèce de gendarmerie municipale et cantonale, commandée par le *gobernadorcillo*. Dans beaucoup de pueblos, les indigènes s'exonèrent de ces services, et les fonds qui proviennent de ces exonérations servent à solder des *cuadrilleros permanents* [1].

Le clergé obéit à la haute direction de l'archevêché de Manille, qui a pour suffragants les évêchés de Nueva-Segovia et de Nueva-Caceres dans l'île de Luçon, de Jaro dans l'île de Panay et celui de Cébu. Le clergé séculier européen occupe les canonicats de Manille et quelques rares cures de l'intérieur. Le clergé séculier indigène, instruit dans le grand séminaire de Manille, est destiné

1. Le tribut est exigible pour les deux sexes au-dessous de soixante ans, à partir de seize ans pour les hommes et de vingt ans pour les femmes.

Voici le détail des charges personnelles supportées par un Indien homme (car les femmes ne doivent pas les *polos y servicios*) :

Demi-tribut, 6 réaux		= 3 fr. 80 c.
Caja de comunidad (fonds communaux) Diezmos ou Sanctorum (frais de culte).	6 Rx	= 1 » 65
Somme comprise par les documents administratifs sous le nom de tribut		= 5 » 45
L'Indien peut s'exonérer des 40 journées de travail et du service de cuadrillero (charges désignées sous le nom de *polos y servicios*) en payant la somme de 3 piastres		= 15 » »
Total des sommes à payer par un Indien qui s'exonère des polos y servicios		= 20 fr. 45 c.

en général aux cures les moins importantes. La grande majorité des cures est desservie par des religieux européens, élevés dans les noviciats d'Espagne, et qui, avant d'être dirigés sur les cures de l'intérieur, restent pendant une ou deux années dans les couvents de leur ordre à Manille, où ils achèvent leurs études théologiques et apprennent le dialecte spécial à la province où ils seront envoyés [1]. Cette mesure est imposée par les nécessités de la prédication et de la confession; mais ce n'est pas seulement pour l'administration spirituelle des indigènes que la connaissance des dialectes est utile, et même indispensable. Le gouvernement espagnol aurait grand avantage à imposer à tous ceux qui sollicitent un emploi aux Philippines la connaissance du Tagaloc ou du Bisaya, au moyen desquels toute personne quelque peu lettrée acquiert facilement la connaissance des autres dialectes.

Les Pères dominicains dirigent à Manille un établissement d'instruction secondaire et une université où ils enseignent la théologie, la philosophie et les sciences physiques et naturelles. Les Pères de la Compagnie de Jésus occupaient des postes nombreux dans l'archipel, notamment dans l'île de Mindoro, avant la suppression de leur ordre en Espagne (1767); ils ne sont rentrés que depuis peu aux Philippines; à Manille, ils dirigent l'*Ateneo municipal*, vaste et magnifique établissement qui comprend un observatoire, une école professionnelle, un collège analogue à nos lycées, et une école normale d'in-

1. D'après don Agustin de la Cavada Mendez de Vigo, les Philippines renferment 802 paroisses desservies :

Par le clergé séculier (européen et indigène)......	181
Par les Augustins chaussés........................	196
Par les Franciscains..............................	164
Par les Récollets.................................	154
Par les Dominicains...............................	89
Par les Jésuites..................................	10

(*Historia geografica*, etc. *de Filipinas*, Manila, 1876.)

stituteurs indigènes; les cures qu'ils occupent sont très inférieures comme nombre et revenu à celles des autres ordres; elles sont presque toutes situées à Mindanao; la plupart des missionnaires qui les desservent sont isolés, perdus au milieu d'indigènes idolâtres et indépendants, et Dieu sait au prix de quelles fatigues, de quelle abnégation ces religieux parviennent à les conquérir à la fois au catholicisme et à l'Espagne. Bien souvent dans le cours de notre voyage, nous rencontrerons les RR. PP. Jésuites, et nous trouverons toujours chez eux l'accueil le plus cordial et le plus efficace appui.

Ces quelques mots étaient nécessaires pour connaître l'organisation des populations que nous allons visiter. Notre consul à Manille, M. Léopold Dudemaine, nous reçoit de la façon la plus sympathique et s'empresse de mettre à notre disposition l'influence qu'il doit autant à son caractère qu'à ses fonctions. Nous allons avec lui rendre visite au Gouverneur général des Philippines, S. Exc. don Domingo Moriones y Morillo. Nous avons déjà eu à nous louer de sa bienveillance, car c'est d'après ses ordres que la douane a admis nos bagages en franchise. Le général nous accueille très cordialement, s'informe de nos projets et nous donne quelques conseils pour notre voyage; il nous promet spontanément une lettre circulaire de recommandation pour tous les alcades et gouverneurs des Philippines; quelques heures après nous recevons cette lettre (on verra que les intentions de M. le général Moriones à notre égard ont été parfaitement remplies). Nous trouvons chez le commandant en chef des forces navales, S. Exc. M. le contre-amiral don Rafaël Rodrigues de Arias y Villavicencio, une réception également sympathique. Son autorité s'étend sur tous les arsenaux et établissements de la marine aussi bien que sur l'escadre, qui, en dehors des forces attachées aux ports

de Manille et de Cavite, comprend deux divisions, celle du nord (Cébu) et celle du sud (Zamboanga). « Partout où vous trouverez un marin espagnol, nous dit l'amiral, adressez-vous à lui avec confiance ; soyez sûrs qu'il facilitera vos études de tout son pouvoir. » Et, le soir même, nous recevons de M. de Arias des lettres pour les commandants du nord et du sud, qui auront pour nous le même effet que celle de M. le capitaine général Moriones. Je le dis avec la satisfaction d'acquitter une dette sacrée, les Espagnols sont hautement *caballeros*. Si on ignore la valeur de ce mot intraduisible en français, on l'apprendra suffisamment par la suite de ce récit.

Manille, avec son enceinte où le temps a mis des teintes brunes et dorées, est une ville d'un autre âge. L'activité y est concentrée dans quelques grandes artères ; les autres rues, droites, bordées de vastes couvents, d'églises [1], de casernes, et parfois des ruines du tremblement de terre de 1863, ont une physionomie sévère et solennelle, qui rappelle les premiers conquérants et le règne de Philippe II. La *Ciudad*, bâtie sur la rive gauche du Pasig, au bord de la mer, est surtout occupée par les ordres religieux, les troupes, et les services du gouvernement. Les faubourgs, très étendus, renferment une population bien plus considérable [2]. Binondo, Santa-Cruz et Tondo, sur la rive droite du Pasig, sont le siège du grand et du petit commerce européen, américain, chinois et indigène ; à San-Miguel et San-Sebastian résident les fonctionnaires et tous ceux qui appartiennent au *high life ;*

1. Saint-Augustin (p. 55) donne une bonne idée du style de ces églises, qui est aussi le même pour toutes celles des villes et des villages des Philippines.

2. La population totale de Manille (*Ciudad*) et de ses faubourgs, y compris les villages de la banlieue, s'élevait, à la fin de 1879, à 262 000 âmes, dont 17 950 pour la *Ciudad*. (D. Agustin de la Cavada, *Annuario estadictico para 1881*, Manila, 1881.)

Manille : vue prise des bords du Pasig.

dans tous ces quartiers, la plupart des constructions, moins massives que dans la ville fortifiée, sont couvertes en tuiles ou en zinc; pour voir en grand nombre les cases des indigènes il faut aller à Quiapo et à l'Ermita, où les *bahay* [1], portées sur pilotis et couvertes d'une légère toiture de *nipa*, règnent à peu près sans partage.

Si plusieurs des rues de la vieille ville sont désertes et silencieuses, il est difficile d'imaginer un tableau plus animé que celui des quais de la rive droite du Pasig et des rues de Binondo, de l'*Escolta* surtout, centre du commerce. Les très grands steamers n'entrent pas dans le Pasig; ils doivent mouiller sur rade; mais tous les autres navires peuvent accoster les quais et, depuis le *pont d'Espagne* jusqu'à la capitainerie du port, ils se pressent sur trois ou quatre rangs. Les paquebots des lignes de Singapore, de la Chine, des services postaux de l'archipel, les voiliers de tous les points du globe, les caboteurs : bricks, goélettes, cascos, tartanes, embarquent ou débarquent leur cargaison avec une activité fiévreuse qui rappelle les docks de Londres et les ports de Marseille. Des embarcations légères sillonnent le fleuve portant à bord les employés européens ou indigènes et les courtiers chinois dont l'activité clairvoyante se déploie à l'aise dans ce milieu cosmopolite. Seuls les buffles, uniques bêtes employées aux charrois, restent impassibles et, toujours altérés, attendent avec résignation le moment où ils pourront se plonger dans la vase.

L'*Escolta* représente à Manille le boulevard des Italiens; c'est là que se trouvent les cafés, les bazars, les modes, les photographes et les pharmaciens. Pas plus en Europe qu'en Asie, je n'ai vu de pharmacies qui approchent comme

1. Maison ou cabane, en tagaloc. Les Espagnols appellent *casas de nipa* ces constructions rustiques couvertes avec les feuilles du *nipa* (*Nipa littoralis,* Palmiers).

nombre et comme luxe de celles de Manille. Tout en admirant leur excellente installation, le nouvel arrivant ne peut réprimer une certaine appréhension en songeant à l'immense quantité des maladies qui nécessitent une pareille profusion de médicaments. Qu'il se rassure : la plupart des *bodegas* débitent infiniment plus de légers purgatifs, d'articles de toilette, de sodas et de limonades, que d'opium et de quinine ; les pharmacies font une rude concurrence aux cafés ; vers l'heure de l'Angélus, à la nuit tombante, les clients, assis à la porte de l'officine et fumant leur puro, témoignent qu'ils sont venus chercher des distractions et non pas des médicaments.

L'heure de l'Angélus est le moment où les faubourgs de Tondo et de Binondo sont le plus animés ; le coup d'œil que présente alors l'*Escolta* est des plus vivants ; la chaussée est sillonnée par les *carromattas* [1] où s'entassent les indigènes, par les calèches qui emportent les Européens aux promenades de Sampaloc et de la *Luneta*. L'allure des attelages est endiablée et la *veterana* [2] à pied et à cheval a fort à faire pour éviter les chocs et l'encombrement. Les manufactures de tabac ferment leurs portes, et des milliers de *cigareras* débouchant par le pont d'Espagne, jeté sur le Pasig, inondent les faubourgs d'une foule bigarrée [3]. Toutes ces ouvrières appartiennent administrativement à la race tagale qui peuple Manille et les provinces voisines ; en réalité, elles présentent le plus inextricable mélange de toutes les races, européenne, chinoise, négrito. Toutes ces femmes, jeunes ou vieilles, laissent leurs cheveux flotter sur leurs épaules, et fument

1. Cabriolet à deux roues, couvert ; à Manille les indigènes seuls s'en servent.

2. Corps de gendarmerie spécialement chargé de la police de Manille.

3. La seule manufacture de Meisic occupe 4200 ouvrières.

d'énormes cigares; elles ont les pieds nus dans des pantoufles sans talons ou, si le temps est pluvieux, elles chaussent de hauts patins pareils à ceux qui figurent dans les tableaux de Paul Véronèse; ces patins exagèrent le balancement naturel de leur démarche qui n'est point sans grâce, et les daragas [1] le savent bien, car elles affectent toujours de marcher ainsi, même pieds nus. Le flot des *cigareras* est long à s'écouler, car ces filles d'Ève s'arrêtent volontiers devant les étalages de mercerie, d'étoffes et d'objets de dévotion des boutiques chinoises; elles s'attardent plus volontiers encore devant les magasins d'orfèvrerie des marchands européens. Ce que les Philippines en général, et Manille en particulier absorbent de bracelets, de boucles d'oreilles et de bijouterie de toute espèce, confond l'imagination. Les Européens ne figurent dans ces acquisitions que pour une bien faible part; ce sont les femmes du pays, indigènes et surtout métisses, qui, enflammées d'une passion héréditaire, épuisent chaque année un stock formidable de bijoux, toujours *vrais*, car l'usage a affiné leur flair, et la plus pauvre *cigarera* sait parfaitement reconnaître le plaqué.

La nuit venue, Manille rentre dans le calme et le silence. Nous passons la plupart de nos soirées au consulat de France, où nous trouvons toujours dans la famille de M. Dudemaine l'accueil le plus obligeant et toutes les ressources d'une conversation intéressante. Quand il n'y a pas de théâtre, les Européens passent ainsi leur temps, de huit heures à minuit, dans des *tertulias* où règnent beaucoup de politesse et de cordialité. En dehors de ces réunions les attractions sont à peu près nulles, et l'étranger qui n'aurait ici que des relations d'affaires serait fort désœuvré le soir, si la courtoisie des Espagnols et de ses

1 Jeune fille, en tagaloc.

compatriotes ne lui ouvrait toujours les portes de plusieurs salons; il serait réduit à des promenades solitaires à la *Luneta* ou sur le *Malecon* [1], à moins qu'un insurmontable ennui ne le poussât au *Carrillo* ou dans quelque autre café-concert; des enfants indigènes et métis de dix à quinze ans y écorcheraient affreusement ses oreilles en jouant quelque mauvaise opérette. Les Tagalocs sont bien doués pour la musique, mais encore faut-il qu'ils aient le temps de l'apprendre.

On se visite beaucoup à Manille; les Européens se rencontrent en outre à la promenade de la *Luneta*, où se font entendre à la fin de l'après-midi les musiques européenne ou indigène de la garnison; la Luneta est une prairie située sur la plage entre la ville fortifiée et le faubourg de l'Ermita. Un nombre prodigieux de voitures s'accumule dans la prairie; les hommes, rarement les dames, se promènent en écoutant les concerts militaires, qui sont en général parfaitement exécutés. Je me rappelle une grande fantaisie sur les *Huguenots* très bien arrangée par le chef de musique du 2e régiment d'infanterie indigène, et qui fut interprétée d'une façon remarquable; les soli de clarinette et de cornet indiquaient de véritables artistes. Ces concerts militaires sont fort agréables; sans doute ils empruntent un charme particulier au décor, à la brise de la mer, délicieuse après une journée plus ou moins torride, et surtout au merveilleux panorama qui enchante les yeux du promeneur. Pendant que son oreille est caressée par les mélodies italiennes ou allemandes, les vagues expirent à ses pieds; les grands trois-mâts, les longs steamers à l'ancre projettent sur les eaux calmes de la rade les lignes hardies de leur mâture; le soleil, en disparaissant derrière les hautes montagnes de la Sierra

1. Jetée qui s'étend sur la rive gauche du Pasig.

de Marivélès, dessine leurs sommets sur les nuages où l'or et la pourpre se heurtent et se confondent dans un fond enflammé; quand les yeux se détournent, fatigués de cet éclat de fournaise, ils se reposent délicieusement sur la verdure sombre des glacis de Manille, où çà et là les camisoles blanches et les *sayas* rayées des métisses se détachent vivement.

Notre prévenant compatriote M. E. Génu, malgré les affaires dont il est surchargé, trouve cependant le temps de nous faire visiter Manille et de nous initier à la vie des Philippines, chaque fois que nos préparatifs et nos excursions nous laissent quelques loisirs. C'est ainsi que nous avons le plaisir de voir avec lui la fête de *Paco*, village des environs de Manille. Emportés par un joli attelage de chevaux de la Pampanga [1], sveltes et nerveux comme nos chevaux de Tarbes, nous passons rapidement au milieu d'une foule de *caromatas* et nous arrivons à six heures du soir sur la place principale de Paco: là, comme dans tous les pueblos, s'élèvent l'église et le beffroi, constructions en pierre qui dominent les maisons de bois des *cabezas* et les cases de nipa des autres indigènes. Les Tagalocs sont dans leurs plus beaux habits; les hommes portent sur le pantalon la chemise courte en fines fibres de piña [2], qui vaut jusqu'à 40, 50 et même 100 piastres [3]; les femmes sont toutes en *saya* de soie; bien que le pueblo soit pauvre, le sanctuaire, les chapelles, les murs de l'église sont surchargés d'ornements d'une richesse massive et compliquée; le maître autel et une statue de la Vierge sont en argent massif; tous ces objets sont fabriqués aux Philippines, où le plus pauvre village possède un *platero* [4], ouvrier qui plus tard

1. Province de Luçon, au nord de Manille.
2. Ananas.
3. 1 piastre, cours moyen, vaut de 4 fr. 75 à 5 francs.
4. Orfèvre.

nous évitera souvent l'ennui de souder les boîtes métalliques où nous renfermons nos collections. De nombreux fidèles adorent à genoux la châsse qui renferme une image du *Saint-Sépulcre*, c'est-à-dire une statue du Christ, couché tout sanglant sur des coussins de velours cramoisi, dont le tissu disparaît presque sous des ornements d'or massif et de diamants.

La châsse est exposée sur des tréteaux; au-dessous et sur les côtés, s'entassent, ruisselants de sueur, des Tagalocs fervents qui depuis le matin occupent ce poste envié. Avant quatre heures, ils se pressaient déjà aux portes de l'église afin de la balayer dès qu'elle serait ouverte, service qui donne le privilège de porter la châsse pendant la procession qui va sortir.

A sept heures du soir, l'église et toutes les maisons sont brillamment illuminées, les bals s'arrêtent, la procession défile lentement. Voici d'abord des enfants costumés en martyrs ou en vénérables Pères de l'Église, avec mitre, crosse et énorme barbe postiche; ces pieux déguisements sont l'accomplissement de vœux faits par les parents; des indigènes suivent, un cierge à la main, séparés par des fanfares civiles et militaires; la châsse du Saint-Sépulcre apparaît au milieu des flambeaux, oscillante, car les porteurs sont tellement pressés les uns sur les autres, qu'il leur est impossible de marcher droit. Les Tagales, profondément émues, tombent à genoux. Derrière la châsse marchent le *padre* (curé du pueblo), en chasuble, et le *gobernadorcillo* avec ses *tenientes* et ses *cabezas*. Le voisinage de Manille a permis à ces notables indigènes de revêtir le costume de cérémonie des Européens; ils sont tous en frac, et portent à la main le classique gibus; ces visages sombres, aux pommettes saillantes, correctement emprisonnés dans le faux col et la cravate blanche, produisent une impression absolument contraire au recueillement.

Une foule épaisse et palpitante termine la procession.

Dès qu'elle est rentrée dans l'église, les bals reprennent sans tarder; on danse presque partout au son du piano, de la harpe, de la guitare et des instruments les plus divers. Les habitants notables montrent autant de libéralité que de luxe; leurs maisons sont élégamment décorées; dans toutes se dresse une table amplement fournie devant laquelle se succèdent des flots de visiteurs. Notre guide, M. Génu, est honorablement connu ici; mais, même sans lui, nous dit-on, nous serions parfaitement accueillis partout en ayant soin de saluer en entrant la maîtresse de maison.

Beaucoup d'Européens venus de Manille n'agissent pas autrement, et dans tous les bals où nous passons règnent l'aisance et l'animation. Comme les Tagalocs, les Espagnols sont intrépides danseurs, et les danses se succèdent sans interruption. Les Tagales ne sont pas précisément jolies; cependant, quand elles sont jeunes, leur physionomie est souvent agréable, grâce à une magnifique chevelure et à de grands yeux noirs; mais les reines du bal sont les métisses de père espagnol et de mère tagale; leur teint légèrement olivâtre est amplement racheté par des extrémités très fines, et par des traits d'une grande beauté.

Nous rentrons fort tard à Manille, où nous assistons le lendemain à l'une des plus grandes attractions de la vie tagale, la *gallera* ou combat de coqs.

La grande case délabrée théâtre des combats est pleine de Tagalocs et de Chinois. Tous les individus de race malaise ont pour ce divertissement une véritable passion, que les Indiens des Philippines poussent jusqu'au paroxysme; dans toutes les cases pauvres, et dans toutes les embarcations du pays, on trouve des coqs de combat soumis à un entraînement méthodique, comme nos chevaux de courses. A chaque pas dans les rues on ren-

contre des indigènes portant sous le bras gauche leur champion favori; si c'est un *matanda* [1], il est entouré d'égards tout particuliers. Cependant les meilleurs coqs de Luçon et des îles Bisayas ne peuvent être comparés à ceux que nous verrons plus tard à Soulou, dont la taille et la férocité sont vraiment extraordinaires. Ce sport peu élégant, mais qui rapporte d'assez fortes sommes au trésor, est une cause de ruine pour tous les Indiens, qui, les jours de *gallera*, n'hésitent pas à se passer de manger plutôt que de ne pas parier pour un champion dont la *performance* leur paraît réussie. Certainement cette funeste passion produit plus de ruines que les cyclones et les tremblements de terre.

Nous arrivons de bonne heure à la *gallera;* il y a déjà beaucoup de monde; les spectateurs se tiennent debout sur un plan incliné au bas duquel se dresse le petit cirque où doit se livrer le tournoi. Un Chinois, fermier de la gallera, recueille les enjeux, relativement énormes, des parieurs; des malheureux en haillons risquent jusqu'à trois et quatre piastres; plus d'un ne soupera pas ce soir. Pendant ce temps, les propriétaires des premiers lutteurs leur attachent minutieusement au-dessus de chaque ergot un éperon long de 5 à 6 centimètres, sorte de lame de canif acérée. Jamais coureurs du Grand Prix n'ont été harnachés avec plus de soin. Les paris réglés, les deux coqs sont mis en présence; l'un d'eux se dérobe après quelques passes sans résultat, fait assez rare; il est déclaré vaincu. De nouveaux combattants entrent dans le cirque; cette fois-ci la lutte est terrible; également adroits et vaillants, les deux champions bondissent l'un vers l'autre, brechet contre brechet, les pattes repliées sur le tho-

1. *Matanda,* vieux, en tagaloc; nom donné aux coqs qui comptent une longue suite de victoires; ils sont rares.

rax, présentant ainsi à l'adversaire la pointe de leurs éperons. Dès que le choc s'est produit, le coq, ramenant vivement ses pattes à leur position naturelle, laboure, par un mouvement circulaire, le corps de son antagoniste. En somme, le hasard décide seul de la lutte, car, selon que la pointe de l'éperon rencontre le sternum ou bien les intervalles intercostaux, la blessure est superficielle ou pénétrante. L'arène se rougit de sang; profondément atteint, zébré d'énormes estafilades, l'un des coqs s'affaisse et expire; le vainqueur, piétinant sur le cadavre, lui déchire furieusement la crête à coups de bec. La fin du combat amène un redoublement de tumulte parmi les spectateurs, qui n'ont cessé de hurler et de s'agiter comme une bande de démons. Notre devoir de voyageur est accompli; nous nous éloignons avec empressement de ce jeu *vil et cruel*, comme disent les Anglais, qui l'ont interdit dans les *Straits settlements*.

Dans cette même journée nous assistons à une scène bien triste. On a vu que quelques-uns des faubourgs de Manille, l'*Ermita* entre autres, qui s'étend au delà de la promenade de la *Luneta*, ne renfermaient que des cases légères couvertes en *nipa;* les incendies sont fréquents et terribles au milieu de ces habitations que n'isolent pas suffisamment de petits jardins complantés de bananiers. Nous en avons ce soir un exemple. Le feu vient de prendre au faubourg de l'Ermita, dans les cases qui s'élèvent au bord de la mer et, malheureusement, le vent d'ouest chasse les flammes et les débris embrasés dans la direction où s'étend le faubourg; le feu se propage avec rapidité, et ses lueurs sinistres paraissent plus menaçantes au milieu des premières ombres de la nuit. Les parois et les toitures ultra-combustibles ont déjà disparu, et l'emplacement des cases n'est plus marqué que par les silhouettes incandescentes des piliers-maîtres, gros troncs de bois durs, de

molave [1] ou d'*ipil* [2]. La flamme dévorante gagne toujours, vers le village de Paco que nous avons visité hier; à chaque instant une explosion de fumée et une gerbe d'étincelles indiquent qu'une nouvelle case vient de prendre feu.

La population affolée, chargée d'effets enlevés à la hâte, campe au milieu de la prairie de Bagumbayan, sous un ciel orageux, sillonné d'éclairs. Par une cruelle ironie du hasard, c'est l'heure de la musique; toutes les autorités sont au milieu de l'incendie, et le chef de fanfare n'ose prendre sur lui d'interrompre le concert. Il me semble que je ressens encore la sensation poignante que j'éprouvai alors aux accords mélancoliques des cuivres voilés par le grondement du tonnerre, entre la mer calme et la vaste fournaise qui s'étendait à perte de vue, à côté de ces pauvres Tagalocs ruinés, hagards, et qui, dans la précipitation de leur fuite, avaient cependant sauvé leur coq. Quelques personnes exagèrent à tort l'insensibilité des Indiens : plus d'une femme était pâle et pleurait silencieusement avec un nourrisson entre les bras et un petit monde d'enfants attachés à ses jupons.

On a bon cœur à Manille; tous les appartements disponibles s'ouvrent pour abriter ceux qui sont sans asile. M. Génu installe, le soir même, dans une de ses maisons, deux Espagnols qui, surpris par l'extrême rapidité du feu, se sont sauvés, et non sans peine, en chemise et en caleçon.

Si les cases de nipa flambent en un clin d'œil, elles ont du moins l'avantage de pouvoir être reconstruites rapidement et à peu de frais. Bientôt les traces du sinistre seront effacées; malheureusement les valeurs et les meubles détruits ne se retrouveront pas.

1. *Vitex geniculata,* Bartl., Viticées.
2. *Eperua decandra*, P. Bl., Légumineuses.



Saint-Augustin de Manille, après le tremblement de terre de juillet 1880.

Bien que nous ayons passé à Manille un peu plus de temps que nous ne l'avions projeté, nous sommes loin de le regretter. Nous avons eu le plaisir d'y faire la connaissance d'Espagnols, dont chaque jour nous apprécions davantage le mérite et la cordialité : don José Centeno, inspecteur général des mines qui part pour Mindanao, nous offre de nous emmener avec lui et de nous faire profiter de toutes les facilités que lui assure une mission officielle; malheureusement le plan de notre voyage ne nous permet pas de profiter de sa proposition si gracieuse; don Sebastian Vidal y Soler, ingeniero jefe des montes [1], qui s'occupe en ce moment de dresser une nouvelle et magnifique édition de la *Flore* du P. Blanco [2]. Ce sympathique savant nous accueille comme aurait pu le faire un vieil ami. Maintes fois il usera en notre faveur de l'influence que lui donnent sa science et ses fonctions. Bien que je ne puisse citer tous les noms qui se pressent en ce moment sous ma plume, je ne dois pas oublier don Francisco Hernandès y Fajarnès, notaire de la marine et de l'hacienda, et Mme Hernandès; M. J.-F. del Pan et M. Laffon, rédacteurs de la *Oceania española,* feuille quotidienne, où toutes les questions qui intéressent l'archipel sont étudiées avec autant de patriotisme que de sagacité.

1. Inspecteur des forêts; *monte* en espagnol signifie à la fois forêt et montagne.

2. *Flora de Filipinas*. Barcelone et Manille. Cette publication comprend deux éditions, l'une avec des planches en couleur, l'autre avec des planches noires; elle a commencé en 1877.

CHAPITRE III

BALANGA

Le 31 juillet, nous partons pour *Balanga* (chef-lieu de la province de *Bataan*), situé sur la côte occidentale de la baie de Manille. Les bateaux n'abordent pas à Balanga même, à cause des bas-fonds; ils stoppent assez loin au large. Mais M. Génu a écrit à un de ses amis de Balanga, don Cypriano del Rosario, *escribano* [1], qui s'est chargé de nous envoyer prendre en rade.

Nous quittons à huit heures du matin les rives du Pasig. Notre vapeur, qui fait deux fois par semaine le service de la côte nord et nord-ouest de la baie, est très petit, et la houle est très forte. Nous sommes à peu près seuls en première classe; le bateau est plein de petits marchands chinois et de Tagalocs accompagnés de leurs inséparables élèves, les coqs de combat. Bêtes et gens sont uniformément déprimés par le mal de mer, ce qui nous épargne les cris belliqueux que poussent toujours ces duellistes dès qu'ils se trouvent en présence d'un rival.

Nous arrivons en face du Rio de Orani, et notre vapeur

1. Charge qui correspond à peu près à celles de greffier et de notaire.

stoppe quelques instants à quatre milles au large. La banca [1] de don Cypriano est exacte au rendez-vous. Nous la reconnaissons facilement, au milieu des autres embarcations venues des villages de la côte, aux nombreux pavillons tricolores dont son propriétaire l'a décorée en notre honneur. Notre transbordement s'opère non sans quelque difficulté, car la houle est de plus en plus forte et nous ne comprenons pas un mot des recommandations que nous fait le patron; enfin nous mettons le cap, vent debout, vers le rivage. Nos douze rameurs suent sang et eau pour enlever notre longue embarcation, qui, soulevée sur la crête des vagues, la moitié de sa longueur surplombant dans le vide, paraît devoir se briser en deux; quand son centre de gravité a franchi l'arête, la banca bascule, son avant plonge brusquement dans le creux de la lame, et soulève une gerbe d'écume à laquelle les rameurs répondent par des cris suraigus. Parvenus à l'abri de la côte, nous nous glissons au milieu du dédale des *corrals* (palissades) des pêcheries, et, après avoir échoué plusieurs fois sur un fond de vase, nous entrons dans le Rio de Balanga, bordé de cases pareilles à celles des Malais de Malacca, mais beaucoup plus propres. Don Cypriano nous attend dans sa calèche; nous traversons le village, qui est gai et peuplé de Tagalocs à la physionomie souriante. Dans la maison de notre hôte, nous attend Mme del Rosario : *Han tomado Ustedes posesion de su casa* [2]. Telles sont les premières paroles qu'elle nous fait l'honneur de nous adresser. C'est la formule usitée aux Philippines; on verra qu'elle n'est point banale, et

1. Banca, *parao* en tagaloc, embarcation longue et étroite, d'une seule pièce, creusée dans un tronc d'arbre, le plus souvent *lauan* (*Mocanera polysperma*, P. Bl., Ternstrœm), presque toujours pourvue de balanciers. C'est le praw malais.

2. « Vous venez de prendre possession de votre maison. »

que l'hospitalité espagnole réalise exactement les promesses d'une déclaration qui peut, au premier abord, paraître hyperbolique.

Un mot sur ce que nous venons chercher dans la province de Balanga.

Le navigateur qui, parcourant le grand archipel d'Asie, de Luçon à Java et de Sumatra aux Moluques, ne quitterait jamais les côtes et les estuaires, pourrait croire que les variétés d'une même race peuplent exclusivement toutes ces îles, et qu'on n'y peut trouver que des Malais plus ou moins modifiés. Ceux-ci ne représentent pourtant qu'une race conquérante et guerrière, la dernière venue dans ces parages, souvent altérée par des croisements, mais toujours reconnaissable à ses caractères essentiels; plus loin, dans les régions montagneuses et boisées de l'intérieur, habitent d'autres races, nettement distinctes, qui peuplaient la contrée bien avant l'apparition des derniers envahisseurs. Nous avons déjà constaté ce fait à Malacca; nous le retrouverons partout. Les Tagalocs forment le fond de la population de Manille; nous allons les rencontrer dans la province de Bataan; nous les trouverions aussi dans celles de *Batangas*, de la *Laguna*, de *Bulacan*, etc. Comme les *Bicols* des provinces de *Camarines* et d'*Albay*, comme les *Bisayas* de *Panay*, *Negros*, etc., comme bien d'autres, ils ne diffèrent guère des Malais du sud que par une plus forte proportion de sang jaune ou noir, suivant les lieux. Ils sont catholiques depuis la conquête espagnole, parfaitement civilisés, et s'ils ont quelque peine à bien saisir l'esprit des préceptes religieux auxquels ils obéissent, ils montrent en revanche une aptitude singulière pour les arts mécaniques et surtout pour le dessin et pour la musique. Sous l'impulsion d'un chef attentif et énergique, ils se montrent ouvriers et cultivateurs laborieux, marins et soldats patients et

braves. Mais, livrés à eux-mêmes, ils se laissent facilement gagner par l'indolence; ils représentent sous ces latitudes un type autrefois commun à Naples et on pourrait les appeler les lazaroni de l'Extrême-Orient. On a vu qu'à l'arrivée des Espagnols l'islam était à peine installé à Luçon; mais s'il ne se fût heurté aux forces européennes il devait fatalement subjuguer à brève échéance ces populations amollies; sans les canons de la marine espagnole, les Philippines obéiraient aujourd'hui aux Malais mahométans de Soulou et de Mindanao.

A côté des Malais, dans le nord de Luçon, à Mindanao, comme à Bornéo et à Sumatra, se trouvent les *Indonésiens*, étroitement apparentés aux Polynésiens; ces tribus, que nous étudierons à Mindanao, sont désignées aux Philippines sous le nom générique d'*Infieles;* comme celle des Dayaks de Bornéo et des Battaks de Sumatra, leur invasion fut très antérieure à celle des Malais; en général, les Indonésiens ont été poussés par ces derniers vers l'intérieur des terres où eux-mêmes avaient précédemment refoulé les *Négritos*.

Les Négritos diffèrent essentiellement des Tagalocs, des Indonésiens, et de toutes les races qui appartiennent à la grande famille jaune. Ils offrent un grand intérêt anthropologique, car ils sont incontestablement les premiers habitants de la Malaisie. Ils vivent indépendants dans les montagnes, à l'état sauvage, plus ou moins faciles à aborder suivant le traitement qu'ils reçoivent des populations qui les entourent. Tout nous a porté à croire que les Négritos de la Sierra de Marivélès, dans la province de Bataan, étaient ceux qui pouvaient être étudiés dans les meilleures conditions, et c'est dans ce but que nous sommes venus à Balanga.

Nos prévisions se réalisent au delà de nos espérances. Ces malheureux Négritos, les premiers maîtres du sol,

ont été chassés de la mer et de ses rivages, des fleuves et des plaines; les Indonésiens, puis les Tagalocs leur ont ravi jusqu'à leur réputation et, calomniant leurs victimes, les réprésentent comme des pillards, des incendiaires et des assassins. Les faits allégués sont souvent exacts, mais leur interprétation laisse beaucoup à désirer. Les attaques des Négritos ne sont généralement que des représailles.

Sous l'administration juste et éclairée de l'*alcade* (gouverneur) de la province de Bataan, les Négritos vivent en parfaite intelligence avec les Tagalocs et ne donnent lieu à aucune plainte. Il nous sera facile de les étudier à Balanga même, où ils se rendront sans répugnance, et dans leurs montagnes, où ils nous conduiront volontiers.

En attendant, nous revêtons le terrible frac, la cravate blanche, l'odieux gibus, seuls souvenirs désagréables de notre voyage, et nous sortons avec don Cypriano pour rendre visite au gouverneur. Mais l'heure n'est pas encore venue et nous avons le temps de faire une promenade dans la campagne. Nous suivons la route d'Abucay, au milieu de la plaine qui s'étend entre la mer et les premiers contreforts de la Sierra de Marivélès; toute cette plaine est couverte de rizières entremêlées de marais où les buffles submergés élèvent leur mufle entre les feuilles verdoyantes des nymphéas; des essaims de travailleurs aux vêtements colorés s'enlèvent vivement sur le fond bistre des champs; au dernier plan, la montagne d'Abucay, chargée de forêts aux troncs blancs et élancés, ferme ce tableau éclairé par la douce lumière d'un ciel nuageux. Nous rencontrons un *quatuor* tagaloc : ophicléide, guitare de dimensions invraisemblables, et deux flûtes. Ici on plante le riz en musique. Don Cypriano dit aux musiciens de jouer dans un champ où l'on transplante le

bulubod[1], dont on a fait d'abord des semis. Les musiciens enjambent avec empressement la clôture de bambou, et le guitariste s'allonge profondément dans la vase de la rizière, à la grande joie des travailleurs. Mais la guitare est intacte, et le quatuor entame un air en mineur sur un rythme sautillant. Bien qu'il soit tard et que la journée ait été pénible, les Tagalocs, animés d'une ardeur nouvelle, se meuvent en cadence, courbés vers le sol; ils tiennent une poignée de plants dans la main gauche; la mesure est à trois temps : au premier, ils saisissent de la main droite quelques tiges de riz et les enfoncent devant eux dans la vase; au deuxième, ils tassent la terre avec le pied gauche; au troisième, ils font un pas en arrière. Transporté avec le merveilleux décor qui l'entoure sur la scène de l'Opéra, ce temps de ballet y serait, je pense, fort apprécié.

En arrivant sur le territoire du pueblo d'Abucay, nous entrons dans la province de la Pampanga. Maintenant nous rencontrons une foule de Tagalocs, qui reviennent à leurs cases après le travail du jour; plusieurs, hommes et femmes, sont montés sur les buffles attelés à des araires de construction primitive; don Cypriano a une énorme influence, qu'il doit encore plus à la loyauté de son caractère qu'à son autorité d'*escribano;* tout le monde nous salue à la manière tagale, en avançant la lèvre inférieure, les piétons s'inclinant de côté, tout d'une pièce, comme s'ils avaient la colonne vertébrale ankylosée.

A Abucay, où réside le vicaire général de la province de la Pampanga, on reconstruit l'église; son beau clocher en pierre, sa façade monumentale contrastent singulière-

1. Riz en herbe; le riz en gerbes se nomme *palay;* en grains, *bigas;* bouilli, *morisqueta* ou *sinaing* (tagaloc); il y a encore une douzaine de noms pour désigner les divers états dans lesquels peut se présenter le riz.

ment avec les cases de Tagalocs et même avec le *tribunal*[1]. Il est tard et nous rentrons à Balanga au trot rapide de nos petits chevaux.

L'alcade don Estanislao Chaves nous accueille de la façon la plus cordiale, ainsi que M. Perez, *promotor fiscal*[2], qui se trouve en ce moment à la *casa Real*[3]. M. Chaves nous retient tous à dîner, et nous passons gaiement la soirée en causant des Philippines, que tous ces messieurs connaissent à fond.

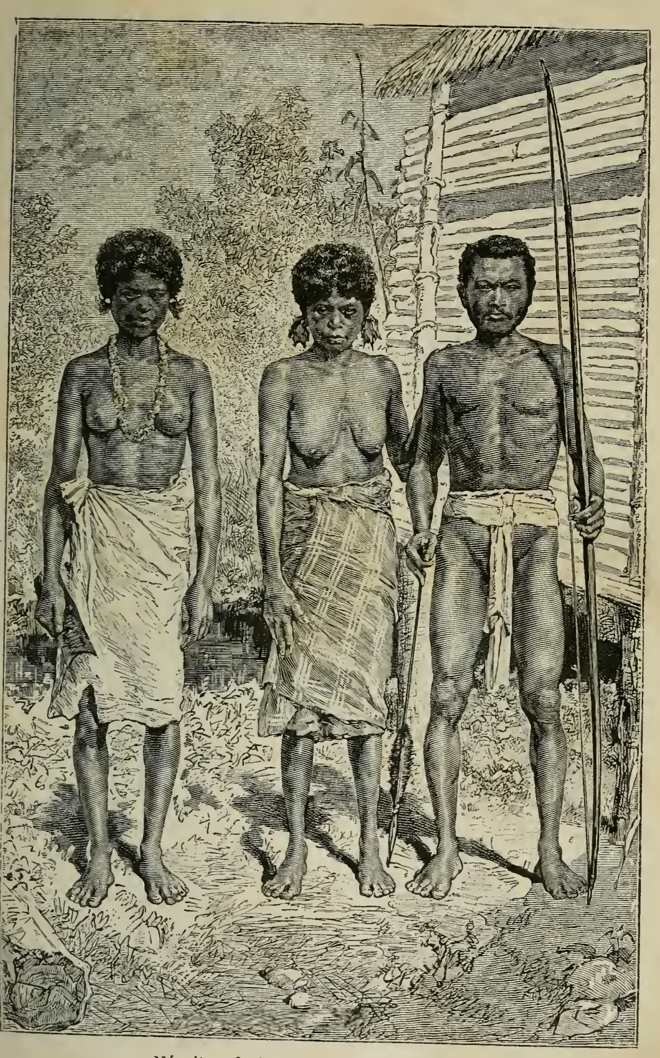
Le lendemain, grâce à l'intervention de M. le Gouverneur et de don Cypriano, qui, sans nous en avertir, ont agi avec autant de rapidité que de succès, nous recevons une députation de Négritos. Ces sauvages ont en M. Chaves une confiance absolue; sans leur imposer le *tribut*, incompatible avec leurs ressources et avec leurs mœurs, l'alcade les a amenés, dans leur intérêt, à reconnaître la domination espagnole.

Les Négritos qui viennent nous voir sont nus, sauf leur chef, qui, tout aussi dénué de pantalon que ses sujets, porte un frac à la mode de 1830 et un chapeau noir dont la soie est soigneusement brossée à rebrousse-poil. Bien qu'ils n'éprouvent aucune crainte, tous ces pauvres diables ont la mine humble et piteuse des chiens de saltimbanques qui attendent le moment de sauter dans les cerceaux avec accompagnement de coups de fouet. Nous les comblons de cadeaux. Désireuse de faciliter nos études, Mme del Rosario s'ingénie pour mettre les Négritos à l'aise; elle leur fait servir un copieux repas, elle plaisante avec eux. Bientôt toute contrainte disparaît et le chef

1. Mairie, justice de paix et prison; tous les voyageurs y trouvent en outre un logement gratuit.

2. Magistrat qui remplit des fonctions judiciaires à peu près semblables à celles des procureurs de la République.

3. Palais du gouverneur.



Négritos de la Sierra de Marivélès.
(Photographie de MM. J. Montano et P. Rey.)

déclare qu'ici ou dans les montagnes nous pouvons faire de lui et de sa tribu tout ce qu'il nous plaira, car des gens qui sont les amis de l'alcade et de l'escribano ne peuvent être malfaisants.

Je résume d'un mot ies caractères anthropologiques des *Négritos*, ces petits noirs dont la coloration cutanée et les cheveux crépus ont beaucoup d'analogie avec ceux des nègres de l'Afrique et aussi de la Nouvelle-Guinée, mais qui en diffèrent par tant de caractères essentiels. Leur crâne est brachycéphale, et leur taille excessivement réduite; la moyenne de nos observations est de $1^{m},48$ pour les hommes et $1^{m},46$ pour les femmes; le thorax peu développé, la jambe sans mollet, le pied dévié en dedans, leur donnent un air chétif, peu alerte, mais nullement repoussant [1]; ils ne sont guère plus sales que les indigènes de la péninsule de Malacca et paraissent encore plus craintifs et plus doux. Tels sont les traits les plus saillants de ces anciens maîtres du sol, qui peuplaient autrefois toute l'étendue des Philippines et dont les domaines s'étendaient bien plus loin encore, puisque MM. de Quatrefages et Hamy ont retrouvé les traits caractéristiques de leur race dans certains crânes de l'Inde anglaise et du Japon.

Quant à leur caractère et à leurs usages, une visite chez eux nous édifiera à ce sujet.

Après une longue course à cheval au milieu des rizières, par des chemins très convenables, nous arrivons au pied du mont *Samat*, éperon de la Sierra de Marivélès, situé à l'ouest de Balanga. Nous laissons nos chevaux dans une hacienda, propriété de don Cypriano, et nous entreprenons l'ascension de la montagne. Notre marche est entravée par les rizières, qui s'élèvent à une assez grande altitude

1. Voy. *Rapport*, ch. III.

et produisent une récolte beaucoup moins abondante mais beaucoup plus estimée que celle des plaines. Chaque champ est entouré d'un corral (palissade), rendu nécessaire par les sangliers des forêts voisines; il faut à chaque instant enjamber ces clôtures, ce qui, à la longue, devient fatigant. Nous dépassons la zone cultivée par les Tagalocs et, montant toujours, nous arrivons sur les terres des Négritos. Au sommet d'un mamelon, au milieu d'un défrichement récent où paraissent encore les troncs coupés à un mètre du sol et carbonisés, s'élève la case du chef, très petite, mais très propre, car elle est neuve; elle est construite comme celles des Tagalocs. De cette case nous jouissons d'une vue magnifique; notre regard embrasse toute la baie de Manille, circonscrite par un amphithéâtre de montagnes bleues; à nos pieds s'étend, entre la mer et les premières hauteurs, la plaine cultivée, vrai jardin formé par les carrés réguliers des rizières, entremêlés de bouquets d'arbres et sillonnés de ruisseaux. Derrière nous s'élèvent des sommets puissants, chargés d'impénétrables forêts. A la portée de la voix, sur les hauteurs du voisinage, s'étendent les défrichements et les cases des autres membres de la tribu.

Le chef négrito, entièrement nu à notre arrivée, s'est empressé de revêtir le frac légendaire dont il est si fier; sa femme et lui appellent leurs sujets de toute la force de leurs poumons; leurs cris comme un écho se répètent de case en case, de défrichement en défrichement, et bientôt toute la tribu (une douzaine d'hommes et à peu près autant de femmes) est rassemblée autour de nous.

Pendant que ces pauvres gens font honneur aux provisions que nous avons apportées, nous examinons la demeure du chef, qui ne renferme absolument rien en dehors de deux arcs, de cinq ou six flèches et d'une demi-douzaine d'assiettes acquises par voie d'échange, et

Dieu sait à quelles conditions, dans le pueblo voisin. Quelle que soit la simplicité des Négritos, le contact des Tagalocs a créé chez eux quelques besoins : il leur faut du tabac, quelques étoffes, un peu de fer pour la pointe de leurs flèches; ils donnent en échange du riz, des résines, du miel de la forêt, et sont toujours odieusement volés, car ils ne comprennent rien aux monnaies espagnoles, et les plus intelligents s'embrouillent facilement quand il faut compter au delà de quatre ou de cinq; les nombres ne représentent alors pour eux rien de précis.

Le festin terminé, nous faisons circuler au milieu de la tribu des bouteilles d'*anisado* [1] et une caisse de cigares, où hommes et femmes puisent avidement. Des cotonnades, des colliers, des couteaux, achèvent de charmer les sauvages, qui nous témoignent leur reconnaissance en exécutant une espèce de pyrrhique qui, malgré son caractère guerrier, est une des cérémonies qui accompagnent la célébration du mariage.

Les hommes se forment en cercle, chacun d'eux appuyant sa main gauche sur la hanche de celui qui le précède; de la main droite ils brandissent l'arc et les flèches avec un air menaçant; ils tournent lentement, par des pas saccadés, en frappant fortement le sol avec le talon gauche. Trois femmes se tiennent au centre de la ronde, criant de toutes leurs forces un air qui se tient constamment dans les notes les plus aiguës. Un jeune Négrito, porteur de jarretières en poil de sanglier, et frappant à intervalles sur un tambourin, pénètre rapidemcnt dans le cercle, tourne autour des femmes, va, vient, sort et rentre encore, toujours courant avec l'air inquiet et sournois d'un voleur

1. Anisette non sucrée; boisson dont l'usage est excessivement répandu aux Philippines.

qui, fasciné par l'appât du gain, craint cependant d'être surpris. C'est le diable, nous dit notre interprète, ou du moins le Tagaloc qui en remplit les fonctions; nous ne pouvons obtenir aucun autre renseignement sur ce personnage, si important au point de vue ethnographique, car sa présence suffit à prouver que la conception du surnaturel existe chez les Négritos. Et comment en serait-il autrement? Les sauvages ne peuvent s'élever aux conceptions compliquées; mais, sous toutes les latitudes, le souffle du vent dans la forêt, les feux follets des soirées chaudes sont attribués à des puissances invisibles.

De nouvelles rasades d'anisado, de nouveaux cigares récompensent la complaisance des danseurs; maintenant nous organisons un tir à l'arc, et le résultat est bien celui que nous avions prévu. Les malheureux Négritos sont peu adroits. C'est une des causes d'infériorité qui précipitent la disparition de leur race. En effet, quand en contact avec des sauvages qui leur sont supérieurs (ainsi que nous le verrons à Mindanao), poursuivis, traqués, ils s'aventurent à peine à planter quelques bananiers et quelques *camotes* [1], les Négritos n'ont d'autre ressource que la chasse, ressource que leur maladresse rend essentiellement précaire; ils dressent aussi des pièges, mais ces installations grossières doivent, pour donner quelque résultat, s'étendre sur de vastes espaces et être fréquemment déplacées. Heureux les Négritos de la province de Bataan!

Ceux-ci vivant en paix, il est facile de connaître leurs usages, sur lesquels ils s'expliquent avec une patience inépuisable. Leur chef, magistrat suprême, juge avec le concours des vieillards, quand la tribu en possède, toutes

1. *Convolvulus batatas*, P. Bl. Sa culture, très répandue dans tout l'archipel, est des plus aisées; sa tige rampante émet de nombreuses racines qui développent des tubercules comestibles.

les infractions et tous les différends. Il n'existe qu'une peine, la mort, qui s'applique à presque tous les délits, au vol et à l'adultère [1] aussi bien qu'à l'homicide. Ces délits sont du reste, comme tous les autres, excessivement rares.

> .... *Ultima per illos*
> *Justitia excedens terris vestigia fecit.*

Les mœurs des jeunes Négritas sont très correctes : le moindre soupçon les empêcherait de trouver un mari. Le Négrito n'achète pas sa femme, fait inattendu dans ces contrées; il fait seulement un petit cadeau à son futur beau-père; en retour, celui-ci donne en dot à sa fille quelques objets, qui demeurent sa propriété personnelle; ces Négritos connaissent donc les *paraphernaux!* Le mariage est l'occasion de grandes fêtes; les fiancés doivent grimper au sommet de deux arbres flexibles et voisins; le chef incline les arbres l'un vers l'autre, et, quand les fronts des deux futurs sont arrivés au contact, le mariage est devenu un fait accompli.

La propriété est établie sur des bases précises. Le champ défriché appartient à celui qui l'a mis en rapport et à ses héritiers. A la mort du père de famille, si la mère vit encore, l'héritage est divisé en deux parts égales : l'une appartient à la mère, l'autre aux enfants, qui la partagent également entre eux.

L'affection des parents pour leurs enfants est très vive, et ceux-ci ont pour leurs parents autant d'amour que de respect. Les soins dont sont entourées les tombes indiquent que ces sentiments survivent à la mort. Malheu-

1. Dans ces derniers temps M. Chaves a obtenu que les individus condamnés de ce chef lui fussent remis ; l'autorité espagnole commue leur peine en quelques années de *presidio*.

reusement je n'ai pu arriver à analyser avec précision les idées que les Négritos peuvent concevoir sur le sort des défunts.

Enfin les Négritos ont une qualité étonnante dans ces régions où les coutumes séculaires de toutes les populations indépendantes consacrent la plus épouvantable oppression. Ils abhorrent la servitude et ne connaissent pas l'esclavage. Ce joug honteux qu'ils n'imposent jamais, ils se refusent invinciblement à le subir. Bien souvent des Espagnols et des Tagalocs ont recueilli dès leur plus tendre enfance des petits Négritos des deux sexes; toujours, dès que l'enfant s'est senti suffisamment fort, entre dix et quinze ans, il s'est échappé et a couru reprendre la vie précaire mais libre de ses montagnes. On dit même qu'un Négrito plus intelligent que ses pareils, emmené fort jeune en Espagne, y avait fait des études complètes de philosophie et de théologie. Ordonné prêtre, il revint à Manille avec le dessein d'évangéliser sa tribu. Mais en entrant dans la baie il reconnut la sierra de Marivélès et ses forêts profondes; à peine le navire avait-il jeté l'ancre, que, dominé par l'instinct de liberté inhérent à sa race, le jeune prêtre rejoignait ses frères et, oubliant tout ce qu'il avait appris, redevenait aussi sauvage qu'eux.

Les Négritos du mont Samat ne me donnent pas tous ces détails; je les dois pour la plus grande partie à don Cypriano, qui les connaît depuis bien longtemps et dont l'infatigable obligeance ne se lasse jamais de mes questions. Je la mets cependant à l'épreuve; je comprends encore bien difficilement l'espagnol, et je préfère causer en latin avec notre, hôte qui, élevé à Manille, au collège des RR. PP. Dominicains, parle cette langue avec autant d'élégance que de facilité. Je ne puis en dire autant pour ma part; je soutiens cependant la conversation. C'est la seconde fois que j'ai recours à la langue du *Conciones*

dans ce voyage ; ce sera aussi la dernière. C'est pour un aussi maigre résultat qu'on emprisonne nos enfants dès l'âge de sept ans dans ces collèges-casernes où ils respirent une atmosphère morale et physique également confinées, également pernicieuses. Je voyage depuis plus de quinze ans ; je ne me rappelle pas avoir usé du latin plus de trois ou quatre fois. Quant au grec, il m'a servi à lire le nom des bricks mouillés dans la rade de Smyrne ou au Pirée. Que de temps employé après le collège pour apprendre les langues modernes sans maître, car alors il est souvent difficile de suivre des cours réguliers. Et on s'étonne de l'encombrement de nos carrières libérales, de la décadence de notre marine marchande et de notre commerce, de la piteuse figure que nous faisons à l'étranger !

Qu'on excuse cette digression ; elle devait fatalement se produire un jour ou l'autre, car à chaque instant, dans ce voyage comme dans les précédents, je suis ulcéré de la médiocrité toujours croissante de notre rôle à l'étranger et jusque dans nos propres colonies [1].

Revenons à l'hacienda de Joló [2], où nous avons laissé nos chevaux.

L'hacienda ressemble à toutes celles que nous avons vues ; le matériel est très rudimentaire, et cependant suffisant pour retirer de ce sol fertile des récoltes extraordinaires. Les charrois et le plus souvent les labours se font au moyen de buffles, animaux puissants, souvent féroces pour les Européens, mais qui obéissent docilement à un

1. Cf. le remarquable *Rapport sur le commerce français aux îles Philippines, adressé à M. le Ministre des Affaires étrangères*, par M. Ernest Crampon, consul de France à Manille. Paris, 1883.

2. Joló paraît signifier en tagaloc *éloigné;* c'est peut-être la raison du nom de Joló donné par les indigènes des Philippines et par les Espagnols au groupe d'îles le plus méridional de l'archipel, que ses habitants appellent Soulou.

enfant du pays; suivant sa force, le prix d'un buffle varie de cent à deux cent cinquante francs [1]. Les instruments aratoires sont en bois; à peine si le soc de la charrue est garni de fer; les charrettes massives ont des roues pleines, rondelles sciées dans le tronc des géants de la forêt.

Les principales cultures de la province sont le maïs, qui se récolte en toute saison au bout de deux mois, le riz et la canne à sucre. Dans cette province, le prix des terres varie, en nombres ronds, entre neuf cents francs et dix-huit cents francs l'hectare [2], suivant leur qualité et la proximité des pueblos. A ce taux, leur revenu net est de dix à quinze pour cent quand la terre est cultivée en riz; il atteint trente pour cent quand elle l'est en *caña dulce* (canne à sucre) et quand les labours se font avec des buffles et non à bras; il est vrai que cette dernière culture exige une propriété assez étendue, la construction d'un moulin, et un outillage dont l'acquisition et l'entretien effrayent beaucoup de Tagalocs. Nombre d'indigènes sont petits propriétaires. Les propriétés d'une certaine étendue sont cultivées au moyen de travailleurs engagés soit à l'année, soit à la journée; le prix moyen de la journée d'un homme adulte est de soixante-deux centimes et demi [3]. La journée de labour d'une paire de buffles et de leur conducteur est évaluée à un franc cinquante cenimes.

Ici comme dans les autres provinces, les rapports des serviteurs et des ouvriers avec le maître sont faciles, sauf quelques coups de *bejuco* [4] appliqués de temps à

1. Vingt à vingt-cinq piastres.

2. Cinquante à cent piastres la *balita:* la balita égale 27 ares 95 centiares; elle se divise en dix *loanes;* 1 loane égale 100 brasses carrées; 1 brasse carrée égale 2 centiares 79. Le multiple de la balita est le *quiñon*, égal à dix balitas.

3. Un réal fuerte; la piastre se divise en huit réaux.

4. *Bejuco*, esp. liane; nom donné à la tige de divers calamus (rotang des Malais) et passé dans tous les dialectes indigènes;

autre, malgré la loi; on ne voit point dans les maisons tagales cette morgue d'un côté, cet air froid et revêche de l'autre, que nous rencontrons de plus en plus dans nos grandes villes.

Plusieurs fois nous avons passé la soirée chez des notables de Balanga et chez le gobernadorcillo. En entrant, il est presque impossible de distinguer les maîtres de leurs serviteurs; les uns et les autres sont pieds nus et revêtus de vêtements identiques; ils mastiquent le *buyo* [1] et saluent de la même façon. C'est seulement quand nous sommes assis que les domestiques, toujours très nombreux, quittent le salon; ils se pressent alors dans l'embrasure des portes toujours ouvertes, car ils voient bien rarement un Européen autre que des prêtres et des fonctionnaires; leur tenue est à la fois libre et respectueuse, et ils ne dissimulent pas le plaisir qu'ils prennent à entendre les airs de piano et de harpe, accompagnement obligé de toutes les tertulias. Le mobilier des habitations tagales, même des plus riches, est extrêmement simple. Sauf les instruments de musique, comme les pianos, qui à cette distance de Paris et de Madrid représentent une somme assez considérable, on ne voit le plus souvent que des meubles sans valeur : sièges en bejuco de toutes formes, images de dévotion accrochées à la muraille; quelquefois un livre de piété imprimé à Manille dans ces dernières années et qui, par le papier et les caractères, a l'aspect des publications du XVII[e] siècle. Quelquefois cependant, quelques statuettes, abritées sous un globe de cristal et représentant une scène pieuse, fabriquées à Manille, ont un prix élevé; les parties nues sont en ivoire et cor-

l'usage de ce moyen de correction se restreint chaque jour, mais est encore infiniment trop répandu aux Philippines.

1. Le bétel.

rectement sculptées; les vêtements sont couverts d'ornements en or massif.

Tout ce qui touche au culte est plein de richesse. On a vu que les églises, les clochers, les *conventos* (presbytères) étaient les seuls édifices construits en pierre. La nuit, en traversant les pueblos plongés dans l'ombre et le sommeil, on aperçoit sur la façade massive des églises une large baie éclairée où la statue polychrome du patron du lieu apparaît comme le souverain immuable des fidèles qui dorment sous sa protection.

La foi des Tagalocs est entière, absolue; mais ici pas plus qu'ailleurs elle n'est un obstacle aux superstitions. Ainsi, passant un soir à côté d'une touffe de bambous, notre guide nous dit que, sous les rayons de la lune, de grands cavaliers blancs suivis de meutes viennent rôder et chanter autour de ces tiges élancées; l'apparition est toujours funeste; celui qui a vu les blancs fantômes dépérit et ne tarde pas à mourir. Les sensations perçues par l'intelligence inculte sont partout les mêmes, et les Tagalocs expliquent à peu près comme nos paysans illettrés l'influence dépressive de la nuit et les causes de la phtisie pulmonaire.

Nous partons de Balanga le 15 août et rentrons le même jour à Manille.

CHAPITRE IV

ALBAY

2 septembre. — Notre ami M. Génu nous accompagne à bord du *Cébu*.

A neuf heures du matin, nous larguons nos amarres; à midi, nous sortons de la baie de Manille. Nous entrons en relation avec M. Manuel Ruiz de Obregon, *promotor fiscal* de la province d'Albay, qui rejoint son poste; ce jeune magistrat parle couramment le français, et sa conversation est des plus instructives.

A sept heures du soir, nous nous engageons entre Luçon et la petite île de Maricaban; la côte nord de ce détroit se peuple rapidement. A huit heures, nous mouillons en rade de *Batangas*, capitale de la province du même nom, la plus riche peut-être des Philippines. C'est là que se rendent tous les voyageurs pour visiter le fameux volcan de Taal, que nous apercevons à l'horizon. Mais si nous nous arrêtions à toutes les attractions de Luçon, quand finirait notre voyage? Notre lot comprend surtout les régions peu connues et inconnues.

3 septembre. — Nous appareillons à deux heures du matin, et à sept heures nous stoppons dans la ravissante baie de Laguimanoc. Laguimanoc est un petit hameau de

quelques cases qui disparaît au milieu des cocotiers; on le dit destiné à un grand avenir; c'est déjà le centre d'un commerce assez actif, surtout avec Pasacao. Dans la baie, sûre, mais qui n'a que quatre à cinq brasses de fond, sont mouillés huit navires de trois cents à cinq cents tonneaux.

Nous repartons bientôt, longeant la côte de Luçon à faible distance. Cette côte tourmentée présente tantôt des falaises à pic, tantôt de hautes collines couvertes de magnifiques forêts.

Vers dix heures nous sommes par le travers de l'île Marinduque, où un large contrefort rappelle par sa coupe rectangulaire l'aspect de Bonifacio. Marinduque est très peuplé et bien cultivé, surtout dans sa partie occidentale. Quant à la grande île de Mindoro, située plus au sud-ouest, c'était autrefois le grenier des Philippines : Mindoro avait été colonisé par les Pères de la Compagnie de Jésus; dans le siècle dernier, la suppression de la Compagnie porta un coup fatal à sa prospérité; les razzias des *Moros* [1] achevèrent sa ruine. Aujourd'hui, la population tagale, très réduite, est à peu près concentrée sur le rivage. Quelques *Manguianes* à moitié sauvages, qu'on dit être de même race que les Tagalocs, errent dans les épaisses forêts de l'intérieur qui couvrent les ruines des pueblos autrefois florissants.

A la hauteur de Marinduque, la côte de Luçon commence à changer d'aspect. Les forêts sont souvent interrompues par d'immenses prairies de *cogon* [2]. Cette graminée envahissante couvre de vastes espaces dans tout l'archipel; elle s'implante le plus souvent sur les défriche-

1. Les Espagnols et les Indiens désignent sous le nom de *Moros* tous les Malais mahométans de Palawan, Mindanao, Soulou, Bornéo, etc.

2. *Saccharum Kœnigii*, L., ou *Imperata arundinacea*, Br., Gram.

ments abandonnés; son utilité est médiocre; elle est employée quelquefois pour couvrir les cases; quand elle est jeune et tendre, on la donne, à défaut de meilleur fourrage, aux buffles et aux chevaux.

Neuf heures du soir. — Mouillé en rade de Pasacao, à dix encablures du rivage, par quatre brasses de fond (les sondes de nos cartes sont erronées), nous débarquons par un beau clair de lune dont les rayons se jouent sur un îlot posé au milieu de la baie comme une corbeille de fleurs; de grandes ombres portées accusent le relief des falaises de la côte, couronnées d'une sombre verdure. Pasacao ressemble à Laguimanoc, qui ressemble à tous les autres hameaux de Luçon. C'est le port de *Naga* ou *Nueva-Cacerès*, chef-lieu de la province de *Camarines Sur*. Naga est le siège d'un évêché et d'une école normale d'institutrices pour les provinces *bicoles*. Nous souhaitons un bon voyage et de grands succès académiques à deux jeunes Bicoles qui partent en cacolet pour conquérir leurs grades à l'école de Naga.

A Pasacao, on entre dans le domaine du dialecte *bicol* (parlé par 350 000 habitants environ), qui s'étend sur les provinces de *Camarines Norte*, *Camarines Sur*, *Albay* et sur une partie de *Tayabas*. Les *Bicols* sont tout à fait analogues aux Tagalocs, dont le dialecte ressemble beaucoup au leur.

4 septembre. — Nous dérapons à trois heures du matin; à six heures nous sommes E. et O. avec le *Mayon*, le grand volcan d'Albay (altitude, 2734 mètres) dont le cône, parfaitement régulier, s'élève au-dessus de l'isthme montagneux de Sorsogon.

Depuis que nous avons dépassé le détroit de Marinduque, la côte est remarquablement déserte; toutes ces hauteurs, dont les sommets boisés se perdent dans les vapeurs du matin, ne donnent asile, me dit-on, qu'à

quelques rares *remontados* [1], dont la réputation est à peu près celle des brigands des Abruzzes; dans ces solitudes, le métier de brigand doit être bien peu rémunérateur.

A midi, nous entrons dans la grande baie de Sorsogon, abritée par des massifs puissants et tourmentés; nous apercevons à tribord le *Bulusan*, volcan éteint, et, plus loin, le double sommet du grand *San Miguel*, qui se perd dans les nuages. Ce vaste mouillage est très sûr, même par les gros temps de sud-ouest. Quand le centre de la baie est agité, des escadres entières trouveraient des eaux paisibles dans les anses de la côte, sur lesquelles ne se dressent encore que quelques huttes de pêcheurs. Le golfe de Naples n'est pas aussi joli et l'entrée de Singapore n'est pas aussi grandiose.

Quant au village de Sorsogon, il ressemble à Pasacao.

Nous levons l'ancre à trois heures trente du soir. A la nuit nous entrons dans la partie la plus resserrée du détroit de *San Bernardino;* l'air est calme, la mer paraît immobile, mais de larges bandes moirées par les rayons de la lune indiquent la violence du courant, qui, en certains points, atteint huit milles; il est toujours plus faible près du rivage, que le *Cébu* serre le plus possible, en luttant à toute vapeur contre les eaux du Pacifique qui se précipitent entre *Masbate* et Luçon.

A huit heures, nous voguons sur le grand Océan, laissant à tribord les îles de Capoul et de Puercos.

5 septembre. — A cinq heures du matin, nous entrons dans le golfe d'*Albay*, serrant de près la côte nord pour éviter les bancs de la côte sud qui s'étendent fort loin au large. Des deux côtés du golfe s'élève un chaos de

1. *Remontado*, qui s'est enfui dans les montagnes ou les forêts, s'applique indifféremment aux hommes et aux animaux domestiques. *Cimarron*, très usité aussi, a le même sens.

montagnes boisées. En face de nous, au fond du golfe, surgit le majestueux Mayon, dont les pentes s'étalent à droite et à gauche sous un angle presque égal. La végétation s'élève à peu près jusqu'à la moitié de la hauteur du géant, dont la partie supérieure, couverte de cendres et de laves, est profondément ravinée par les pluies.



A 6 h. 30 du matin, le *Cébu* laisse tomber son ancre devant la petite ville de Legaspi, située à 2 kilomètres d'Albay, chef-lieu de la province.

Un étranger qui débarque sur le *pantalan* [1] de Legaspi, avec le souci de nombreux bagages et sans connaître un mot du dialecte du pays, doit éprouver un certain embarras. La gracieuse intervention d'un négociant mexicain, le señor don José Ortiz, nous évite tous les ennuis de l'arrivée. Il fait immédiatement atteler sa calèche et nous partons pour Albay. Nous rencontrons en route le gouverneur de la province, M. l'alcade don

1. Quai, jetée, débarcadère.

Juan Alvarez Guerra, auquel nous sommes recommandés par nos compatriotes, MM. Génu et Dudemaine. M. Guerra nous déclare immédiatement que nous sommes ses hôtes; nous voici donc installés, avec M. de Obregon, à la *Casa Real.*

M. Guerra nous a bientôt mis en relations avec les membres de la colonie européenne; nos appareils sont rapidement installés dans les vastes salles de la Casa Real et, grâce à l'appui que nous prêtent l'autorité et tous les Espagnols, nos travaux marchent rapidement.

Albay, situé à l'extrême sud-est de Luçon, est, malgré sa position excentrique, une des provinces des Philippines les plus anciennement soumises. C'est aujourd'hui l'une des plus civilisées et des plus riches. Les vallées encaissées dans cette région volcanique renferment de nombreux villages, propres, bien construits, où règne l'abondance.

La prospérité du pays date du gouvernement du colonel don José Maria de Peñaranda qui, il y a une quarantaine d'années, secoua, un peu rudement peut-être, mais à leur très grand profit, la torpeur séculaire des Bicols. Sous son administration se répandit la culture du bananier [1], qui fournit l'*abaca* ou *chanvre de Manille* et constitue aujourd'hui la richesse de la région. Il serait injuste d'oublier l'évêque de Nueva-Cacérès, Mgr Cainza, mort récemment, dont l'intelligence et l'énergie eurent une influence considérable sur Albay comme sur les autres provinces de son diocèse. Aujourd'hui la province d'Albay est sillonnée de bonnes routes qui relient tous les points cultivés, et la colonisation ouvre chaque jour des percées nouvelles au milieu des forêts vierges qui couvrent ses montagnes. Sous l'habile et patriotique impulsion de

1. *Musa troglodytarum textoria*, P. Bl., Palm.



Le volcan Mayon vu de la Casa Real d'Albay. (Photographie de MM. J. Montano et P. Rey.)

M. Guerra, la vicinalité, l'agriculture [1] et le commerce ont pris un grand développement dans ces dernières années; la province est paisible et la sécurité est à peine troublée sur la limite des pueblos du nord-ouest par quelques rares incursions des *Atas*, sauvages idolâtres réfugiés dans les gorges presque inaccessibles qui découpent le massif du mont Isarog.

La population de la province d'Albay (220 000 habitants) est peu homogène; le fond de la race est malais, mais on rencontre de nombreux types chez lesquels le sang chinois et le sang européen, isolés ou réunis, se montrent à tous les degrés. La coloration de la peau, la taille, les traits du visage varient dans une proportion considérable.

Dans la première jeunesse, presque tous les Bicols, hommes et femmes, se font limer transversalement la face antérieure des dents incisives supérieures. Cette mutilation, qui n'est complète qu'après plusieurs séances, ne produit qu'une douleur sourde, aisément supportable; pendant deux mois environ, le sujet ne peut se servir pour manger des dents qui viennent d'être limées; à cette légère incommodité se bornent toutes les complications immédiates de l'opération.

Parmi les affections habituelles dans le pays, la migraine, la plus fréquente de toutes, donne lieu à une

1. Le conservateur des forêts (ayudante de montes) de la province est en ce moment accablé de travail, tant les demandes de concessions sont nombreuses. Quelle que soit l'étendue des terres à concéder, et elle est immense, l'administration a dû intervenir et défendre tout défrichement qui n'est pas précédé d'une concession en règle, car les insouciants Bicols dévastaient les plus belles forêts, celles qui renferment les meilleures essences, pour y semer un peu de riz et pendant une seule année. L'État est propriétaire de la plus grande partie du sol des Philippines; dans la province d'Albay, il vend les terrains situés sur les montagnes au prix de une à deux piastres le demi-quiñon, soit 3 fr. 60 à 7 fr. 20 l'hectare.

déformation provoquée assez curieuse. Quand un mouchoir fortement serré autour de la tête ne parvient pas à les soulager, quelques femmes et presque tous les hommes d'un certain âge étirent la peau de leur nuque entre les trois doigts médians de la main, de manière à former un double pli séparé par un sillon qui loge le doigt médius. Cette pratique souvent répétée finit par déterminer la production d'un kyste dont la fréquence parmi les habitants d'Albay, de Legaspi, de Tabago, de Malinao, surprend le voyageur qui en ignore la cause artificielle.

La capitale de la province est Albay, mais le pueblo le plus considérable est *Cag Saua* (plus habituellement désigné sous le nom de *Daraga*), situé à une faible distance. Daraga est la ville où résident les négociants espagnols, c'est là que se tient le grand marché de l'abaca.

Daraga, détruit par une grande éruption du Mayon en 1814, a été rebâti un peu plus à l'est, au pied d'une falaise isolée sur laquelle se dressent l'église et le couvent. De ce point, la vue est féerique. Sur la gauche, le Mayon, d'un seul jet, porte à travers les nuages son cratère fumant; à ses pieds s'étend la vaste plaine couverte de rizières et de cases enfouies au milieu des bananiers; les eaux bleues du golfe, contenues dans un croissant de forêts profondes, ferment l'horizon.

Au pied de la falaise se trouve la place du marché de Daraga, entourée de magasins et de boutiques. Le marché se tient le soir, en plein vent, à la lueur des torches; c'est aussi l'heure où les Européens se réunissent dans des *tertulias*, où nous sommes toujours accueillis avec la plus grande cordialité; le plus souvent nous rencontrons ces messieurs chez don Miquel Riú, pharmacien. M. Riú parle couramment le bicol et possède les connaissances les plus variées sur la région. Il les met à notre disposi-



Femme bicole.
(Photographie de MM. J. Montano et P. Rey.)

tion avec une obligeance extrême. Nous y avons recours presque quotidiennement ; en outre nous trouvons de nombreuses ressources dans sa pharmacie, dont les appareils et les réactifs nous épargnent beaucoup de peine.

Parmi tous les produits qui figurent sur le marché, l'*abaca* tient la première place. De lourds chariots traînés par des buffles roulent péniblement vers les grands magasins des négociants européens ; les petits cultivateurs portent leur récolte sur la tête, la déposent sur des bancs au milieu du marché et s'accroupissent sur leurs talons en attendant l'acheteur. Vendeurs et acheteurs appartiennent presque exclusivement au sexe faible, qui est le sexe fort dans la province d'Albay ; toutes les transactions, toutes les décisions importantes sont réglées par les femmes ; les maris sont réduits au rôle de *prince consort*. Ils ne songent pas à s'en plaindre et se déchargent sur leur *babay* [1] de soins dont elles s'acquittent à merveille. Les jeunes Bicols qui fréquentent le marché y viennent dans un tout autre but que celui du trafic. Ce n'est pas sur l'abaca que se portent leurs regards, mais vers les jeunes marchandes, dont la magnifique chevelure noire flottante est encore humide de l'infusion parfumée du *gogo* [2] ; les œillades s'échangent à la clarté vacillante des torches ; le marché de Daraga est le paradis de la *flirtation*.

Au crépuscule, heure à laquelle commence le marché, les enterrements traversent la place pour se rendre à l'église ; mais la population insouciante n'en est guère affectée. Dans ce beau pays, au milieu de cette végétation exubérante, sous les rayons de ce soleil qui fait éclore avec une abondance et un éclat inexprimables toutes les

1. Femme, en bicol.
2. *Entada purseta*, Mimosées.

formes de la vie, il semble que la mort elle-même ait perdu ses terreurs. Les funérailles sont toujours accompagnées de grands banquets et de tout l'appareil d'une fête. Voici un enterrement : c'est celui d'un enfant. Une fanfare remplit l'air de ses notes de cuivre et précède le petit défunt porté sur une civière ornée de dentelles et de rameaux. L'enfant, revêtu de ses plus beaux habits, le visage découvert, paraît souriant et endormi au milieu des fleurs blanches de l'*ylang-ylang* [1] et du *calachuchi* [2], qui font ressortir son teint bronzé. La pauvre mère, qui suit en pleurant, passe inaperçue au milieu du bruyant cortège.

Il est pourtant à Daraga, comme sur tous les autres points des Philippines, des habitants doués d'un esprit froid, circonspects et patients. Ce sont les Chinois, dont les qualités positives atteignent de prompts résultats au milieu de ces populations imprévoyantes. A Albay comme ailleurs, plusieurs maisons chinoises ont acquis une importance considérable, et *los Chinos* ont presque complètement remplacé les indigènes dans tous les métiers qui s'exercent à l'intérieur des pueblos. Les qualités du Chinois, si évidentes pourtant, n'obtiendraient pas un succès aussi rapide, si elles n'étaient merveilleusement secondées par l'espèce de franc-maçonnerie qui, à l'étranger, unit tous les sujets du Céleste-Empire. Il est bien rare qu'un Chinois aborde à Manille sans avoir l'adresse de quelque compatriote, qui le dirige aussitôt sur le point où ses aptitudes peuvent être employées avec le plus de profit [3].

1. *Uvaria aromatica*, Anonacées.
2. *Plumiera alba*, Apocynées.
3. D'après M. W.-A. Pickering, les diverses *loges* ou sociétés secrètes établies parmi les Chinois résidant à l'étranger paraissent émaner toutes de la grande société *Thien ti hui* (*Hung league*)

Cette population de Chinois, dont le flot croissant sans cesse paraît devoir submerger les Philippines [1], est assez mêlée ; elle comprend bien des bandits qui échouent tôt ou tard dans les *presidios* [2], mais le plus grand nombre, intelligent, rusé, infatigable, ne tarde pas à acquérir pignon sur rue. Débarqué à peu près nu sur la jetée d'un port, le Chinois assez malheureux pour n'avoir ni répondant ni métier accepte les plus vils travaux. Rôti par le soleil ou cinglé par la pluie du matin au soir, il est débardeur, balayeur de rues, commissionnaire ; il dîne d'une *camote* [3], et quelques chiques de *buyo* [4] lui font attendre le repas du soir, auquel une cigarette suffit au besoin. Il est souvent sans chapeau, toujours sans chaussure ; son costume se borne à un caleçon dont la ceinture retient une bourse ; un débutant chinois pourrait toujours dire *omnia mecum porto*. Dans cette bourse, en effet, sont contenus sa fortune présente et son avenir ; la bourse se gonfle peu à peu, souvent brusquement aplatie par les combats de coqs, par la loterie et surtout par le *panguin-*

fondée en Chine en 1674. Son but était la restauration des *Ming*, renversés par les Mandchoux en 1628 ; M. Pickering pense que, le jour où la dynastie actuelle sera fortement ébranlée, le *Thien ti hui* sera prêt à s'emparer de ses dépouilles ; en attendant, cette société est proscrite en Chine et, dès qu'ils sont découverts, ses adhérents sont punis de mort. A Singapore la société est reconnue par le gouvernement, ses adhérents sont enregistrés ; elle n'a d'autre rôle que celui d'une société de secours mutuels ; ses ressources proviennent de cotisations, et aussi de recettes beaucoup moins avouables, telles qu'impôts prélevés par les sociétaires sur les maisons de jeu, etc. (*Journal of straits Branch*. Singapore. July 1878.)

1. Les Chinois établis aux Philippines étaient en 1828 au nombre de 5708 ; ce nombre s'est élevé à 50 000 en 1878. Ces chiffres ne comprennent que des hommes. Il n'y a pas de Chinoises aux Philippines.

2. Bagnes.

3. Tubercule de *convolvulus batatas*.

4. Bétel.

gui et le terrible *monte* [1], mais presque toujours elle répare les pertes subies, et bientôt l'abject couli, le balayeur crasseux, vêtu d'une fine camisole, les ongles roses et la queue artistement tressée, trône derrière un comptoir, ou parcourt agilement la ville en qualité de courtier. Parvenu à ce degré d'aisance, l'économe Chinois se résout à deux grandes dépenses. Il se fait baptiser en choisissant pour parrain un Européen dont le crédit puisse lui être utile, puis il se marie; les *Daragas* [2] ne s'unissent pas très volontiers aux Chinois, mais, ici comme ailleurs, une pluie d'or surmonte bien des répugnances. Le Chinois prend donc une femme légale, et si ses moyens le lui permettent, plusieurs autres en dehors du sacrement, car au sujet de la polygamie tout Chinois, chrétien ou non, garde toujours les idées de la Chine. Désormais chrétien, marié, riche, le Chinois va devenir plus riche encore; ç'a été et ce sera toujours sa grande préoccupation. Parfois, atteint du spleen, il réalisera sous main toute sa fortune et s'embarquera furtivement pour Canton, abandonnant femmes et enfants; mais le plus souvent il mourra aux Philippines, laissant une nombreuse lignée de *sangleyes* [3] héritiers de ses richesses, de ses qualités et aussi de ses défauts.

C'est chez un de ces riches Chinois que M. le gouverneur Alvarez Guerra s'invite et nous invite le jour de la fête de Daraga, afin de nous faire goûter la cuisine du Céleste-Empire.

La maison du négociant Narcisso est vaste et d'une propreté exquise; elle ressemble à celles de tous ses confrères. Au rez-de-chaussée, bâti en pierre, les magasins;

1. Jeux de cartes; le monte est analogue au lansquenet.
2. Jeune fille.
3. Métis de Chinois et d'Indiennes (Tagales, Bicoles, etc.).

sur ces murs de maçonnerie est posé, comme une cage gigantesque, l'unique étage supérieur; les parois en sont garnies de panneaux à lames de nacre demi-opaques; ils peuvent glisser les uns derrière les autres, et tout l'intérieur communique alors librement avec l'air extérieur; la toiture est en tôle galvanisée. Cette architecture est admirablement appropriée aux inconvénients inhérents à ces régions, savoir : l'excès de lumière pendant le jour et, en tout temps, la chaleur, les tremblements de terre et l'incendie.

Un large escalier en bois de *camagon* [1] aux teintes chaudes, soigneusement ciré, mène au premier étage, dont le grand salon et la salle à manger sont inondés de lumière. Narcisso et ses associés nous attendent sur la dernière marche, en grande tenue, la queue déroulée, la serviette sous le bras. L'étiquette chinoise interdit aux femmes de la maison la vue des étrangers, mais notre amphitryon, qui se pique de belles manières, a invité plusieurs métisses, qui étalent dans le salon, sous le feu des lustres, leurs *sayas* [2] éblouissantes et leurs diamants gros comme des noisettes encore moins brillants que leurs regards. Au milieu du salon, une grande table supporte une montagne de pâtisseries.

Impatients de faire honneur au festin, nous passons dans la salle à manger et nous nous asseyons devant une table couverte de mets azur, verts, rouges; toutes les couleurs de l'arc-en-ciel paraissent s'être donné rendez-vous dans la superbe argenterie de Narcisso. Celui-ci, debout derrière nous, dirige une nuée de muchachos sur un épais bataillon de bouteilles, où figurent toutes les boissons connues, depuis le gin jusqu'au vin de Champagne.

1. *Diospyros Kaki*? P. Bl., Ébénacées.
2. Jupe en soie, très raide.

Nous attaquons les plats réputés les plus succulents : potage aux nids d'hirondelles, oreilles de jeunes rats à la gelée, serpent boa sauce gingembre. Nous savourons en silence, le nez dans nos assiettes, mais bientôt, malgré nos efforts, nous sommes gagnés par un rire fou, convulsif. Impossible d'avaler la moindre bouchée. Ces mets étincelants ont un parfum nauséeux ou la saveur brûlante d'un charbon embrasé. Cependant il faut dîner; Narcisso a prévu le cas; la table se couvre de chocolat, de jambons et de kari, que nous arrosons de force vin de Champagne

Après le repas nous allumons de longs *vegueros* de Cagayan [1] qui soutiennent la comparaison avec les meilleurs havanes; l'orchestre du pueblo, qui a joué sous la salle à manger pendant le festin, s'installe alors au fond du salon, et le bal commence. Jotas, aragoneses, valses, se succèdent avec furie; toutes ces danses le cèdent à la *habanera*, certainement la plus entraînante de toutes, la mieux appropriée au climat. Celle dont la mélodie me frappe le plus est tirée du *Viaje redondo* [2], *zarzuela* [3] du maestro Massaguer, paroles de MM. Escalera et Casademunt [4].

Ni les habaneras, ni les tertulias, ni les réceptions auxquelles nous convient fréquemment les résidents espagnols de la province ne nous font oublier le but de notre mission. Nous sommes au début de notre voyage, pleins de force et de santé, et dans ce magnifique pays, aussi riche pour l'histoire naturelle que pour l'agriculture, on peut, en supprimant la sieste et en prenant un peu sur les nuits, mener de front l'étude et les distractions. Nos

1. Province du nord de Luçon qui produit le tabac le plus estimé.
2. Voyage d'aller et retour.
3. Opérette.
4. Le format de ce volume n'a pas permis de reproduire ici cette habanera; je l'ai donnée dans le *Tour du monde*, 1884, 2e semestre.

Salon du négociant chinois Narcisso.

herbiers se garnissent de plantes et nos flacons de reptiles; M. Rey court les forêts en quête d'oiseaux; je mesure et photographie tous les types qui me tombent sous la main. Grâce à l'autorisation de M. le gouverneur Alvarez Guerra, je puis aussi prendre les observations de deux prisonniers *Atas* de l'Isarog. Ces *Atas* forment une population sauvage, entreprenante, énergique : parfois ils descendent de leurs montagnes en quête de quelque razzia. C'est dans une équipée de ce genre que nos deux Atas ont perdu leur liberté; après avoir razzié quelques buffles, ils se retiraient; atteints et cernés, ils ne se rendirent qu'après avoir tué à coups de flèche deux des cuadrilleros [1] armés de fusils qui les poursuivaient.

Ces Atas appartiennent à la même famille que les Tagalocs et les autres Indiens des Philippines. Dans l'archipel, le mot *Atas* n'est pas un nom de race, il indique un état social particulier. De même que le mot *Castila* s'applique indistinctement à tous les blancs, celui d'*Atas* désigne certaines populations insoumises qui, réfugiées dans des régions peu accessibles, y vivent dans l'indépendance. Ainsi, dans cette même province d'Albay, on comprend sous le même nom d'*Atas* les Négritos qui vivent dans le voisinage des eaux thermales de Tiwi, au nord de Tabaco; leur type, moins pur que celui des Négritos de la sierra de Marivélès, est fortement altéré par le mélange du sang bicol.

A l'exception des rares *Atas* de l'Isarog, les populations de la province ont des mœurs si douces que les études anthropologiques n'y rencontrent aucune difficulté. Du reste, les recherches de tout ordre sont rendues encore plus attrayantes par la beauté des sites parcourus. Quand nous

1 Milice indigène attachée au tribunal de chaque pueblo; tous les Indiens valides doivent à tour de rôle le service de cuadrillero.

draguons sur la côte méridionale du golfe, à l'ombre des hautes falaises, la vague insensible nous balance au-dessus de massifs de madrépores et d'alcyonaires, dont les couleurs brillantes, tour à tour avivées et rabattues par l'azur mouvant des flots, feraient le désespoir du plus habile horticulteur. Dans les montagnes, nous trouvons des gorges profondes auxquelles les Ficus, les Diptérocarpées chargés de lianes, donnent un caractère de temple; sur les hauteurs, nos regards dominent un chaos de contreforts qui, pareils à des vagues immobilisées au milieu de la tempête, heurtés, tordus, furieux, convergent vers le Mayon ou le Bulusan. C'est surtout aux dernières heures de la nuit que cette nature enchanteresse acquiert un charme inexprimable; c'est alors que l'Européen brusquement transporté dans ces régions peut se croire le jouet d'un rêve. Bien des fois, à la recherche de lépidoptères qui ne se laissent atteindre qu'à ces heures matinales, je parcours les environs d'Albay, au milieu des cases endormies sous les *talisays* [1] au sombre feuillage, que d'innombrables vols de lucioles illuminent de leur phosphorescence. Vénus brille alors d'un éclat tranquille, et la lune, dans son premier quartier, projette son disque cendré sur un rideau d'étoiles. Les aréquiers [2], les cocotiers, se détachent sveltes au-dessus du tapis frissonnant des rizières, et le soleil encore invisible dore de ses premières lueurs les cumulus condensés sur les flancs du Mayon. Nous sommes dans la neuvaine de la *Nativité;* en rentrant à Albay je trouve une longue procession de jeunes filles voilées, portant des cierges dont les lueurs pâlissent devant l'aube naissante; le cortège disparaît silencieusement dans l'église, comme empressé de dérober la célébration des mystères à la clarté profane du jour.

1. *Terminalia latifolia*, P. Pl., Combrétacées.
2. *Areca Catechu*, Palm. *Bonga* en bicol.

Depuis que l'on sait que nous nous occupons d'anthropologie et que nous recherchons les crânes, on nous adresse plusieurs avis et nous ne pouvons pas douter que la région ne renferme plusieurs ossuaires. Les traditions du pays sont précises sur leur existence, mais d'un vague désespérant au sujet de leur emplacement. Pleins d'idées superstitieuses plutôt dominées qu'effacées par le catholicisme, tous les Bicols allèguent leur ignorance quand on les serre de trop près. Cependant tout semble indiquer que nous trouverons quelque chose dans l'île de *Cagraray*, au nord du golfe d'Albay; allons explorer l'île! Mais M. Alvarez Guerra, qui mieux que personne a contribué à nous fournir ces indications, ne veut pas nous laisser aller seuls, craignant que nous ne puissions surmonter les répugnances de nos guides. Malgré ses nombreuses occupations, il veut lui-même nous conduire. M. de Obregon se joint à lui.

9 septembre. — Nous nous embarquons à huit heures du matin à Legaspi sur la *falua* (goélette) du gouvernement, montée par douze rameurs; cette embarcation, large et massive, est un peu lourde, mais on y est fort à l'aise. Favorisés par une petite brise du sud-ouest, nous laissons à bâbord le détroit de Sula et rangeons la côte sud de Cagraray; une épaisse végétation nous empêche de rien voir; au bout d'une heure et demie de navigation, nous atteignons la pointe *Cagraray* au sud-est de l'île. En ce point, la côte coupée à pic présente une large falaise calcaire orientée directement à l'est; elle est sillonnée dans toute sa hauteur de rides irrégulières et profondes. Il y a peut-être des cavernes au fond de ces plis entr'ouverts. Nous jetons l'ancre et commençons l'inspection de la falaise en grimpant sur les anfractuosités de la roche. A dix mètres au-dessus de la mer, une large corniche soutient un amoncellement de blocs éboulés; nous

gravissons ces blocs et nous nous trouvons devant une déchirure haute, étroite, anfractueuse; nous y pénétrons. O bonheur! la fente serpente, s'élargit et se renfle bientôt en une magnifique salle sépulcrale. Le sol est jonché d'ossements et de crânes, mêlés à quelques vases de porcelaine chinoise où l'on déposait une offrande de riz. La voûte, les parois, cachées sous de longs rideaux de stalactites, paraissent drapées dans une intention funèbre; la grotte est plongée dans une demi-obscurité; par l'ouverture anfractueuse qui y donne accès, on aperçoit les pointes de Batan, de Rapu-Rapu, et plus loin, la mer sans limites, l'immense océan Pacifique; sans doute, la nuit venue, les esprits de tous ces morts doivent, suivant les traditions indigènes, prendre leur essor sur les eaux.

Tous les ossements sont humains; nous ne trouvons parmi eux qu'un humérus de chéiroptère. Quelques salanganes paraissent les seuls habitants actuels de la grotte. Avant de servir d'abri pour les morts, elle a dû offrir un refuge aux vivants, car dans la paroi du fond est évidé un de ces *luçons* (mortier à décortiquer le riz) dont la forme est encore en usage dans la contrée.

Cette voûte, ces rochers, ces crânes, plongés dans la teinte tranquille du clair obscur, ont un aspect si calme et si imposant, que nous hésitons quelques instants avant de troubler leur repos séculaire. Mais quel anthropologiste balancerait longtemps devant un pareil trésor? Bientôt, à notre grande joie, nous reconnaissons à la clarté du jour des crânes magnifiques, bien conservés, et manifestement empreints de déformations artificielles analogues à celles qui se pratiquent encore aujourd'hui chez certaines populations de Bornéo [1]. Le crâne des habitants actuels de la

1. Voy. mon *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique*, ch. III.



Grotte du Levant (île de Cagraray), d'après un croquis de l'auteur.

province d'Albay n'offre plus de déformations semblables. Leur crâne, comme celui de tous les Malais, est fortement aplati dans sa partie postérieure, mais je ne crois pas que cet aplatissement soit le résultat de manœuvres exercées pendant l'enfance; bien souvent, à toute heure, j'ai pénétré dans les cases, et j'ai toujours vu les enfants la tête nue, libre de toutes bandelettes et de tout appareil.

Nos crânes sont emballés et iront grossir les collections du Muséum, car M. Guerra ne veut en conserver que deux ou trois comme souvenir de notre excursion. Nos rameurs les transportent avec beaucoup de répugnance dans la falua. Pendant cette opération, nous sommes rejoints par une *banca* d'où nous voyons sortir avec intérêt le digne Apollonio, cuisinier chinois de la Casa Real, suivi d'un déjeuner très européen. Apollonio ne s'est jamais montré plus grand artiste; le *pulchero*, les viandes froides, les pâtisseries disparaissent rapidement, et c'est avec de nombreux *culitos*, du meilleur *manzanilla*, que nous baptisons notre ossuaire du nom de *grotte du Levant*.

Notre retour est difficile, la brise qui nous a conduits fraîchit légèrement, et ce phénomène si simple impressionne notre équipage, qui y voit l'influence manifeste des esprits troublés dans leur repos. Pour distraire les rameurs, M. Guerra commande de nager *à la général*. C'est exactement de la même façon que les rameurs du sultan le mènent de Dolma-Bagtché à Stamboul. Mais le caïque du sultan est effilé comme une roussette, et notre falua peu maniable ne s'émeut guère de cette manœuvre désespérée. Nous nous résignons facilement, car nous avons une bonne provision d'excellents cigares, et les heures passent vite dans le golfe d'Albay. Nous n'abordons à Legaspi qu'à onze heures du soir, et le mouvement, la causerie, l'air vif de la mer font que le déjeuner

d'Apollonio ne nous apparaît plus que comme un lointain souvenir. Don José Ortiz nous attend sur le pantalan et nous avertit que nous dînons chez lui. Notre journée se termine gaiement à la table dont Mme Ortiz fait les honneurs avec autant d'affabilité que de distinction.

Les jours suivants se passent à examiner notre butin, à la pêche, à la chasse, aux observations de tout ordre. Cependant notre trouvaille nous a mis en goût et nous voulons encore des crânes. La décision de M. l'alcade Guerra a rompu le charme, et sans doute la langue des Bicols va se délier. Mais, contretemps fâcheux, le cuisinier Apollonio tombe malade; la nouvelle de cette indisposition assez grave, due sans doute à quelque écart de régime, se répand au loin; tous les Indiens y voient une manifestation évidente de la vengeance des morts. Toutes les bouches se ferment. Au point de vue de la superstition, les Bicols n'ont rien à envier à nos populations européennes; les revenants, les willis, les gnomes ont leurs équivalents aux Philippines comme en Chine. Dans la province d'Albay comme ailleurs, les phénomènes les plus naturels montrent toujours l'action d'une main surnaturelle. Appelé une nuit dans une famille bicole pour pratiquer une opération indispensable et urgente, c'est à grand'peine qu'on me laisse agir; on vient en effet de tuer sous la *caida* [1] un papillon noir et deux chauves-souris, présages de mort! Heureusement l'opération réussit et le malade est sauvé, mais la guérison est réputée aussi surnaturelle que le présage; on l'attribue à quelque sortilège dont je dois avoir le secret; pour ces populations naïves tout s'explique naturellement au moyen des explications les moins naturelles. La science des matrones est élémentaire et la mortalité des femmes en couches élevée : les

1. Véranda.

Bicols attribuent ce déplorable résultat à l'action d'un esprit invisible qui, par un procédé impossible à décrire, frappe de mort la mère et l'enfant. S'il n'en est pas toujours ainsi, c'est que pendant l'accouchement le père monte la garde sur le toit de la maison et, s'escrimant à grands coups de sabre dans le vide, parvient le plus souvent à couper en deux le cruel vampire.

Cependant Apollonio est énergiquement traité; comme on ne peut avoir une confiance suffisante pour l'accomplissement de nos prescriptions dans les muchachos qui le servent, M. Guerra installe à demeure auprès de lui un *mediquillo* bicol, chargé d'exécuter nos ordonnances. Ces mediquillos, fort ignorants de nos théories, rendent en somme de grands services, car ils connaissent assez bien par expérience les allures des principales affections de la contrée, malaria, diarrhée, dysenterie, et ont à leur disposition dans les plantes du pays une nombreuse collection d'amers et d'astringents qui, sans avoir la puissance et la précision de nos médicaments, sont loin d'être sans effet. Notre mediquillo, don Pasqualino, vieux Bicol malingre et bronzé, se trouve très honoré d'agir sous les indications de deux docteurs européens. Nous lui avons confié un thermomètre en lui indiquant le moyen de prendre trois fois par jour la température du malade. Mais cette besogne ne suffit pas à son activité. Dès que nous entrons, don Pasqualino nous salue jusqu'à terre, pose sur son nez une paire de besicles gigantesques, et, comme le Leporello de *Don Juan*, déroule une longue bande de papier où sont enregistrés, mesurés, appréciés, de quart d'heure en quart d'heure, les attitudes, les paroles, les soupirs et jusqu'aux diverses phases de l'état moral du malade. Sous les efforts combinés de la médecine européenne et bicole, Apollonio revient bientôt à la santé et à ses fourneaux. Avec sa maladie disparaissent

les appréhensions des Bicols. Chez ces populations à la fois insouciantes et impressionnables, tout incident fait oublier bien vite celui qui l'a précédé. De sérieux indices nous font présumer que nous trouverons une autre caverne; allons à sa recherche. Ce sera une excursion agréable, car le promoteur fiscal, M. Ruiz de Obregon, veut être de la partie.

29 septembre. — Nous partons à six heures du matin. Je monte un des meilleurs chevaux de la province, cheval d'*escribiente* [1], au trot allongé, habitué à porter son maître, à travers champs, auprès des *Daragas* avec lesquelles tout enfant du grimoire entretient, aux Philippines, de nombreuses relations. Nous suivons la grande route qui passe par Legaspi et Libog en contournant le versant oriental du Mayon. Le sol est excellent : cendre noire durcie par la pluie; la route est large, bien entretenue; peu de ponts, mais les cours d'eau qui descendent du volcan sont facilement guéables. Peu après Legaspi, nous entrons dans le secteur du dernier cataclysme qui fut désastreux et coûta la vie à des centaines d'habitants [2]. Ici plus de cases, elles ont été détruites; le sol est recouvert d'une cendre fertile, parsemée de blocs de lave, où la forêt se forme par de nombreuses casuarinées; à notre gauche s'élève la pente sombre du Mayon; à droite les eaux bleues et calmes du golfe d'Albay resserrées dans une ceinture de hauteurs verdoyantes; tout au loin le Pacifique. Quelques voiles glissant sur les eaux, par le contraste de leur ténuité avec les masses qui nous dominent, donnent au paysage

1. Employé subalterne du service administratif et de la justice.

2. La dernière éruption (laves et cendres) eut lieu en 1871; en 1875 le vent et les pluies torrentielles d'un cyclone, entraînant les matériaux meubles du cône, engloutirent quinze cents victimes. Depuis notre passage de nouvelles éruptions de laves et de cendres se sont produites en juillet et en décembre 1881. Voy. *Rapport à M. le Ministre*, ch. I.



Une rue de Libog (province d'Albay).

un caractère puissant et redoutable. Sur cet ensemble imposant s'étend une lumière grise, adoucie par de gros cumulus, dont les contours flottent incertains sur un océan de feuillage.

Bientôt nous sortons du périmètre dévasté; les cases reparaissent, riantes comme la physionomie de leurs habitants. Toute cette contrée est un jardin enchanteur. Nous faisons halte pour prendre un nouveau guide sur la place de Libog. Ce petit pueblo a l'aspect de tous les autres. Église et beffroi en pierre, grand couvent, tribunal, circonscrivent la place centrale d'où rayonnent les principales rues ombragées par les palmiers, en partie bordées par des massifs de *cañas* et de cacaoyers. Le guide arrive; c'est un *cuadrillero*, bon échantillon de l'espèce; ses vêtements se bornent à un salacco [1] et à un caleçon très court. Il dirige son cheval au moyen d'un licol; la selle manque de sangles; quant au cheval il est poussif. Mais un cuadrillero bicol rendrait des points à un Arabe dans l'art de tirer parti de la bête la plus ingrate, et notre guide nous suit, ou à peu près, dans la charge à fond de train que nous exécutons en sortant de Libog. Quittant les chemins battus nous nous engageons au milieu des ruisseaux et des rizières; les nuages rasent le sol et se résolvent en une de ces ondées dont nos plus belles pluies d'orage ne sont qu'une pâle imitation. Nous trouvons un abri dans la petite visita de San Andrès, où l'un de nos domestiques doit faire une commission. Il porte à une jeune *Daraga* l'histoire des amours de deux amants célèbres, l'Iliade du dialecte bicol.

La perfection de cette épopée a dû décourager les poètes, car on me dit que c'est le seul ouvrage bicol qui supporte la lecture. Les qualités intellectuelles des Indiens

1. Chapeau en forme d'ombrelle.

n'ont rien à voir avec le raisonnement et l'analyse. Dans ces populations uniquement dominées par les sensations et les instincts, l'étude délicate d'un sentiment ne trouverait ni modèle, ni artiste, ni lecteurs. L'auteur se contente donc le plus souvent de développer une aventure banale au cours de laquelle sa plume prolixe entasse des descriptions d'une insupportable longueur.

La case où nous laissons l'épopée bicole est semblable à celle de tous les indigènes agriculteurs. L'aisance règne dans la province, mais dans ces climats où la vie est si facile, cette aisance ne se discerne à première vue que par le nombre des buffles, et par le bon entretien des cases. Ni meubles, ni linge, ni batterie de cuisine. Les vêtements et les bijoux, souvent fort riches, tiennent facilement dans deux ou trois *arcas* et quelques *tampipi* [1]. La case, plus ou moins grande, est élevée sur des piliers à hauteur d'homme environ. Les parois sont formées par des lames de bambou; le plancher aussi en bambou est à claire-voie; la toiture se compose d'une couverture de *nipa* [2]; la case n'a généralement qu'une seule salle; les portes et les fenêtres sont imparfaitement oblitérées par des paillassons de nipa semblables à ceux de la toiture. Il n'entre pas un pouce de fer dans toute la construction; les diverses pièces sont assemblées au moyen de ligatures de bejuco. Ces cases répondent en somme assez convenablement à leur destination; leur toiture est bien étanche; leur élévation au-dessus du sol les met à l'abri de l'humidité, et il faut que les tremblements de terre soient bien violents pour endommager sérieusement cet ensemble élastique qui plie et se redresse comme un jonc. Sous la case on ne voit guère

1. Corbeilles carrées, avec couvercle d'une forme spéciale, très répandues. Ce sont les valises du pays.

2. *Nipa littoralis*, P. Bl., Palmiers. Le suc qui découle du spadice donne après fermentation la liqueur connue sous le nom de *tuba*.

qu'un tronc de molave [1] dans lequel sont évidés deux ou trois *luçons*. Dans la case même, quelques images de dévotion, quelques corbeilles, quelques paniers, quelques nattes, parfois une moustiquaire et toujours un hamac. La place d'honneur est réservée au métier à tisser, d'un modèle très primitif, dont tout le monde, hommes et femmes, se sert merveilleusement. C'est presque toujours le *lupis*, c'est-à-dire la plus fine qualité de l'*abaca*, qui est soumise au tissage ; quelquefois aussi les fibres de la *piña* (ananas), qui ne donne aux Philippines que des fruits médiocres et est surtout cultivée comme textile. Les tissus qui sortent de ces métiers primitifs ont souvent une grande finesse [2], et les habitants, très connaisseurs, leur donnent une valeur supérieure à celle qu'ils pourraient atteindre en Europe; d'ailleurs leur blancheur n'est jamais franche; elle est toujours un peu ombrée de jaune ou de gris, et, malgré leur reflet soyeux, ils ne seraient pas acceptés par nos modes.

La pluie ne cesse pas et nous sommes forcés de partir. C'est au milieu d'un nouveau déluge que nous gravissons les pentes escarpées qui nous séparent de la petite visita de San Pedro; nous nous embarquons non loin de là et

1. *Vitex geniculata*, Vitic.

2. Les fils d'abaca sont parfois si ténus que l'agitation de l'air à l'intérieur des cases suffit pour les briser; dans ce cas, l'ouvrier travaille à l'abri d'une moustiquaire.

Le procédé au moyen duquel les Bicols dégagent les fibres de l'abaca est des plus primitifs et fait perdre une quantité notable du produit. Le bananier est abattu au moment où le fruit commence à se former; on sépare d'abord les feuilles, puis on enlève un à un les pétioles; ces pétioles sont débités en longues lanières de deux doigts de largeur. L'ouvrier saisit une lanière par une de ses extrémités et la pose à plat sur une lame de bois élastique; il appuie alors sur la face supérieure de la lanière le tranchant d'un couteau ébréché en dents de scie, et tire fortement à lui; cette opération répétée plusieurs fois donne une mèche de filasse qui renferme des fils de toute grosseur ultérieurement triés par les femmes.

nous nous dirigeons sur Sula au milieu d'un dédale d'îlots élevés, dont le sol disparaît sous la végétation. La pluie cesse et nous contemplons à loisir ce merveilleux paysage que les singes et les Buceros animent de leurs cris. Sula n'est qu'un hameau de quelques cases perdues au milieu d'arbres gigantesques, mais le mouillage a beaucoup d'importance; profond et sûr, c'est un admirable refuge pour les navires que les gros temps de l'est surprennent dans le golfe d'Albay. A Sula nous trouvons des indications qui précisent notre itinéraire, et bientôt après nous abordons dans l'île de Cagraray, sur une plage de sable fin, près de la pointe Sula. A quelques pas du rivage se dresse une falaise calcaire d'une trentaine de mètres de hauteur. Il est facile de s'élever le long de cette muraille, grâce aux fissures dont elle est sillonnée, grâce surtout aux *baletes* [1] dont les branches et les troncs noueux, contournés, grimpent jusqu'au sommet comme une treille gigantesque. Aidés par nos muchachos qui, pieds nus, courent sur les branches, agiles comme des singes, nous trouvons bientôt la caverne cherchée; c'est plutôt une grotte-abri, ou mieux deux grottes-abris. Leur situation est pittoresque, mais elles n'ont pas la majesté funèbre de la grotte du Levant. Nous récoltons les crânes et imposons à ce nouvel ossuaire le nom de *Karabao* [2], à cause d'un récif qui lui fait face et qui affecte la forme de cet animal.

Après une nouvelle traversée en pirogue, après une nouvelle course au milieu des rizières détrempées, où nos chevaux s'abattent plusieurs fois, mouillés jusqu'aux os,

1. *Ficus indica*, Morées. Les rameaux s'étendent dans toutes les directions; ils émettent des pousses qui arrivent au contact du sol, prennent racine, et se développent en formant autour du tronc primitif une gaine de troncs nouveaux qui l'étouffent.

2. Buffle, en dialectes tagaloc et bicol.

en lambeaux, affamés, nous arrivons fort tard au petit pueblo de Bacacay. Averti de notre prochaine arrivée, le gobernadorcillo nous attend. Bientôt séchés, revêtus du classique *traje chino* [1], en pantoufles, nous attaquons vigoureusement un fort bon dîner pendant que la fanfare du village essaye de jouer sous nos fenêtres des marches variées; elle n'y réussit qu'à peu près, mais elle remplit parfaitement son but essentiel, qui est d'appeler au bal les *Daragas* du voisinage. La maison du gobernadorcillo se remplit du parfum pénétrant du *calachuchi*, indice certain de la présence des Bicoles. Nous jurons d'abord qu'épuisés, fourbus, en pantoufles sans talons, nous ne pouvons prendre part à la danse. Il me semble pourtant qu'après quelques cigarettes, gagnés par l'animation du bal, nous nous laissons entraîner. Mais je suis si fatigué que toutes mes impressions disparaissent comme dans un songe. Je me rappelle confusément une suite de habaneras, de tasses de chocolat, puis au matin le Mayon frappé par les premiers feux du soleil, une campagne riante traversée à toute bride, Libog, Legaspi, Albay; nous voici à la Casa Real! nous tombons sans force sur nos lits.

Pour le moment, le Mayon est calme; dans cette contrée semée de volcans, les forces souterraines sommeillent et leur énergie toujours menaçante n'est marquée que par les vapeurs légères qui couronnent le sommet du colosse, par quelques tremblements de terre et par de nombreuses sources thermales. A Tiwi, à quelques kilomètres de Tabago, ces sources sont importantes; les eaux siliceuses ont formé des dépôts qui s'étendent en larges dalles sur un sol dont le relief tourmenté se modifie à chaque

1. Vêtement chinois très ample; adopté par tous les Européens dans leur intérieur.

instant. Ses anfractuosités délimitent des bassins aux parois verticales, d'une blancheur éblouissante; le plus important de ces bassins a 8 à 10 mètres de profondeur, et 60 mètres de diamètre à sa surface visible; l'étendue réelle ne peut être mesurée, car, sous la couche de dépôts siliceux qui forme ses bords, la nappe souterraine s'étend au loin. Le niveau des eaux est du reste très variable; en se déversant à la surface du sol par des fissures, ces eaux produisent des cônes de dépôts qui atteignent 2 à 3 mètres de base sur 1 et 2 de hauteur. Ces eaux siliceuses, dont la température atteint 85° centigrades, ont une couleur azurée d'un éclat et d'une limpidité extraordinaires. Les objets qui y sont jetés y déterminent des jeux de lumière impossibles à décrire et s'entourent d'une phosphorescence d'un aspect fantastique.

L'activité des forces souterraines se manifeste en bien d'autres points de la province d'Albay; une des sources thermales les plus pittoresques est celle de Manito, sur la rive sud du golfe, à l'ouest de la pointe Paron. Les eaux contenues dans un ancien cratère dont l'ellipse mesure 160 mètres sur 60, se déversent sur la plage en formant une cascade bouillonnante. Le cratère est entouré d'un cirque de falaises abruptes, cachées sous les lianes, chargées de ficus et de diptérocarpées dont les troncs disparaissent sous les orchidées parasites et les *bejucos*. Toute cette végétation est voilée à chaque instant par les nuages de vapeurs qui s'échappent des eaux; celles-ci ont une coloration sanglante, elles se soulèvent et s'abaissent alternativement d'un mouvement rythmique, comme agitées par la respiration d'un colosse souterrain.

La température des eaux paraît se tenir à peu près constamment à 70° centigrades; leur coloration rouge est due à des organismes microscopiques; c'est du moins ce que me paraît démontrer leur analyse sommaire.

12 octobre, dimanche. — Nous sommes réveillés dès l'aube par le son des cloches et des fanfares, par les détonations des boîtes; nous sommes arrivés au jour solennel de Notre-Dame de la Nativité, la patronne d'Albay. C'est la fête de la ville. Quelle fête! Le gobernadorcillo, riche Bicol, récemment promu, tient à signaler son entrée sur la scène administrative par des réjouissances mémorables. Depuis plus d'un mois les jeunes gens de la ville, transformés en acteurs, répètent un grand drame composé en vers bicols par un poète du cru; depuis plus d'un mois les muchachos fabriquent par centaines des lanternes de papier coloré soutenu par une légère armature de bejuco; le *Cébu* vient d'arriver de Manille, bondé de provisions de toute sorte. Les Bicols des pueblos voisins et des montagnes se sont rendus à Albay, où les habitants font flèche de tout bois et n'hésitent pas à contracter des dettes aux taux les plus onéreux pour recevoir dignement leurs invités, car, dans ces circonstances, l'hospitalité indienne, toujours si large, prend des proportions excessives. Il n'est que six heures du matin et déjà tout le monde est sur pied, en habits de fête; la foule encombre les rues, et, bien qu'elle soit encore à jeun, paraît déjà ivre, ivre de bruit et de plaisir.

Un cortège, formé de cuadrilleros, de deux fanfares et des comédiens qui ont déjà revêtu leurs costumes de théâtre, vient prendre l'alcade à la Casa Real pour le conduire solennellement à la messe. Nous arrivons à l'église, au milieu du bruit des cuivres, des coulevrines et des acclamations de la multitude; nous prenons place en avant des fidèles, à côté des *princesses*, c'est-à-dire des actrices, qui, elles aussi, sont déjà en costume de théâtre, et qui en ce jour de fête ont le privilège d'entendre la messe à une place d'honneur. L'office est long, car il est coupé de deux sermons, l'un en bicol, l'autre

en espagnol, et la chaleur, dans cette église où la foule s'entasse sans pitié, commence à devenir accablante. Mais soudain, le carillon des cloches, la crépitation des pétards, les accords vibrants des fanfares, éclatent dans un paroxysme enragé. L'office est terminé. Nous sommes reconduits avec le même cérémonial, au milieu du même vacarme, à la Casa Real, et nous nous asseyons en *traje chino* devant une table, qui par les dimensions et l'abondance, paraît venir des noces de Gamache. Du reste en ce moment, dans toutes les maisons d'Albay, la table est dressée — sur le plancher, — et pendant cette journée et les suivantes, tout arrivant, ami ou inconnu, sera convié à fumer, à mastiquer le *buyo*, à manger et boire, tant que ses forces le lui permettront. Et dans ces occasions les facultés d'absorption de cette race, habituellement si sobre, se développent avec une énergie extraordinaire.

Il est onze heures; le soleil, presque vertical, couvre le sol de rayons enflammés : la représentation théâtrale commence devant un auditoire compact et enthousiaste.

Le drame comprend plusieurs *journées*, divisées elles-mêmes en plusieurs actes; la représentation doit donc commencer de bonne heure et encore ne se terminera-t-elle que bien avant dans la nuit. Nous attendons prudemment dans la Casa Real l'heure de la procession, en fumant d'excellents cigares en compagnie de la plupart des Européens de la province venus pour saluer le gouverneur.

A quatre heures du soir, le drame est interrompu, car acteurs et actrices vont figurer dans le cortège de *Nuestra Señora de la Natividad;* il n'y a presque personne pour le voir passer, tout le monde en faisant partie. Le cortège se déroule sur deux files, d'abord les hommes, puis les femmes; tous portent de gros cierges allumés. Entre les deux files paraît d'abord une grande goélette, toutes voiles

dehors, traînée par des buffles; un équipage de petits Bicols costumés en matelots exécute des manœuvres variées en chantant des cantiques. Suivent les *accessoires* du drame, portés par les machinistes cachés dans leurs flancs : lion, serpent fabuleux dont les plis se déroulent au loin dans l'intérieur du cortège, baleines immenses ondulant comme au milieu des vagues sur les épaules des porteurs aveuglés. Puis un chœur de jeunes filles avec des lanternes pavoisées; chaque lanterne porte une lettre, et, le chœur s'avançant avec beaucoup d'ordre, l'ensemble des lettres permet de lire cette devise plusieurs fois répétée : « *Milagrosa Imago Virginis* ». Le cortège se déroule au milieu des chants et des salves d'artillerie; le bruit des fanfares se rapproche; voici des chars richement ornés sur lesquels brillent les statues dorées des saints au milieu de centaines de bougies; puis les cuadrilleros avec leurs fusils à pierre, solennels, marchant au pas comme les grenadiers de Frédéric II et tellement raides qu'ils paraissent avoir grandi de deux pieds; derrière eux les acteurs armés de sabres et les actrices jouant de l'éventail. Enfin, le grand char, recouvert de housses brodées, et, au milieu de mille lumières, l'image sacrée, la *Nuestra Señora* d'Albay, hiératique et rigide dans sa robe conique, sans plis, lamée d'or et ruisselante de diamants.

L'éclat du cortège brille de plus en plus dans l'ombre croissante du crépuscule; il rentre dans l'église, dont les murs paraissent osciller sous la poussée de la multitude. Des chants terminent la cérémonie religieuse. La vaste nef se vide en un clin d'œil; la foule se répand sur la grande place, et soudain mille fusées s'élancent dans l'air; un ballon s'élève, promenant lentement les flammes menaçantes de son réchaud à alcool sur les toitures de nipa; mais qui, en ce moment d'ivresse, s'occuperait de si misé-

rables détails! les bombes, les serpenteaux, les feux de Bengale, se succèdent au milieu des acclamations; le *bouquet*, un bouquet royal, éclate au milieu d'un frémissement d'enthousiasme; ses dernières fusées s'éteignent dans les toits de nipa. Bah! les toits sont humides, il a plu hier; un incendie serait anormal. Et comment y songer? C'est l'heure de la reprise de la comédie; on se précipite vers le théâtre.

Pendant le feu d'artifice le pueblo a changé d'aspect. Ah! le nouveau gobernadorcillo a bien fait les choses! toutes les maisons sont illuminées, et, aux principaux carrefours, des arcs de triomphe, des palais, des obélisques de bambou, couverts de lampions, inondent la ville de leur blanche clarté; toutes les avenues sont garnies d'un double cordon de lanternes aux couleurs voyantes qui s'étend à perte de vue, sous les talisay et les bananiers. A la lueur de cette illumination féerique, à pied, à cheval ou montés sur des buffles, accourent vers le théâtre les retardataires des environs, car personne ne veut manquer les actes qui doivent être joués pendant la nuit, et qui sont, paraît-il, les plus dramatiques.

La foule se tient debout, en plein air, sur une vaste esplanade qui fait face au théâtre. Le théâtre même, construit en huit jours, n'abrite que les notables du pueblo, qui s'entassent des deux côtés dans des loges. Les autorités s'assoient sur la scène, ainsi que les grands seigneurs du temps de Louis XIII à l'hôtel de Bourgogne. L'orchestre, c'est-à-dire la fanfare d'Albay, est aussi sur la scène, et, bien qu'en fonction depuis le matin, joue avec une furie toujours égale. L'action qui se développe sous nos yeux est extrêmement compliquée, et l'outillage de la scène est aussi simple que celui qui suffisait à Shakespeare. On dit que devant la cour d'Élisabeth un écriteau accroché aux coulisses remplaçait les décors; ici l'écriteau

même fait défaut. Ce sont les acteurs qui, entrant en scène et s'écriant : « *Quelle solitude horrible!* » ou bien : « *Je salue en tremblant Votre Majesté* », nous indiquent que nous sommes tantôt dans un désert, tantôt dans un palais; au fond du théâtre, au-dessus du rideau qui sépare les coulisses de la scène, une estrade sert tour à tour de tribune, de trône et de chambre nuptiale; un escalier, ou plutôt une échelle, qui grimpe sur le toit, représente les montagnes et les abîmes sur lesquels règnent les monstres terribles qui avaient quitté leurs repaires pour assister à la procession.

Pendant la journée, la *princesse de Constantinople*, après mille péripéties, a été enlevée de la cour de son père par un berger, puissant magicien, qui l'a transportée sur les sommets les plus inaccessibles, et la fait garder par le lion et le serpent de carton qui avaient au milieu des fidèles une tournure si divertissante. Au moment où nous prenons place sur la scène, le père de la princesse, entouré de toute sa cour, déplore son malheur. Mais il s'interrompt pour saluer le gouverneur, pendant que la fanfare joue la marche royale d'Espagne. Après cet incident, accueilli par les acclamations de la foule, la pièce continue. Le monarque infortuné ordonne à ses courtisans de courir à la recherche de sa fille. Au moment où ils vont partir survient une ambassade de Moros qui veulent aussi aller chercher la princesse; insultes, provocations, défis; les ambassadeurs et les courtisans dansent en se battant à coups de sabre. Les dames de la cour saisissent aussi des sabres, et le ballet devient général. Bien souvent, le drame mettra en présence Moros, dames et paladins, et leur dialogue finira toujours par ce ballet ou *moros-moros* dont toutes ces pièces tirent leur nom. Je suis assez difficilement les péripéties du drame, mais nous voici à la scène capitale; le dramaturge bicol a trouvé

la *scène à faire* devant un auditoire pour lequel non-catholique et ennemi sont des termes exactement synonymes. La princesse de Constantinople a résisté au berger magicien malgré toutes ses menaces, et tandis qu'il est occupé ailleurs, la vertu, talisman plus puissant que ceux de l'enchanteur, opère à son tour des miracles. La princesse descend sur la scène, qui représente en ce moment un affreux désert, suivie du lion et du serpent qui la suivent d'assez mauvaise grâce; mais la gracieuse Bicole, svelte et légère, exécute un pas brillant devant ces gardiens féroces, en leur distribuant de grands coups de houlette sur le museau; les monstres fascinés viennent lui lécher les pieds et se déclarent ses esclaves. Alors survient le vaillant prince de Toscane, qui seul a pu retrouver les traces de la princesse, dont il est éperdument amoureux. Le public, complètement subjugué, retient sa respiration pour ne pas perdre une syllabe du dialogue. Le prince a un défaut capital, il est *moro*, c'est-à-dire infidèle, et la princesse est fervente catholique; elle ne doit pas laisser voir les sentiments que lui inspirent la bonne tournure et la valeur du guerrier. Le prince devient pressant; à genoux il sollicite un aveu. La princesse est à demi vaincue :

« Peut-être écouterais-je tes paroles séduisantes, dit-elle, mais tant que tu n'auras pas renoncé à ta religion maudite, n'espère de moi aucune tendresse. »

Le public ne contient plus son enthousiasme, qu'il manifeste en suivant la parole des acteurs par des sifflets cadencés.

La pièce se termine par la conversion du prince de Toscane et par son mariage avec la princesse. Il est minuit, et cette première journée de fête doit recevoir la conclusion ordinaire, c'est-à-dire le *catapusan*, qui signifie à la fois *terminaison* et *bal* en dialecte bicol. Ce soir, il faut

mettre ce mot au pluriel, car il y a au moins une demi-douzaine de bals chez le gobernadorcillo et les principaux *cabezas* du pueblo. Les danses et aussi le jeu, le diabolique *monte*, vont se prolonger dans la nuit; ce jeu fertile en désastres sera la seule note fâcheuse de cette charmante fête, où nous avons vu tout un peuple enivré de mouvement, de bruit, de lumière, sans que l'autorité ait eu à réprimer le moindre écart. Tous les cuadrilleros des environs étaient sur pied, mais ils partageaient le délire général. Seules les brigades de *guardia civil* [1] auraient offert une ressource sérieuse. Ces Indiens, anciens soldats, dont les officiers et la plupart des sous-officiers sont Espagnols, paraissent avoir acquis, sous leur nouvel uniforme, des qualités morales exceptionnelles chez leurs compatriotes.

20 octobre. — Nos collections sont terminées, nous n'attendions que la fête d'Albay pour poursuivre notre voyage. Il faut quitter cette belle province où l'autorité espagnole et l'aménité des habitants ont rendu nos recherches faciles, pour visiter les îles du Sud, aux populations mahométanes ou idolâtres. Ce n'est pas sans regrets que nous quittons nos amis d'Albay; ils les augmentent encore en venant nous serrer la main une dernière fois à bord du *Cébu*, en rade de Legaspi.

26 octobre. — Nous sommes de retour à Manille, sans incidents. M. le consul Dudemaine et M. Génu sont ravis que leurs recommandations auprès de leurs amis d'Albay aient eu un si heureux effet et mettent tout en œuvre pour qu'il en soit de même dans la suite de notre voyage.

28 octobre. — Observé un magnifique halo lunaire. Les halos sont toujours de mauvais augure dans ces pays-ci, car ils proviennent de la condensation des vapeurs

1. Gendarmerie.

atmosphériques au voisinage des cyclones. Espérons que le terrible météore ne vient pas une fois de plus déchirer Manille. Je me rappelle celui que j'ai vu en 1874, dans la mer de Chine, et encore ce n'était que la queue d'un cyclone! Le R. P. Faura, directeur de l'observatoire de Manille, qui les observe avec l'impassibilité d'un astronome, nous donne de bien curieux détails à leur sujet. Pour le savant élève du P. Secchi, les cyclones ne produiraient pas, ainsi que le veut M. Faye, un tourbillon à spire descendante; le mouvement giratoire serait toujours ascendant; la production du cyclone et sa persistance seraient toujours liées à la condensation de la vapeur d'eau sous l'influence de deux courants d'inégale température, et à l'énorme évaporation qui en serait la conséquence, au contact du courant inférieur. Je ne me charge pas de décider entre les deux astronomes, mais toute hésitation disparaît s'il s'agit de remercier le savant directeur de son obligeance et des renseignements qu'il nous donne avec la plus large libéralité. L'observatoire de Manille est surtout un observatoire météorologique, et dans cette région classique des cyclones et des tremblements de terre, l'observation de ces phénomènes dépasserait la mesure des forces d'un homme moins habile et moins dévoué. Grâce à l'initiative du P. Faura, l'observatoire est bien pourvu des instruments nécessaires. Les variations de la température, de la pression, des oscillations du sol sont notées par des appareils enregistreurs; l'observatoire est en relation télégraphique avec le nord et le sud-est de Luçon et Hong-Kong. On sait que les cyclones suivent une trajectoire elliptique dont la branche inférieure se forme au nord du dixième parallèle [1]; la branche supérieure passe par les parages de Hong-Kong. Chaque fois qu'un cyclone a passé dans la zone soumise aux observa-

1. Voy. *Rapport*, ch. II.

tions du R. P. Faura, il a toujours été annoncé à Hong-Kong plusieurs jours à l'avance. Quoique ce service fonctionne depuis peu, il est déjà impossible de compter les existences et les cargaisons qu'il a préservées d'une perte certaine.

Le R. P. Faura nous donne maint conseil utile et mille renseignements intéressants pour notre voyage. Tous les Pères Jésuites de Manille veulent bien s'intéresser à notre mission et nous seconder activement. Le R. P. Héras, supérieur de la mission des Philippines, nous donne des lettres pour tous les Pères que nous pourrons rencontrer dans le sud de l'archipel.

2 novembre, jour des Morts. — Tout Manille se transporte au cimetière de *Paco;* des milliers de cierges brûlent dans l'intérieur de la nécropole, immense rempart circulaire dans lequel sont creusées trois rangées horizontales de niches; au centre s'élève la chapelle, séparée du mur circulaire par de vastes pelouses. Européens et Tagalocs, tout le monde est en deuil; malgré l'affluence, point de bruit. Sur les niches, des inscriptions sinistres : décédée à vingt ans, à vingt-quatre ans, à dix-huit ans....; elles sont peu clémentes pour les jeunes Européennes, les Philippines! dernièrement encore c'est parmi les jeunes mariées que le climat a paru choisir ses victimes. Tout ceci n'est pas gai. Rentrons à Manille.

3 novembre. — Le R. P. Battlió, de la compagnie de Jésus, qui arrive de Soulou, nous fait prier de passer à l'*Ateneo municipal.* Le digne missionnaire est dans un bien triste état : le crâne fendu, un coup de lance dans la poitrine, trois coups de kriss sur le bras droit, une main paralysée. Il veut cependant nous présenter lui-même au gouverneur de Soulou, M. le colonel don Carlos Martinez Romero, actuellement à Manille pour les affaires de son gouvernement, mais qui doit prochainement rejoindre son

poste. Le P. Battlió a été surpris à quelques pas des portes de Soulou, avec le R. P. Juan Carreras, par trois jeunes Soulouans heureusement peu expérimentés qui, voyant les Pères tomber sous leurs coups, ont cru les avoir tués. Le P. Carreras est encore à Soulou, grièvement blessé.

CHAPITRE V

PARAGUA, BALABAC, ZAMBOANGA, BASILAN.

5 novembre. — M. le colonel don Carlos Martinez est encore retenu à Manille; il nous envoie une lettre des plus aimables pour le gouverneur intérimaire de Soulou.

A dix heures du matin nous partons pour le Sud à bord du *Pasig*. Il faut reconnaître que ce steamer tangue d'une façon remarquable, mais c'est là son seul défaut, et quand on y est habitué, on apprécie les qualités du capitaine don José Zavala, Basque qui depuis six ans navigue au milieu de cet archipel fertile en naufrages sans avoir éprouvé une avarie, qui n'est jamais lassé par les questions et cherche toujours à prévenir les désirs de ses passagers; constamment sur la passerelle cependant, aussi bien la nuit que le jour, et dormant quelques heures à peine pendant les escales.

6 novembre. — Mer très dure, pluie; arrivés à huit heures du soir à Culion (îles Calamianes); des îlots, avec falaises à pic, précèdent l'entrée du mouillage. A un mille et demi E. 10° S. de l'écueil *Piedra Branca* est un bas-fond rocheux, qui ne figure pas sur les cartes, et sur lequel s'est perdu il y a quelques jours le *Paragua*, grand steamer tout neuf.

7 novembre. — Arrivés à dix heures matin à Cuyos,

où réside un capitaine, gouverneur des îles Calamianes; la baie est entourée d'îles aux rives élevées, à pic. Du bord on voit le petit pueblo et la Casa Real entourée de grands remparts, nécessaires autrefois contre les entreprises des Moros.

8 novembre. — Pendant toute la matinée nous rangeons à tribord les hauts sommets de l'île *Palawan* ou *Paragua*, comme l'appellent les Espagnols. A midi nous mouillons à *Puerto Princesa* (*Baie Royalist* des cartes anglaises). C'est un magnifique port naturel, bien abrité, à l'entrée facile; son diamètre moyen, en fond utile, est d'un mille et demi. Jusque tout près de terre sur la côte orientale, le fond varie de 10 à 20 mètres. La Paragua est montagneuse, couverte de forêts, mal connue, peu peuplée. Sa partie méridionale faisait partie du royaume de Soulou. Pour le moment les Espagnols n'occupent dans l'île que Puerto Princesa, dont ils ont fait récemment un lieu de déportation pour les condamnés indigènes.

Sous l'impulsion de gouverneurs zélés et intelligents, la petite colonie s'est développée rapidement. Le pueblo où tiennent garnison deux compagnies du 6e régiment indigène est très animé. Près du rivage, les *tiendas*[1] des inévitables Chinois, toujours prêts à drainer l'épargne des Européens et des Indigènes, mais toujours prêts aussi à leur fournir les cotonnades, la mercerie, les conserves alimentaires, et tous ces articles qui feraient à chaque instant défaut dans les postes excentriques sans la prévoyance intéressée de ces alertes trafiquants. A l'extrémité opposée du pueblo se construit la nouvelle caserne des condamnés qui sont organisés militairement. M. le lieutenant don Arturo Orchel, qui les commande en ce moment et qui dirige la

1. Boutiques.

construction de leur caserne, veut bien nous servir de guide. La caserne, toute en bois, est vaste; elle comprend des locaux séparés pour l'infirmerie, les cuisines, pour le logement des sous-officiers péninsulaires. Que ne peuvent les soins d'un chef vraiment dévoué à ses fonctions! Sur 96 hommes de la compagnie occupés depuis des mois à des défrichements sur un terrain vierge, il n'y a que sept malades, légèrement atteints. Presque tous les condamnés sont des déserteurs. (Le service de la *guarda civil* se fait aux Philippines avec une telle exactitude, que tout déserteur rentrant dans son pueblo, même après cinq et six années d'absence, est fatalement reconnu et pris.) M. Orchel se loue beaucoup de ses hommes, qu'il nourrit de son mieux et auxquels il permet d'aller en ville de midi à deux heures et de six heures à neuf heures du soir.

Au delà de la caserne les condamnés travaillent aux défrichements, moulent et cuisent la brique, débitent les magnifiques arbres de la forêt. Après leur libération, les condamnés pourront devenir propriétaires des terres qu'ils défrichent aujourd'hui.

La déportation comprend aussi quelques femmes, qui presque toutes gagnent leur vie comme domestiques; deux années de bonne conduite les libèrent; il en est bien peu qui ne profitent pas de leur liberté pour rentrer dans leur pays. Le Tagaloc, le Bicol, ne sont pas colonisateurs; habitués aux ressources d'une civilisation avancée, à la vie joyeuse et insouciante de leurs pueblos, ils répugnent invinciblement à l'âpreté des efforts que réclame la conquête d'une nouvelle patrie.

Puerto Princesa est cependant un point de colonisation bien choisi; les rares indigènes du voisinage, Malais venus de Soulou, payaient un tribut au sultan; heureux d'en être affranchis à la suite de la prise de

Soulou par les Espagnols, ils leur sont sympathiques; la nouvelle colonie n'aura donc pas à se garder contre les entreprises de ses voisins immédiats.

Nous passons à Puerto Princesa une journée intéressante, fort courtoisement reçus dans diverses maisons européennes.

Nous appareillons le 9, à dix heures du matin. Forte houle et brise du S.-O. La mousson de N.-E. était déjà établie depuis huit jours à Albay à l'époque de notre départ, et nous nous trouvons ici en pleine mousson de S.-O. Soulevé par les lames qui viennent droit sur son avant, le *Pasig* tangue à nous enlever la respiration.

10 novembre. — Houle de plus en plus forte, nuages, pluie, observations impossibles. Mais l'office du *Pasig* est amplement pourvu de provisions; la conversation de nos compagnons de route est très intéressante; ces messieurs sont presque tous des officiers de marine qui rejoignent la division navale du Sud.

Quelques-uns d'entre eux ont fait à plusieurs reprises de longs séjours aux Philippines; ils jugent exactes les remarques que j'ai déjà pu faire sur l'hygiène morale de la race blanche émigrée sous les tropiques. Il est dans ces régions un danger plus redoutable pour l'Européen que la fièvre et la dysenterie, que les tremblements de terre et les cyclones. Malheur à celui que des ressources insuffisantes poussent à s'isoler des hommes de sa race, à vivre au milieu des Indiens, sans livres, sans journaux, en abdiquant les usages coûteux qui élèvent une barrière autour du *Castila* [1]; peu à peu dominé par les influences énervantes du climat, gagné par les recherches abjectes

1. *Castila*, corruption de *Castellano*, nom par lequel les indigènes des Philippines désignent tous les individus de race blanche. Dans quelques pueblos importants il existe une variante; si l'étranger est blond et non Espagnol, on l'appelle invariablement *Inglès* (Anglais).

de la mollesse et de l'indolence dont il a d'abord rougi, il perd, avec le sentiment de sa dignité, le souci de ces grandes idées qui ont coûté tant de sang à l'Europe et pour lesquelles elle lutte encore. Bientôt aussi impressionnable que ses voisins, entièrement dominé comme eux par ses sensations, devenu étranger à nos aspirations, il voit sa personnalité morale sombrer dans ce milieu anesthésiant, et si ses traits sont encore ceux d'un Européen, sa conscience ne garde plus rien qui le distingue d'un Malais.

Le 11, à trois heures du matin, nous mouillons devant le poste de Balabac; le mouillage, situé dans une baie de moins de un mille de large, orienté au N.-E., est sûr. Il est entouré de falaises de grès et de hautes collines chargées de forêts.

Le gouverneur de Balabac, lieutenant de vaisseau, vient à bord et nous emmène à terre. Balabac, sur le détroit du même nom, point important qui commande la communication méridionale de la mer de Mindoro avec la mer de Chine, n'est qu'un simple poste. Le *pueblo* se compose presque uniquement de casernes, d'hôpitaux, de magasins de ravitaillement pour la marine. Derrière le pueblo s'élève la forêt vierge peuplée de buffles échappés, revenus à l'état sauvage, et de quelques fugitifs de l'ancien *presidio* presque aussi sauvages qu'eux. Aujourd'hui Balabac n'a plus de condamnés; on a reconnu que ce point est trop malsain, surtout pendant la mousson de N.-E. qui tient le pueblo sous l'influence d'émanations palustres.

En ce moment, les deux compagnies d'infanterie indigène qui composent la garnison ont ensemble un effectif de 208 hommes, dont 37 à l'hôpital; la canonnière de la station dont l'équipage comprend 65 hommes, indigènes aussi, en a 7 à l'infirmerie de la marine; 8 hommes

gravement atteints vont partir avec nous pour Zamboanga. Cependant on prend tout le soin possible de la santé des troupes. Les médecins de la station, MM. don Jose Arias de Reina et don Pedro Saura Coronas, nous donnent à ce sujet les détails les plus intéressants [1]. Mais les conditions sanitaires sont réellement trop défavorables. Pendant longtemps encore Balabac ne peut être qu'un poste destiné à surveiller la côte nord de Bornéo et à porter secours à la marine [2].

Sur les côtes de l'île de Balabac vivent quelques Malais qui parlent le dialecte de Soulou; ils sont pacifiques, ou, plus exactement, tenus en respect par le stationnaire espagnol.

Appareillé à six heures du soir.

12 novembre. — Brises variables du S.-O. au N.-E. Le *Pasig* change heureusement en roulis son affreux tangage des jours précédents.

13 novembre. — Au lever du soleil nous entrons dans le détroit de Basilan; nous rangeons à bâbord les hautes collines de Mindanao au pied desquelles apparaissent quelques cases entourées de cocotiers et de champs de *camotes;* à sept heures du matin nous mouillons en rade de Zamboanga.

Zamboanga est depuis 1635 la citadelle avancée de la domination espagnole dans le sud. C'est de la vigilance et des moyens d'action du gouverneur de Zamboanga que dépend la sécurité des Philippines. Zamboanga doit surveiller toutes les côtes du sud de Mindanao, du nord de

1. Voy. *Rapport*, ch. IV.
2. A ce titre Balabac a une grande importance car le détroit est très fréquenté; peu de temps après notre passage un steamer américain enveloppé par la brume se perdait sur la côte ouest de l'île. L'équipage ne dut son salut qu'aux secours empressés qu'il trouva au poste de Balabac.

Bornéo, de l'archipel de Soulou, occupées par les Malais Mahométans; ces Malais bien organisés, entreprenants, énergiques, sont groupés dans des pueblos riches et nombreux sous l'autorité toute-puissante de datos qui relèvent plus ou moins directement du sultan de Soulou. Depuis la conquête de Soulou la garnison de Zamboanga est un peu moins forte; elle ne compte aujourd'hui que 500 hommes, mais il y a toujours sur rade plusieurs canonnières et avisos.

La ville de Zamboanga s'étend sur le rivage, au pied des montagnes; elle est entourée de marais; la plus grande partie de la ville est bien bâtie; à l'est, s'élève une citadelle avec remparts en briques; à l'ouest s'étend un grand village peuplé de Malais ou *Moros*. Malgré sa situation, à première vue si défavorable, Zamboanga est le point le plus salubre des Philippines. Ce fait est-il en rapport avec une proportion élevée d'ozone? Les observations manquent à cet égard.

L'hôpital, vaste, bien aéré, est destiné à recevoir 400 malades; une expédition dirigée dans ces régions est donc assurée d'un bon refuge pour ses malades et ses blessés. En ce moment 24 lits seulement sont occupés. M. le docteur don Leopoldo Castro Blanc, médecin en chef et directeur de l'hôpital (car en Espagne on trouve naturel de laisser l'autorité entre les mains de ceux auxquels on confie les malades), nous fait visiter ses services avec la plus grande obligeance et met tous ses infirmiers à la besogne afin de nous donner en quelques heures la statistique de l'hôpital de 1876 à 1879 [1].

La population de Zamboanga, presque entièrement formée de métis d'Indiennes du nord des Philippines et d'Espagnols, est très belle et très civilisée. Du reste les habitants

1. Voy. *Rapport*, ch. IV.

se disent avec orgueil non Indiens, mais Espagnols. Les descendants des premiers Indiens qui se sont établis ici ont perdu l'usage du dialecte de leurs pères; la population civile ne parle que le castillan, et très purement, bien qu'avec quelques tournures archaïques analogues à celles du français parlé au Canada. Au milieu de cette population policée, les *Moros* du village voisin, sales, misérables, déguenillés, paraissent très inférieurs; et cependant sans les baïonnettes espagnoles, le More d'apparence abjecte dominerait l'Indien délicat et intelligent.

Pendant les quelques heures que nous y passons, Zamboanga se montre aussi hospitalier pour nous que les escales précédentes. Nous rencontrons chez le R. P. Banaera, curé de la ville, le R. P. Héras, supérieur général des missions, qui arrive de l'intérieur de Mindanao; ces missionnaires nous donnent d'utiles indications, et nous apprennent, ce dont nous ne doutons pas, que les Pères de la Compagnie, prévenus de notre passage éventuel, nous feront partout le meilleur accueil. Nous remettons à M. le commandant de la division navale du sud, les lettres de M. l'amiral de Arias; il s'informe avec intérêt de notre voyage, de nos projets et nous remet à son tour des lettres pour les officiers qui commandent sous ses ordres.

Nous rentrons à bord au son des airs du *Trouvère;* l'excellente musique du régiment indigène n° 7 joue sur le *pantalan*, et pendant tout notre dîner à bord du *Pasig* mouillé près du rivage, résonnent les valses et les habaneras. C'est l'heure où les señoras et les métisses sortent du bain, la chevelure parfumée de gogo, et viennent au bord de la mer respirer la brise du soir en jouant de l'éventail.

14 novembre. — Nous sommes réveillés à cinq heures du matin par les fanfares de la garnison. Le soleil va paraître; la mer, calme et transparente, est bornée à

quelques milles par la ligne bleue des sommets de l'île Basilan.

Appareillé à huit heures du matin pour Basilan où nous arrivons à dix heures; un chenal recourbé, d'une profondeur constante de 9 brasses, se prolongeant entre Basilan et l'îlot de Malamaui sur une longueur de 4 milles, forme une rade magnifique, dont le lever a été exécuté en 1845 par la division de l'amiral Cécile.

La Isabela, la ville espagnole, est située sur cette rade; des travaux d'hygiène bien entendus ont assaini ce pueblo autrefois si malsain; l'infirmerie de la division navale et celle de la garnison et de la déportation ne renferment ensemble que 21 malades que nous pouvons examiner à loisir grâce à l'obligeance du directeur, M. le docteur don Antonio Trelles y Burgos, qui veut bien nous servir de guide [1]. Ce sont toujours les mêmes affections : fièvres paludéennes et ulcères plus ou moins phagédéniques des jambes. Deux malades font pourtant exception : l'un, soldat espagnol, est atteint de vésanie nostalgique, cas excessivement rare et qui ne s'observe guère que chez les hommes qui, comme celui-ci, proviennent de la Galice; l'autre malade, pathologiquement, n'en est pas un : c'est un matelot tagaloc *simulateur*. Quand les Indiens arrivent à simuler ou à provoquer une maladie, leur ténacité et leur hypocrisie ne connaissent pas de bornes. L'Indien remplit bien toutes les obligations du service militaire, mais dès qu'il séjourne quelque part il ne tarde pas à avoir une maîtresse; dominé par ses sensations, et incapable dès lors d'apprécier le péril auquel il s'expose, un rendez-vous suffit pour lui faire oublier les appels, parfois pour le faire déserter. Le simulateur de la Isabela est engagé volontaire, très bon matelot tant qu'il a été en sta-

1. *Rapport,* ch. IV.

tion à Cebu ; mais, envoyé brusquement ici, il veut se faire réformer afin de rejoindre sa *querida*.

La Isabela possède un arsenal, petit mais fort bien tenu, et qui deviendra sans doute plus important, car, à Basilan, les meilleurs bois sont sans valeur et l'on peut y faire à bon compte des réparations qui, au grand arsenal de Cavite, reviennent beaucoup plus cher. L'atelier de mécanique, dirigé par un contremaître espagnol, n'emploie que des Indiens de Luçon qui se montrent ici, comme partout, remarquablement adroits. Ils mettent en ce moment la dernière main à des excentriques en bronze dont la construction paraît parfaite.

L'île renferme quelques plantations, œuvres d'anciens soldats ou de déportés libérés qui se sont établis à l'ombre du pavillon espagnol. Les indigènes (Moros), assez nombreux sur la côte et dans les vallées, n'attaquent plus aujourd'hui la garnison. Cependant, un Européen isolé ne se hasarderait pas sans danger dans l'intérieur.

15 novembre. — Appareillé à sept heures du matin, après avoir fait 60 tonnes de charbon moitié Cardiff, moitié Australie, qui vaut ici 70 francs la tonne. Il y a de nombreuses mines de charbon aux Philippines, mais elles ne sont pas encore l'objet d'une exploitation considérable [1]. Les couches superficielles, seules attaquées jusqu'ici, donnent un combustible qui brûle trop rapidement et est sujet à s'enflammer spontanément dans les soutes.

1. *Rapport*, ch. I.

CHAPITRE VI

SOULOU

15 novembre. — A midi nous suivons le diamètre de la demi-circonférence formée à bâbord par les îles *Bucutua, Tongquil*, *Balanguingui*, *Sinisa;* bientôt nous rangeons l'île Soulou [1], dont les hautes montagnes sont couvertes de vastes prairies de cogon encadrées de forêts; quoique muni d'une bonne lunette, je n'aperçois que de rares habitations; nous passons devant *Paticolo*, point où débarquèrent les troupes espagnoles, le 22 février 1876. A six heures nous jetons l'ancre au nord-ouest de l'île dans la rade de la ville espagnole [2].

Cette petite ville est toute récente, et si l'illustre Dumont d'Urville revenait sur cette rade, où il mouilla en 1839, il serait sans doute aussi surpris par l'aspect des lieux que par l'accueil qu'il y recevrait.

Deux mots d'histoire deviennent ici nécessaires.

Soulou, centre commercial, politique et surtout religieux, est, à proprement parler, la Mecque de l'extrême Orient. L'empire de Soulou, fondé peut-être dès le XIIIe siècle, avait subi des fortunes diverses, des crises

1. *Jolo* des Espagnols, *Soloo* des Anglais.
2. Les Soulouans l'appellent *Tianggi* (le marché).

redoutables, dont il avait toujours su se relever. Le régime politique était ce qu'il est encore aujourd'hui : une oligarchie de *datos* (seigneurs féodaux) soumis d'une façon plus ou moins effective au pouvoir suprême du sultan. Le commerce, le prosélytisme musulman et surtout la piraterie absorbaient l'activité du royaume. Mais ces entreprises n'allaient pas sans de graves conflits avec les forces hollandaises et espagnoles. Les Soulouans, pirates dans l'âme et bons marins, ravageaient périodiquement les côtes des îles Bisayas [1], ruinaient les pueblos, emmenaient les habitants en esclavage. Il n'y a pas fort longtemps que M. le professeur Semper, se trouvant au nord-est de Mindanao, ne dut qu'à un retard fortuit de n'être pas enlevé par les praws partis de Maïbun.

Vingt fois l'Espagne avait envoyé des expéditions contre Soulou; elles étaient presque toujours revenues victorieuses, après avoir délivré les Indiens captifs et imposé au sultan des traités solennels. Quand leurs villages étaient incendiés et leurs praws coulés à fond, les *datos* réunis sous les canons espagnols juraient de se soumettre aux exigences du vainqueur. Mais les engagements pris étaient invariablement violés. Dans ces mers hérissées d'écueils, dont les cartes sont encore incomplètes et où les croisières permanentes des grands voiliers sont contrariées par la régularité des moussons, les praws légers, naviguant aussi bien à l'aviron qu'à la voile, avaient une grande supériorité. Les Espagnols partis, la piraterie renaissait avec l'élan d'une industrie avide de réparer ses pertes. Depuis quelque temps déjà les sultans paraissaient comprendre la supériorité de l'Espagne et la défaite irrémédiable dont

1. Negros, Cebú, Leyte, etc. On calcule que, jusque dans ces derniers temps, ils enlevaient chaque année quatre mille captifs en moyenne, aux Philippines et jusque dans le golfe d'Albay, pourtant si éloigné.



Ville espagnole de Soulou. (Photographie de MM. J. Montano et P. Rey.)

les menaçait la civilisation. Ils auraient voulu sans doute respecter plus sincèrement les traités consentis, mais ils n'en avaient pas le pouvoir. Leur autorité n'avait de valeur que pour prélever le tiers sur le butin de leurs sujets, tribut toujours religieusement payé; il leur était impossible de surveiller efficacement tout un peuple de datos disséminés dans les cent cinquante îles et îlots compris dans leurs domaines; d'ailleurs l'autorité des sultans tirait toute sa force de l'idée religieuse et elle eût perdu tout prestige en essayant de faire respecter les populations catholiques des Philippines. En réalité, ces souverains si redoutés étaient soumis à leurs vassaux; ils étaient contraints de tolérer des pirateries continuelles, bien que prévoyant les conséquences fatales qui devaient en être le résultat [1].

Le 29 février 1876, l'armée espagnole, débarquée sept jours auparavant, à Paticolo, se trouvait sous les retranchements de Tianggi. L'escadre était embossée dans la rade. Le soir, la ville en flammes, abandonnée par ses défenseurs, éclairait le pavillon de l'Espagne flottant sur tous les forts.

Aujourd'hui la vieille ville ruinée par le bombardement a disparu. Les officiers du génie espagnol ont jeté sur les bas-fonds couverts de palétuviers une partie des collines qui dominaient la ville *mora*. Sur ce terre-plein presque entièrement gagné sur la mer, dominée par des montagnes boisées de 700 à 800 mètres d'altitude, s'élève la nouvelle ville, bien petite encore, mais destinée à devenir fort importante.

1. Cf., outre l'expédition de l'*Astrolabe*, celles de Wilkes (*U. S. Expl. Exped.* Philadelphie, 1844), etc. — M. le contre-amiral Mouchez, aujourd'hui directeur de l'Observatoire qui, en 1842, à bord de la *Capricieuse*, a levé le plan de la rade de Soulou, ne reçut pas un meilleur accueil que les navigateurs qui l'avaient précédé.

Tous les travaux du génie sont exécutés par des condamnés indigènes; ils appartiennent à trois catégories : les condamnés militaires, qui forment des compagnies de discipline et contribuent au service de la place, tout en prenant part aux diverses corvées; les *deportados*, détenus en vertu des mesures administratives, et les *presidiarios* ou forçats.

La garnison comprend cinq cents hommes environ appartenant au génie et à l'infanterie indigènes, commandés par des officiers presque tous espagnols.

En débarquant à Soulou, nous trouvons la ville en pleine période de création : il n'est pas facile de trouver un logement. Nous y réussissons bientôt cependant, grâce à l'obligeance de M. le colonel don Lopez Ventura Nuño, gouverneur par intérim, et des RR. PP. Frederico Vila et Juan Carreras, aumôniers de la garnison. Les rues à moitié construites présentent une animation extraordinaire; les boutiques des trafiquants chinois sont pleines de gens en quête de renseignements, et l'on ne peut faire un pas sans trouver plusieurs factionnaires, arme chargée et baïonnette au bout du fusil.

On attend les *juramentados*.

Le sultan de Soulou s'est résigné au protectorat espagnol; je ne sais même si la tranquillité et le bien-être dont il jouit [1] ne lui paraissent pas préférables à un pouvoir nominal et toujours troublé. Mais, beaucoup plus sérieusement lésés dans leurs intérêts, les datos ne peuvent supporter un régime qui, tenant en respect la piraterie, tarit leur principale source de revenu. Leur résistance trouve un soutien puissant dans l'inquiétude des *panditas* (prêtres musulmans) menacés par le voisinage

1. L'Espagne sert une rente annuelle de douze mille francs au sultan, dont le revenu total est évalué à trois cent mille francs.

de l'Espagne et de ses missions catholiques. La soumission est donc insupportable aux datos et ils ne reculent devant aucun moyen pour lutter contre la domination espagnole. Ils sont secondés par leurs sujets au tempérament aventureux et guerrier, habitués de tout temps à subir les caprices d'une autorité sans contrôle. Les lois séculaires de Soulou rendent d'ailleurs facile le recrutement d'hommes prêts aux suprêmes résolutions. D'après ces lois, le débiteur insolvable devient ainsi que sa famille la propriété de son créancier, et l'insouciance de ces Malais est si grande que leurs maîtres n'éprouvent aucune difficulté à leur faire contracter des dettes hors de proportion avec leurs ressources. Le débiteur obéré ne s'appartient plus; sa femme et ses enfants peuvent être vendus et dispersés aux quatre coins de l'archipel. Souvent on lui offre de racheter sa famille au prix de sa vie, et de périr en sacrifiant le plus grand nombre possible de chrétiens. Le débiteur accepte, il jure; c'en est fait, il est *sabil* ou *juramentado.*

Les juramentados savent parfaitement que, s'ils parviennent à s'introduire par surprise dans la ville espagnole, tout espoir de retraite leur est interdit. Il y a toujours sur rade des avisos et des canonnières et, à la moindre alerte, leurs embarcations arrivent sur la plage. Du côté de la campagne, une tour et deux forts défient toute entreprise régulière et battent le pied d'une haute palissade qu'on ne peut franchir que par des portes minutieusement gardées; par surcroît de précaution, de vingt en vingt pas, le long de la palissade, des piliers élevés supportent de grandes guérites qui abritent quatre factionnaires dont les armes sont toujours chargées.

La mort est donc certaine pour tout juramentado; aussi peut-être quelqu'un d'entre eux regretterait-il sa promesse imprudente, mais le cas est prévu : dès que ces

malheureux atteignent le nombre voulu, ils sont réunis et soumis par d'experts panditas à un entraînement bien réglé. Alors commencent les jeûnes, les courses vagabondes dans les forêts désertes, les prières sur les tombes des juramentados défunts, et, à la clarté fascinatrice de la lune, les longues prédications qui étalent en termes brûlants les jouissances du paradis de Mahomet ; quand les sujets sont arrivés à un degré suffisant d'excitation, mais alors seulement, on les lance sur la ville espagnole.

Un complot qui intéresse toujours plusieurs familles et qui nécessite des formalités aussi prolongées ne peut, quoiqu'on fasse, rester absolument secret ; et le démon de l'avarice, souvent plus puissant que celui du fanatisme, délie bien des langues. Le gouverneur de Soulou est presque toujours informé de l'imminence d'une attaque ; mais on ne saurait lui en indiquer l'instant précis, car les juramentados l'ignorent eux-mêmes. Nous arrivons à Soulou dans un de ces moments critiques. Nous sommes sous le coup d'une attaque, et il faut nous tenir sur nos gardes.

C'est ce que me recommande, en me donnant ces détails, un de mes voisins, brave capitaine qui a déjà vu plusieurs fois les juramentados : « Ne descendez jamais dans la rue sans revolver, me dit-il, et gardez-vous de franchir la palissade. »

Pourtant, ne voyant rien venir et voulant collectionner quelques plantes, je sors un matin, suivi de Juan, mon muchacho tagaloc, poltron comme un lièvre dès qu'il est seul, mais susceptible de tous les genres d'héroïsme sous les yeux d'un Européen. Cette course me permet d'acquérir quelques notions sur la structure géologique du lieu.

L'archipel de Soulou s'étend de Bornéo à Mindanao en une chaîne d'îles situées sur les sommets du relief sous-marin. Sans doute plusieurs de ces îles, peu élevées, sont

en grande partie constituées par des bancs de polypiers qui se sont peu à peu exhaussés jusqu'à la surface de la mer, et qui, par l'apport de détritus de toute espèce, sont devenus propres à la végétation. Il en est autrement de beaucoup d'autres îles, et notamment de Soulou. La formation précédente ne s'est opérée que sur le rivage; la masse de l'île est volcanique, et c'est la destruction lente de la couche supérieure des laves qui a produit ce sol prodigieusement fertile aussi bien sur les hautes montagnes que dans les vallées. Les blocs de lave, très nombreux, ne se voient qu'au bord de la mer, dans le lit des ruisseaux ou dans les grandes tranchées ouvertes par le génie pour y puiser les matériaux des remblais qui vont combler les marais; partout ailleurs la forêt puissante ou les prairies de cogon s'étendent sans interruption.

Je parcours les bois qui s'élèvent en pente douce au sud-est de la ville, et je ne vois personne que quelques esclaves amaigries qui puisent de l'eau dans un torrent, sous les clochettes roses des *Ipomœa* [1]; plus loin, au milieu d'un petit défrichement, une case de colons tagalocs, *presidiarios* libérés, qui ont barricadé leur porte et me conseillent de rentrer au plus tôt dans la ville; en suivant les trouées percées dans la forêt, où je trouve de nombreux insectes sous les détritus végétaux, j'arrive au milieu d'un chantier; les forçats abattent des arbres superbes, protégés par une compagnie d'infanterie déployée autour d'eux. Le commandant de cette escorte me reproche amicalement mon imprudence et me conseille d'attendre son retour pour revenir à la ville. Voyant cependant que je vais le quitter, le commandant n'insiste plus, mais, rassemblant aussitôt ses hommes, il forme sa colonne et rentre avec moi.

1. Convolvulacées.

23 novembre. — Les jours suivants se sont passés dans une tranquillité relative, et nous avons déjà oublié, au milieu des recherches anthropologiques [1], les fameux juramentados, lorsque ce matin, à huit heures, traversant la place du Marché, j'entends quelques coups de fusil; puis des cris confus, puis plus rien, un silence de mort; le marché se vide en un clin d'œil et je me trouve seul sur la place déserte, à quelques pas de deux factionnaires qui s'adossent à une case en armant leurs remingtons. A ce moment une femme accourt échevelée, suivie d'un Soulouan sale comme un peigne, et tellement pâle qu'il paraît vert; il tient à la main un *kriss* dégouttant de sang. La femme me crie : *los juramentados!* et lancée comme un boulet de canon, me renverse en passant; deux coups de feu partent au-dessus de ma tête; je me relève, et vois tomber le juramentado atteint à la poitrine; mais il se relève à son tour et s'élance, le kriss levé, sur les factionnaires; transpercé par une baïonnette, il se tient encore debout, essayant d'atteindre le soldat qui le maintient au bout de son fusil; l'autre factionnaire recharge son arme et abat définitivement cet enragé.

Une grêle de coups de fusil éclate de tous côtés; en passant dans la Grand'rue, je vois quelques hommes gisant dans une mare de sang; au milieu de la chaussée, trois juramentados, le front haut, le kriss levé, s'avancent résolument à la rencontre d'un peloton de soldats disciplinaires. Les remingtons s'abaissent; quand la fumée du feu de peloton est dissipée, les trois juramentados sont étendus en ligne, la face contre terre. Enfin, nous sommes délivrés de nos agresseurs.

Dans ces tristes circonstances, le poste d'un médecin est

1. Voy. *Rapport*, ch. III.



Attaque des *juramentados.*

nettement indiqué. Nous nous hâtons vers l'hôpital; nous rencontrons en chemin le gouverneur, le brave colonel Ventura Lopez Nuño, superbe de calme et de sang-froid bien que ses yeux brillent de colère. Nous échangeons une cordiale et rapide poignée de main. Nous voici au milieu des morts et des blessés; les onze juramentados ont fait quinze victimes. Et quelles blessures! Tel cadavre a la tête tranchée, tel autre est presque coupé en deux; le premier blessé qui me tombe sous la main est un soldat du 3e régiment, qui montait la garde à la porte par laquelle sont entrés les assaillants; son bras gauche est fracturé en trois points, son épaule et sa poitrine sont littéralement hachés; l'amputation paraîtrait le meilleur parti à prendre, mais dans ces chairs lacérées il n'y a plus de place pour tailler un lambeau; pendant que je réduis ses nombreuses fractures, le soldat, encore excité par le combat, me raconte le début de l'agression. La consigne donnée était expresse et rigoureusement observée. Tout Soulouan, homme ou femme, qui se présentait aux portes, était fouillé et arrêté si l'on découvrait quelque arme sur lui. Les juramentados, au nombre de onze, s'étaient divisés en trois groupes séparés par quelques pas; ils portaient des bottes de fourrage et des *cañas* [1] où ils avaient caché leurs kriss. Deux d'entre eux se présentent d'abord à la porte; au moment où les factionnaires se penchent pour visiter leurs cañas, tous les juramentados tirent à la fois leurs kriss; un des factionnaires est tué raide; son camarade, sous une pluie de coups, a encore la force de faire feu; il tue un des agresseurs, les autres passent comme un torrent et se répandent au hasard dans la ville.

Les blessures atroces des kriss, souvent mortelles sur-

1. Tronçons de bambou servant à puiser l'eau.

le-champ, guérissent parfois avec rapidité quand elles sont judicieusement soignées. Au bout de quelque temps tous les blessés du 23 novembre sont sur pied. Ce remarquable résultat est dû aux soins du directeur de l'hôpital, M. le chirurgien-major don José Rabadan y Arjona, qui, aux qualités d'un profond savoir, réunit celles du cœur le plus généreux. J'aurai à revenir plus tard sur le mérite de cet excellent confrère.

24 novembre. — L'émotion produite par l'agression des juramentados ne tarde pas à se calmer; on est à Soulou assez habitué à ces incidents, et, d'ailleurs, à cause de cet incident même, on est sûr d'être tranquille pendant quelque temps. A l'appareil de la guerre succède l'activité féconde de la paix. Les Chinois reprennent leurs transactions doublement lucratives avec les Soulouans et les Européens, et le Génie remue la terre avec une activité qui fait dire à un de mes amis indigènes, noble pandita, que les Espagnols veulent jeter l'île entière dans la mer. Ce Soulouan au type sémitique, descendant de l'un des Arabes qui introduisirent ici l'islam, parle bien le malais, ce qui me permet de causer facilement avec lui. Il ne se lasse pas d'entendre la description de Constantinople, de ses grandes mosquées en pierres et de la cour du puissant sultan de Stamboul. Il est émerveillé surtout par les récits que je lui fais de notre Algérie et des trois millions d'*Orang Islam* [1] qui obéissent au *rajah* des *Orang Prantjis* [2]. Bien que le pandita soit fort intelligent, ce nombre n'a pas pour lui de sens précis et ne représente qu'une multitude innombrable, ce qui augmente encore son admiration. En revanche il me donne mille détails sur le Koran, sur ses compatriotes, glissant adroitement sur

1. Mahométans.

2. Souverain des Français. *Président* n'a pas d'équivalent en malais.

les côtés blessants pour son amour-propre de Soulouan et de pandita.

Grâce aux renseignements du pandita, grâce surtout à l'appui moral et matériel de tous les Espagnols, nos observations anthropologiques et nos collections s'augmentent chaque jour. Tantôt séparés, tantôt réunis, M. Rey et moi, nous étendons de plus en plus le rayon de nos excursions dans l'intérieur de l'île et sur la côte.

Nous rencontrons partout les traces de la guerre, des cases en ruines, des plantations de café et de cocotiers envahies par la forêt. Parfois, derrière une clôture en désordre, quelques indigènes, pirates contraints par la dureté des temps au travail du sol, nous lancent un mauvais regard. Mais nous sommes sur nos gardes et toujours bien armés. Un jour, vers midi, par un soleil brûlant, fatigué et mécontent de mon herborisation, j'essaye de retrouver quelques forces à l'ombre d'un *mangoustan* [1] gigantesque sur la lisière d'une plantation. J'appelle deux travailleurs qui écorchent paresseusement le sol, et, leur montrant une poignée de monnaie, je les engage à chercher quelque insecte ou quelque reptile. Ils sourient dédaigneusement, puis, soudain, l'un d'eux me prend par la main et, d'un geste me recommandant le silence, me conduit auprès d'un caféier.

Après avoir bien regardé, je découvre un magnifique trigonocéphale [2], lové sur le ventre; son dos vert est presque invisible au milieu du feuillage, mais ses yeux brillent comme deux rubis.

« Prends-le donc », dis-je au Soulouan, qui, pour toute réponse, fait un bond en arrière. Il n'y a pas à hésiter : d'un coup de baguette je jette le trigonocéphale sur le sol;

1. Le *Garcinia Mangostan* (Guttifères) donne le meilleur fruit des tropiques.

2. *Tropidolemus Hombroni*, abondant à Soulou.

un second coup l'envoie à quinze pieds en l'air ; il retombe, et, tandis qu'il cherche à reprendre son aplomb, ma baguette appliquée sur sa nuque et solidement fixée par mon pied maintient sa tête immobile ; il est alors facile de l'amarrer avec un brin de ficelle au bout d'un bâton, et le voilà prêt à être plongé vivant dans l'alcool, condition indispensable pour la conservation de ses belles couleurs.

Cette capture, dont je connaissais la théorie et dont la nécessité vient de m'imposer la pratique, me conquiert sur-le-champ l'estime du Soulouan. Il me mène à sa case, qui est grande et en bon état ; c'est un des rares propriétaires dont le bien-être ait survécu à la guerre et à la piraterie ; je trouve chez lui toute une smala, vieux parents, enfants à la mamelle, nombreux esclaves de tout âge, nombreuses femmes surtout. Tout ce monde-là est à peu près nu. A Soulou comme dans les autres pays musulmans de l'Archipel, les prescriptions du Koran ne sont que très imparfaitement suivies ; le climat rendrait d'ailleurs insupportable ce *féredjé* qui, aux Eaux douces d'Europe, protège de son ombre transparente les traits des favorites de Stamboul. Quand dans la ville espagnole les femmes maures rencontrent un Européen, elles font mine de se voiler avec leur écharpe, mais ce simulacre même est banni de l'intérieur des cases ainsi que presque tous les vêtements. Mon hôte me présente sa famille et me fait admirer sa demeure. Sa case n'a, à proprement parler, qu'une salle divisée par une cloison incomplète en deux pièces inégales ; de petits coffres où tout Soulouan, libre ou esclave, met sa fortune, marquent la place où chacun s'étend pendant la nuit. Quelques gongs (*agun* en soulouan) et quelques porcelaines chinoises, un nombre formidable de lances et de kriss de toute forme, un vieux fusil à pierre transformé, tout rouillé, et redoutable surtout pour qui aura l'imprudence

d'en faire usage, tel est l'inventaire à peu près complet du mobilier.

On va chercher des noix de coco, et hommes et femmes paraissent apprécier sincèrement leur lait fortement additionné avec le rhum que je porte dans un flacon. Bientôt le maître de céans trouve ce breuvage un peu trop doux et ne se fait guère prier pour achever ma provision de spiritueux. La conversation devient animée; accroupis sur le plancher ou étendus sur une vaste estrade en bambou, maîtres et esclaves y prennent part. Une grande familiarité règne entre les uns et les autres. Il faut être juste même à l'égard des pirates : ni les Soulouans, ni les autres Malais mahométans des Philippines, ni les sauvages de l'intérieur des îles de l'Archipel, n'ont jamais soumis leurs esclaves à cette exploitation méthodique, à ces cruautés raffinées dont hier encore je trouvais un exemple dans les récits de Darwin [1]. La barbarie de ces *Moros* ignorants et fanatiques est presque de la douceur si on la compare aux rigueurs des esclavagistes chrétiens. En général l'esclave de Soulou est passablement nourri, et son travail n'est pas excessif quand il n'est pas occupé à la pêche des huîtres perlières [2]; les châtiments sont rares, et, fait singulièr, ne sont point empreints de cette férocité qui, à d'autres égards, donne un caractère particulier aux mœurs de cette population. Après quelque temps de surveillance, le captif tagaloc ou bisaya est délivré de ses fers; il peut se marier et fonder une famille. Mais, malheur à la famille du Soulouan libre que ses dettes réduisent à l'esclavage, malheur aux familles de ses

1. Voyage du *Beagle*. London, 1839.

2. Les esclaves occupés à cette pêche doivent plonger à des profondeurs qui varient entre 10 et 25 mètres. Ils restent en moyenne 1 à 2 minutes sous l'eau. Ce travail quotidien, très pénible, détermine rapidement la phtisie.

esclaves, malheur à la famille de l'esclave fugitif! Dans tous ces cas la loi est inexorable : femmes, enfants, quel que soit leur âge, tout est vendu par le créancier ou le maître lésé, et dispersé aux quatre coins de l'Archipel. Voilà pourquoi tant de captifs chrétiens des Philippines n'accourent pas auprès du pavillon espagnol que les canonnières promènent dans les eaux de Soulou. D'ailleurs l'évasion possible pour les hommes ne l'est pas pour les femmes, qui n'ont pas les mêmes prétextes pour s'éloigner des cases.

Et, à ce moment, malgré la tranquillité du tableau patriarcal que j'ai sous les yeux, je me rappelle le récit émouvant de Mme Beecher Stowe ; je bénis la croisade prêchée par cette noble femme et le succès qu'elle a remporté dans le nouveau monde, succès qui s'étend chaque jour davantage aux pays à esclaves de l'extrême Orient.

Au milieu de ces Malais somnolents, de ces femmes qui demain peut-être seront séparées de leurs enfants, on est imprégné de je ne sais quel air de harem médiocre. Je me lève. — « Adieu, au revoir, à cheval! » Je me lance au grand galop à travers la prairie de cogon, précédé de mon hôte, qui veut me reconduire, et d'une esclave favorite, jeune Malaise de Bornéo, qui cravache son cheval à tour de bras; descendant toujours et toujours au grand galop, nous passons comme une avalanche dans la forêt, franchissant les grands arbres étendus sur le sol. Encore quelques foulées dans une nouvelle prairie, et nous sommes au pied de la tour d'*Isabela*. Mon Soulouan me quitte ; mon muchacho Juan arrive péniblement, honteux de son cheval qui a pris une entorse, mais fier de porter un trigonocéphale vivant.

Notre temps s'écoule ainsi, rapide, car, après les fatigues de nos excursions, nous trouvons un accueil toujours amical dans les *tertullias* de la colonie espagnole. Presque

tous les fonctionnaires vivent en célibataires, ce qui n'empêche pas les réunions joyeuses et les bals où les señoras sont remplacées par quelques pauvres Tagales qui, hideuses pendant le jour sous leurs haillons, paraissent éblouissantes le soir dans leur camisole de *piña* et leur *saya* de soie multicolore. Quelque misérable que soit une Tagale, elle conserve toujours dans son *tampipi* une robe de gala.

Cependant il nous faut voir le sultan. Mohammed Yamalul Alam s'est retiré à Maïbun, grand village de l'île situé sur la côte sud ; le sachant assez lettré, je lui ai écrit en malais, mais les jours se passent sans réponse.

Un planteur allemand, M. Schuck, qui est en très bons termes avec le sultan, me propose d'être mon introducteur. L'histoire de M. Schuck pourrait s'intituler : *Comment on devient dato dans l'île Soulou.* Capitaine du fameux *Mina*, il était en relations avec les Soulouans avant la conquête espagnole, et est bien connu dans l'île comme n'étant pas *Castila* [1], point essentiel pour sa sécurité et pour le succès de son entreprise agricole. Il met toujours avec empressement à notre disposition les facilités que lui donne son prestige parmi les Soulouans et je suis heureux de l'en remercier ici. Pourtant, quelque respecté, quelque redouté même que soit M. Schuck, il se heurte parfois à des difficultés sérieuses, et un homme moins énergique eût depuis longtemps abandonné la partie.

17 décembre. — Il a été convenu que nous irions prendre M. Schuck chez lui, et que nous partirions ensemble pour Maïbun. Nous sommes allés hier chez le courageux planteur; cependant, en arrivant devant sa maison, nous ne la reconnaissons plus ; elle a subi depuis la veille une transformation complète : les galeries et les

1. Espagnol.

escaliers qui donnaient accès à la véranda sont supprimés; la case est maintenant entourée d'une solide enceinte de pieux et de rotangs. C'est que la nuit précédente, vers minuit, l'hacienda a subi l'assaut imprévu d'une bande de maraudeurs; M. Schuck, réveillé en sursaut, a tué à coups de kriss un des assaillants qui avait déjà pénétré dans sa chambre; il a eu ainsi un peu de répit; on a pu barricader portes et fenêtres et soutenir un siège régulier, à la manière soulouane. La toiture en nipa a été couverte de flèches enflammées, mais, saturée d'humidité par une pluie d'orage, elle n'a pas pris feu. M. Schuck tirait au juger à la lueur des éclairs. Enfin, au lever du jour, les assaillants se sont dispersés, laissant sur le terrain trois morts et un blessé, Soulouan superbe, musclé comme un athlète. Une fracture comminutive du fémur le réduit à l'immobilité; couché dans un coin, il attend flegmatiquement son sort dont le sultan décidera. Après l'incident de la nuit précédente, M. Schuck a hâte de voir le sultan. Il recommande à ses hommes de ne pas quitter la maison et donne son revolver à une femme qui doit commander en son absence; la jeune Soulouane passe l'arme dans sa ceinture, en personne habituée à s'en servir. Nous montons à cheval et marchons rapidement vers Maïbun. Après avoir dépassé une forêt, nous nous lançons au galop dans la vaste prairie de cogon qui s'étend au pied du mont But-Pulah. Nous disparaissons dans cette mer de graminées dont la surface dépasse nos salaccos et je pense combien l'endroit est favorable à une surprise, quand soudain, au détour d'un buisson, se dressent quatre Soulouans armés jusqu'aux dents; nous sommes tombés dans une embuscade, mais préparée pour un seul, et nous sommes quatre. Les bandits sont pris à leur propre piège. Tandis que nos revolvers sortent de leurs fontes, les lances des Moros s'abaissent vers le sol et l'un d'eux, porteur d'un fusil à

piston, le désarme piteusement. Heureusement pour ces pirates de la jungle, nous sommes pressés; des prisonniers nous retarderaient trop. Après leur avoir adressé quelques menaces épouvantables, nous repartons au galop.

Le sentier qui traverse l'île du nord au sud, de Tianggi à Maïbun, n'offre nulle part de sérieuses difficultés; on s'aperçoit même qu'avant la guerre, alors que l'île regorgeait d'esclaves, il devait être assez bien entretenu; aujourd'hui il faut passer à gué les ruisseaux, car les troncs d'arbres qui servaient de ponts tombent en poussière; le sentier traverse d'abord une forêt entre les monts But Dato et But Pulah d'une part et Tuman Tangis de l'autre; à partir de ce point le sentier serpente avec des inflexions médiocres sur les pentes faiblement ondulées qui s'inclinent vers le sud. Dans tout le trajet on ne voit que quelques rares cases ruinées et désertes à l'ombre des cocotiers et des mangoustans où s'ébattent des familles de singes qui nous accordent à peine un regard distrait. C'est seulement dans le voisinage immédiat de Maïbun que se montrent quelques cases habitées, chétives et sordides.

Après avoir franchi un dernier ruisseau, nous entrons dans une vaste prairie où retentissent des détonations à intervalles égaux. Nous sommes dans le polygone du sultan qui fait du tir à la cible le passe-temps constant de ses après-midi; le palais, immense et rustique construction de *cañas* et de *nipa*, se dresse devant nous; la prairie est bornée à notre droite par un ruisseau profond; au delà, on aperçoit le village de Maïbun qui s'étend jusqu'à la mer.

Mettant pied à terre, nous nous dirigeons vers Mohammed Yamalul Alam. Le sultan, entouré de ses courtisans, est assis dans un riche fauteuil sous un assez pauvre kiosque de nipa. A ses côtés se tient son fils Bra-

hamuddin, à l'air intelligent et éveillé. Le père et le fils sont vêtus avec magnificence des plus riches satins de la Chine; leurs kriss et leurs bagues sont ornés de belles pierres; leur entourage montre beaucoup moins de luxe, sauf peut-être pour les kriss dont les poignées finement ciselées sont incrustées de perles, de diamants et de rubis; cet entourage a une attitude libre, quoique respectueuse, et nous lance des regards peu engageants. Le sultan est grave et digne, avec des manières aisées; nous nous saluons, il fait apporter des sièges et le tir continue.

Le sultan ne tire jamais; il se contente de juger les coups. On se sert de vieux fusils fabriqués à Bornéo, magnifiques et horriblement lourds, dont les batteries et les canons sont en bien mauvais état. Deux esclaves, après avoir chargé les armes, les déposent sur de petites fourches placées à côté du sultan; j'engage la conversation avec lui; Mohammed parle fort bien le malais; son style est simple et élégant, pur des solécismes usités dans tous les ports de mer. Il me dit que s'il n'a pas plus tôt répondu à ma lettre, c'est qu'il était malade; mais la vraie raison de son silence est qu'il n'a pas pu la lire; j'ai écrit sans accents, suivant l'usage malais; les caractères arabes dont se servent les Soulouans sont peu modifiés, mais ils ne peuvent se passer du système d'accents dont les Malais ne se servent jamais.

La nuit vient, la cour rentre au palais, où le sultan nous engage à le suivre.

L'immense case qui porte ce nom pompeux est, comme toutes les habitations de l'Archipel, portée sur des pilotis auxquels sont attachés des buffles et des chevaux qui piétinent dans un bourbier honteux. On grimpe dans le palais au moyen d'une échelle; après avoir traversé un vestibule, on entre dans la salle d'audience; elle occupe toute la longueur de l'édifice et la moitié de sa largeur; à



Audience du sultan de Soulou.

gauche, cette salle n'est séparée du harem que par des tentures légères et une large estrade en bambous; à droite, le long du mur, règne un banc devant lequel s'entassent les esclaves et tous les Soulouans que la curiosité attire; car, à cette heure, les portes du palais sont toujours ouvertes, et chacun, homme libre ou esclave, peut parler au sultan et assister aux audiences aussi longtemps que cela lui plaît.

Le plancher est à claire-voie, l'ameublement à peu près nul; quelques gongs sont pendus au mur; des bougies placées dans des verrines éclairent assez convenablement l'assemblée. Au fond, sous un baldaquin de cotonnades voyantes, est dressé le trône ou plutôt l'estrade royale; le sultan s'assied à la turque et s'appuie sur des coussins richement brodés. L'héritier présomptif prend place à côté de lui; en arrière s'accroupit un *hadji*, pandita de l'Afghanistan échoué à Maïbun après de nombreuses aventures; cet insupportable personnage, aussi vaniteux qu'ignorant, est le conseiller intime et le majordome du palais. Les datos se tiennent près du trône, la main droite appuyée sur la poignée de leurs kriss.

On apporte pour nous des fauteuils et une table; on nous sert d'abord de fort mauvais chocolat et, un peu plus tard, un repas assaisonné de sauces incendiaires, mais exquises.

L'étiquette de la cour concilie parfaitement la liberté et le respect. Comme le sultan, tout le monde fume ou mâche le *buyo;* les serviteurs, les femmes, les curieux, vont et viennent et se penchent sur nos épaules pour nous voir manger. Mais, quand on s'adresse au sultan, c'est avec l'expression d'une profonde humilité, et, si on lui présente quelque objet, c'est toujours des deux mains, dans une attitude inclinée, comme une offrande.

Après notre repas, le sultan interrompt l'expédition des

affaires de l'État pour causer avec nous. Il accepte sans trop de difficultés de se faire photographier; il est convenu que nous reviendrons dans ce but sous peu de jours et qu'il nous logera dans une de ses maisons, au village de Maïbun; il refuse poliment mais obstinément de nous faire conduire au lac de Panamaut où nous voudrions bien arriver, car il doit renfermer des richesses zoologiques de premier ordre. Le sultan redoute tout incident qui troublerait sa tranquillité. Il nous laisse entendre qu'il nous verrait avec plaisir circuler dans toute l'étendue de ses domaines, mais qu'à moins de lever une armée pour nous faire escorte, il ne peut répondre de notre sûreté et qu'il ne voit pas la nécessité de s'exposer aux complications qui résulteraient d'un accident. Notre conversation se continue longtemps au milieu de la fumée des cigarettes, et le sultan montre toujours beaucoup de bon sens et de finesse alliés à une ignorance surprenante. Ce souverain est avide de nouvelles politiques; il tient surtout à savoir quelle est au juste la situation de l'Espagne à côté des autres nations européennes; et bien qu'il ait un steamer constamment en route entre Maïbun, Labuan et Singapore, il ne songe pas à se procurer des journaux espagnols et anglais pour lesquels il trouverait facilement des traducteurs, soit à bord de son bateau, soit parmi les soldats et les forçats indiens déserteurs qu'il accueille secrètement à sa cour.

Réduit pour la plupart du temps aux nouvelles que ses datos ou ses vassaux lui apportent de Tianggi, le sultan profite largement du hasard qui lui amène des voyageurs récemment arrivés d'Europe; du reste ses questions sont toujours sensées. Il commence par s'enquérir des forces militaires et surtout des forces navales des divers États, me priant à diverses reprises de répéter ces nombres d'hommes et de canons qui dépassent son imagination et

dont, je crois, il n'a jamais pu se faire une idée bien exacte. La visite du shah de Perse à notre dernière exposition l'intrigue fort; il en doute d'abord et se montre extrêmement satisfait des détails imaginaires que je lui donne à ce sujet, car je ne sais que peu de chose sur le séjour de ce souverain à Paris. Après m'avoir fait de nouveau énumérer toutes les puissances de l'Europe, il me prie de lui indiquer celles qui ont institué des expositions universelles. Enfin, il me demande force détails sur le *rajah* des Français; est-il héréditaire comme à Soulou, ou nommé pour un temps comme en Amérique? Il s'informe aussi de l'agriculture de la France (paraissant très frappé de ce fait que toute la terre y soit cultivée, bien qu'il n'y ait pas un seul esclave), et du mécanisme de notre gouvernement dont il comprend facilement le jeu, car le conseil de datos ou *Roumah Bitjara* [1] offre d'assez grandes analogies avec notre parlement.

Cette conversation courtoise, qui est loin de nous faire prévoir celles que nous devons subir quelques jours plus tard au même endroit, dure fort longtemps. Rey et moi, tombons de sommeil. Le sultan s'en aperçoit et nous engage à nous coucher, tandis qu'il continue à donner audience à son peuple. Nous nous empressons de déférer à cette invitation et nous nous étendons sur les nattes préparées sur une estrade, entre le harem et le trône. Nous ne tardons pas à nous endormir au bruit prolongé des conversations, mais dix fois au moins dans la nuit nous sommes réveillés en sursaut par une esclave qui, en marchant sur la pointe du pied, vient frapper un gong placé au-dessus de notre tête. Sa consigne exécutée, la vigilante sentinelle rentre dans le harem en soulevant le rideau qui nous en sépare; nous apercevons alors, à la

1. Mot à mot, maison ou chambre des discussions ou pourparlers.

lueur tremblante de quelques mèches fumeuses, une fourmilière de femmes et d'enfants épars au milieu d'un chaos de cassettes et de coussins.

18 décembre. — Nous suivons M. Schuck au village de Maïbun, où l'appellent ses affaires. A l'extrémité sud de la prairie, nous franchissons un ruisseau large et profond. Après avoir dépassé un bosquet qui ombrage des tombes à demi ruinées, nous touchons aux premières cases du village. Ces cases, généralement sordides et délabrées, sont élevées dans le plus grand désordre sur les bords fangeux d'un ruisseau qui décrit des méandres compliqués. A marée haute, on parvient facilement en canot aux cases qui sont le plus avancées dans le lit du ruisseau. Malheureusement c'est l'heure du jusant, et il nous faut aller d'une case à l'autre sur des bambous glissants, au risque de tomber vingt fois dans une vase infecte, souillée de toutes les immondices que l'insouciance malaise laisse fermenter autour d'elle. Après plusieurs stations dans des cases, dont l'intérieur n'est guère moins sale que l'extérieur, nous arrivons au bord de la mer, dans une échancrure du rivage qui forme une anse sans profondeur, dont l'horizon est borné par l'île de *Teombal*. En pleine rade, portés sur de hauts pilotis, s'étendent les vastes magasins des négociants chinois qui, associés au sultan, monopolisent le commerce d'importation et d'exportation. Ce commerce est important; le port de Maïbun, bien plus actif que celui de Tianggi, exporte en quantités considérables : les huîtres perlières (*moutiara*, *tipay* [1]), qui ne contiennent des perles qu'exceptionnellement, mais dont les valves fournissent la nacre;

1. L'huître perlière vraie est la *Meleagrina margaritifera :* celle qui fournit la *Concha* employée aux Philippines en guise de vitres est la *Placuna placenta.*

la gutta-percha, produite par diverses essences[1]; des résines diverses (ces trois articles sont soumis à des fluctuations de prix énormes); le *trepang*[2], le café et les autres produits culturaux sont en petite quantité. L'importation a surtout pour objet les cotonnades coloriées fournies par les maisons allemandes de Singapore. Les fabriques allemandes imitent fort bien les dispositions et les couleurs usitées dans la Malaisie; les tissus indigènes fabriqués avec beaucoup de soin sont d'une qualité bien supérieure, mais la modicité du prix des imitations étrangères leur assure partout un large débit. Les Chinois de Maïbun importent aussi des armes, des munitions, et du fer pour la fabrication des kriss. On trouve dans leurs magasins de longs pierriers chinois en bronze, engins plus pittoresques que redoutables, et aussi un large stock de poudre anglaise et de nombreuses caisses de carabines rayées Enfield, modèle 1857.

Malheureusement, à ces divers genres de commerce, il faut ajouter celui des esclaves. Combien y a-t-il de ces malheureux à bord des sloops et des praws au milieu desquels nous avons circulé dans la rade! Combien de mères qui ne reverront jamais leur fille jetée dans le harem d'un dato! Combien d'hommes destinés au travail meurtrier de la pêche des perles mourront phtisiques loin de leur famille dispersée! Seuls, les flots de cette mer dont le murmure a étouffé tant de plaintes, pourraient répondre. Ce n'est pas que l'autorité espagnole tolère cet atroce commerce, mais elle ne peut être informée de toutes les exactions qui se commettent hors du rayon de son action immédiate.

1. Les principales paraissent appartenir au genre *Isonandra*. (Sapotacées.)

2. *Holothuries desséchées.* (Échinodermes.) Cette denrée est très appréciée en Chine.

Pendant que notre guide règle ses affaires avec un négociant chinois, la femme de ce dernier, Malaise pur sang, brode au tambour un riche turban; le travail est magnifique, mais avance lentement. Toutes les cinq minutes la brodeuse appelant une esclave se fait apporter une cigarette allumée et un poupon qu'elle allaite juste autant de temps que dure la combustion du tabac (un affreux tabac par parenthèse, tabac *chino* dont la saveur âcre ferait rendre l'âme à nos plus intrépides fumeurs). La cigarette finie, elle reprend l'aiguille en mâchant l'éternel *buyo*. L'esclave, de son côté, chique et fume alternativement. Telle est la vie des femmes de Soulou dans les cases qui jouissent de quelque aisance. Ce spectacle déjà vu vingt fois est somnolent, et j'en suis heureusement distrait par un petit garçon de Maïbun qui parle fort bien le malais et qui, avec la familiarité en usage dans le pays, s'accroupit à mes côtés sur un ballot et me parle de ses trois voyages à Singapore, comme pourrait le faire un vieux marin observateur. Il m'amuse, je lui donne des cigarettes et quelque monnaie; voyant alors qu'il peut tout oser, il va quérir une grande feuille de papier et me supplie d'y tracer avec leurs dimensions respectives les divers états de l'Europe, en commençant par la Hollande et le Portugal. Et voyant la France si grande avec des côtes si étendues : « Comment, me dit-il, voit-on si peu de navires de ton pays dans notre archipel? Est-ce que chez toi les hommes ont peur de la mer? »

De retour au palais nous avons une audience du sultan, qui nous donne rendez-vous pour lundi prochain, et condamne à la peine de mort le prisonnier de M. Schuck. Nous montons à cheval pour rentrer à Tianggi.

Je ne sais ce qui est arrivé du misérable condamné; mais, s'il a été exécuté, mieux a valu pour lui recevoir la mort hors de Maïbun. Les prescriptions pénales du Koran,

telles que l'amputation de la langue pour le blasphème, etc., y sont rarement suivies, mais la législation soulouane y substitue des peines ou plutôt une peine plus terrible encore, car, ici, comme chez les Négritos, les coups de bâton sont rarement appliqués. En somme, le châtiment presque exclusivement infligé est la mort, et quelle mort! Tantôt le condamné, enchaîné à bonne distance, sert de cible aux courtisans; tantôt un dato essaye sur lui un revolver dont les cartouches sont avariées; tantôt, enfin, il est attaché à un arbre et les Soulouans, accourus toujours en nombre pour jouir du supplice, ont tous le droit de lui donner un coup de kriss, mais un seul, jusqu'à ce que le cadavre soit réduit en fragments. Chacun rentre chez soi, d'autant plus fier qu'il est plus couvert de sang.

Le supplice infligé aux épouses et aux esclaves infidèles, ainsi qu'aux femmes célibataires d'une conduite légère, est aussi cruel, bien qu'il n'entraîne pas nécessairement la mort. Ce supplice est à la vérité rarement appliqué à la troisième catégorie de coupables. Le sultan a dû comprendre qu'une exacte observation de la loi mettrait sa justice sur les dents.

Rentrés à Tianggi, nous nous occupons à préparer tout ce qui nous est nécessaire pour revenir à Maïbun et y photographier le sultan. Je prendrai la mer et me rendrai à Maïbun en contournant la côte occidentale de l'île. Profitant de la présense à Tianggi d'un courrier du sultan, M. Rey partira à cheval avec lui, et, arrivant à Maïbun plus rapidement que moi, prendra possession de la case et de l'installation qui nous ont été promises, et sur lesquelles nous ne comptons qu'éventuellement.

22 décembre. — De bonne heure nous nous mettons en route, chacun de notre côté. J'ai une bonne embarcation, pirogue à balanciers toute neuve, montée par un excellent équipage de Soulouans que le gouverneur, M. le

colonel don Carlos Martinez, a bien voulu choisir pour moi dans le petit village indigène, soumis à l'Espagne, qui est dans le voisinage immédiat de Tianggi. Quelle bonne équipe que ces pirates en disponibilité! Je n'en aurai jamais d'aussi vaillante. Le vent n'est pas favorable, qu'importe! Ils nageront tout le jour sans prendre un instant de repos.

Nous rangeons à distance respectueuse la côte où je distingue avec ma lunette Bato-Bato, et d'autres villages ombragés de cocotiers. Tous ces villages sont ennemis; c'est de là que partent les *juramentados*, me disent mes rameurs, qui, ayant accepté de vivre sous l'autorité espagnole, me paraissent peu désireux de rencontrer leurs compatriotes encore insoumis. A quatre heures du soir je dépasse Parang, grand village de quatre mille âmes, au-devant duquel se dressent de nombreux *corrals* [1].

La nuit tombe; je serre le rivage de plus près; des lumières brillent dans toutes les cases, partout retentit la musique des gongs et des kouling-tangan, divertissement ordinaire des soirées malaises; au bruit de ces orchestres logés dans toutes les anfractuosités du rivage, j'arrive dans la rade de Maïbun qui, à proprement parler, n'en est pas une, car, lorsque la mer est complètement basse, tout l'espace compris entre les deux pointes de la baie est à sec. Les yeux exercés de mon équipage discernent bien vite l'embouchure du ruisseau, malgré l'obscurité profonde, et nous nous engageons à l'aventure, au milieu d'une forêt de praws.

Bientôt je suis hélé en français. M. Rey a pris possession de notre case, mais il n'a pu encore y pénétrer faute de lumière. Le fanal dont je suis muni nous permet de nous installer; la case est grande et à peu près propre,

1. Enceintes légères en rotang destinées à capturer les poissons.

Pirogue ou praw de Soulou.

car elle est neuve; mais l'installation laisse à désirer; elle consiste en un vieil esclave qui est accroupi sur une natte, à côté d'une marmite vide; évidemment les fonds que le sultan a donnés pour notre réception, ont trouvé une destination plus utile entre les mains du fonctionnaire chargé de pourvoir à nos besoins. Mais j'apporte des provisions; nous dînons gaiement et nous nous étendons sur le plancher après avoir eu soin, pour la règle, de placer un homme armé en faction. Notre factionnaire visite les amorces de son fusil, dégaîne son kriss et s'endort aussitôt après. C'est ce qui m'est toujours arrivé en pareille circonstance. Je plaindrais du reste le voleur ou le fanatique qui oserait nous attaquer. Le sultan y mettrait de l'amour-propre, et il serait bientôt réduit en parcelles impalpables.

23 décembre. — On nous annonce un dato, un grand seigneur, qui vient nous saluer de la part du sultan; c'est lui qui est chargé de veiller à notre entretien. Ce drôle, hercule à la physionomie patibulaire, a l'effronterie de nous demander si nous ne manquons de rien. Nous avons à cœur d'éviter toute complication qui pourrait compromettre le portrait du sultan. Nous nous contentons de mettre ce fripon à la porte, et avec d'autant plus d'empressement, qu'il vient de nous renseigner sur l'importance de sa charge : bourreau en chef de Maïbun!

Nous nous rendons au palais par un sentier presque impraticable, semé de fondrières et de blocs de polypiers, qui passe devant quelques cases de forgerons, fabricants de kriss. Le sultan nous accueille avec courtoisie, mais il est visiblement préoccupé; on a dû lui faire mille objections au sujet de son portrait; son entourage nous suit des yeux, à la façon des chiens de garde qui flairent un visiteur suspect en compagnie de leur maître. Pourtant Mohammed nous donne rendez-vous pour le

lendemain. Dans la matinée nous disposerons notre chambre noire, et nous photographierons Sa Majesté dans l'après-midi.

Nous quittons le palais, suivis par un butor, proche parent du sultan, qui écorche quelques mots de malais et nous adresse une foule de questions malveillantes. Enfin, nous nous débarrassons de l'importun dont la ténacité s'épuise en nous suivant au milieu du bourbier infect où se tient le marché de Maïbun. De petites toitures de nipa abritent des bancs de bambou, sur lesquels les vendeurs s'accroupissent derrière leurs marchandises. Ces marchands, à étalage fixe, sont privilégiés; ils sont à sec. Quant aux gens de la campagne qui vendent eux-mêmes leurs produits, ils cherchent un bloc de polypier émergeant de cet océan de boue et s'y tiennent en équilibre, comme des singes sur un perchoir. La place est très animée; presque tous les acheteurs, à pied ou à cheval, armés de kriss et d'une longue lance, donnent au marché l'aspect d'un camp de hallebardiers; tout le monde, du reste, porte le kriss, compagnon dont le Soulouan ne se sépare qu'à la dernière extrémité. Seuls, nous sommes sans armes dans cette foule compacte; elles nous seraient d'ailleurs bien inutiles. A côté du marché se dressent les grandes cases de négociants chinois, où nous achetons quelques kriss. Partout, dans la Malaisie, le Chinois remplit l'office qui, chez nous, était autrefois le monopole des juifs de condition inférieure, et il s'en acquitte avec une intelligence et une activité au moins égales. Le métier d'usurier, de prêteur sur gages et de recéleur, s'exerce ici sur un terrain exceptionnellement favorable, au milieu de ces populations de pirates, imprévoyantes, passionnées pour les jeux de hasard et les combats de coqs. Pressé par la nécessité, le joueur malheureux vend ou engage tout, provisions, femmes, enfants.

25 décembre. — Cependant notre situation devient intolérable. Le sultan est invisible et nous fait dire qu'il a la migraine. En ce jour de Noël, consacré en Europe aux joyeuses réunions de la famille et des amis, nous sommes la proie des mécréants. Leur nombre s'accroît à chaque instant; il en vient de tous les points de l'île; des ambassadeurs boughis, malencontreusement arrivés de Célèbes, augmentent la confusion. Leur chef, pandita rusé et disert, avait d'abord pris parti pour nous; mais, sous la pression de sa suite, ses sentiments se sont bientôt modifiés. Tous ensemble nous accablent de questions ridicules. « On voit bien que nous sommes des magiciens, car faire le portrait d'un homme sans pinceau, ce n'est pas naturel. Pouvons-nous expliquer ce prodige?... N'avons-nous pas des eaux magiques pour nous faire pousser de si grandes barbes, tandis que tous les hommes, Chinois ou Malais, ont seulement quelques poils au menton?... D'ailleurs Allah défend de faire des portraits; à coup sûr le sultan va en mourir [1]; nous voulons emporter le portrait du sultan à Manille, comme *un vil prisonnier;* non, l'image du sultan ne quittera pas Maïbun. »

Que répondre à ces brutes? Nous rongeons notre frein, décidés à tout endurer pour rapporter le portrait du petit-fils de celui devant qui faillit être massacré Dumont d'Urville. Mais les heures passent et le sultan reste toujours confiné dans son harem. Essayons d'un faux départ! Nous détruisons avec fracas l'installation que nous avons élevée sous le palais, nous emballons nos flacons, en criant que nous devons rendre compte de notre

1. Le hasard semble confirmer parfois les croyances les plus absurdes. Le sultan Mohammed, qui n'avait qu'une quarantaine d'années et dont la santé paraissait excellente, est mort peu de temps après.

temps à notre sultan à nous, et que nous ne saurions le gaspiller impunément. Soudain le prince Brahamuddin paraît, demi-nu, et, fait inouï au point de vue de l'étiquette soulouane, sans turban; il nous jure que son père sera guéri le lendemain. Nous daignons nous laisser fléchir.

27 décembre. — Le grand jour est arrivé; le sultan, pâle et magnifiquement vêtu, paraît au milieu de sa cour dont les vêtements et les parures brillent de mille feux sous un soleil écrasant; toute la cour est en costume de gala. L'appareil est dressé, les distances sont réglées, mais, au moment fatal, le sultan se recule et fait asseoir son fils devant l'objectif. Un silence de mort plane sur l'assemblée. Le châssis s'ouvre et se ferme avec un bruit sec; un long soupir sort de toutes les poitrines. Je développe : ô bonheur, Brahamuddin devient visible, avec des ombres portées énormes, mais enfin il est parfaitement *venu*. L'enthousiasme du sultan est si grand qu'il perd sa gravité habituelle; il impose sèchement silence à ses datos; il se fait photographier en buste, assis, debout, seul et en compagnie; si je l'écoutais, je photographierais jusqu'au dernier esclave. Il s'agit maintenant de partir avec les clichés; sans doute le sultan ne s'y opposerait pas, mais les datos ont juré que le portrait n'irait pas à Manille! Et que faire au moment du départ, loin du palais, s'il leur prend envie de visiter nos bagages? Nous nous barricadons dans notre case et tirons plusieurs épreuves, tandis que, au dehors, les datos, la lance au poing, scrutent les murs d'un œil soupçonneux.

Un stratagème déjoue la surveillance de ces importuns et nous rentrons sans encombre à Tianggi.

Nous devons maintenant aller au nord-est de Bornéo, dans la baie de Sandakan. Nous comptons pour nous y rendre sur le petit vapeur du sultan, le *Far East*, qui,



Mohammed, sultan de Soulou.
(Photographie de MM. J. Montano et P. Rey.)

en allant à Singapore, touche le plus souvent à Sandakan et à Labuan. Mais voici que nous apprenons que le *Far East* est saisi, dans ce dernier port, par un créancier, M. Cowie, propriétaire du steamer *Royalist*, qui nous apprend cette nouvelle en jetant l'ancre devant Soulou. C'est la coutume du sultan et de tous les siens de ne rien payer qu'à la dernière extrémité. Cette extrémité est venue ; M. Cowie n'ayant jamais pu obtenir une piastre de son débiteur, a fait saisir le bateau par les autorités anglaises de Labuan, et vient profiter du fret réservé au *Far East*. Au lieu de faire route à bord du mauvais bateau soulouan, en compagnie de Chinois et de Malais, nous allons avoir le plaisir de nous rendre à Sandakan avec d'honorables gentlemen, MM. Cowie frères, et M. William Hood Treacher, gouverneur de Labuan.

Nous faisons nos adieux à nos amis de Soulou, aux RR. PP. Frederico Vila et Juan Carreras, au gouverneur don Carlos Martinez, à nos confrères don V. Gonzalès et Rabadan, à tous les officiers espagnols qui ont eu pour nous tant de prévenances et d'attentions, et nous levons l'ancre le 18 janvier 1880.

CHAPITRE VII

BAIE DE SANDAKAN — NAISSANCE D'UN ROYAUME — LES BULED UPIH

20 janvier 1880. — Mer du N.-E. excessivement dure; une pluie froide nous cache les îles et les récifs de l'archipel de Tawi-Tawi, qui s'étend de Soulou à Bornéo, du N.-E. au S.-O., et sépare la mer de Mindoro de la mer de Célèbes. Nous arrivons à dix heures du soir dans la baie de Sandakan, située au nord-est de Bornéo. Nous mouillons devant *Elok Pura*, au point qui, sur la carte [1], est désigné sous le nom de *Tong Papal*.

Il y a six mois aucune case ne se dressait encore sur ces collines destinées sans doute à une si haute fortune. En 1875, M. le baron Overbeck, consul d'Autriche en Chine, explorait cette région et, revenu en Europe, cherchait en vain à former à Vienne une société pour en prendre possession; son appel ne fut pas entendu par ses compatriotes; l'explorateur se tourna alors vers l'Angleterre où, sous le patronage de la maison Dent, une compagnie s'organisa rapidement et prit le nom de *North British Borneo company*. Elle acquit du sultan indépendant de

1. Dépôt des cartes et plans de la marine. *Mer de Soulou*, n° 2123. Tong Papal est le *New-Harbour* des cartes anglaises.

Bruni et du sultan de Soulou les territoires situés dans le nord de Bornéo, qui sont limités au sud : sur la côte ouest, par la baie de *Kimanis* dans le voisinage immédiat de Labuan, et sur la côte est, par la baie de Sibucu ou de Santa-Lucia. A vol d'oiseau, le nouveau royaume mesure de l'est à l'ouest, dans sa plus grande largeur, 200 milles (370 kilomètres) et du nord au sud 120 milles (220 kilomètres) ; ses côtes sont baignées par les mers de Chine, de Mindoro et de Célèbes; sa limite méridionale confine à la sultanie indépendante de Bruni et aux possessions hollandaises; sa superficie peut être évaluée à 40 000 kilomètres carrés.

Cette prise de possession de la *British Borneo company* ne s'accomplit pas sans protestation de la part de l'Espagne. Cette puissance soutint que le sultan de Soulou, ayant par le traité de 1851 accepté son protectorat, il ne saurait aliéner tout ou partie de ses domaines sans l'autorisation du protecteur. La question est encore pendante [1].

En attendant la solution du litige, la compagnie anglaise

1. Depuis l'époque où j'écrivais ces lignes (janvier-février 1880), la situation de la *North British Borneo company* s'est profondément modifiée à son avantage. Après d'assez longs débats devant les chambres espagnoles (décembre 1881), la propriété de la *Borneo company* n'a plus été contestée par l'Espagne. La compagnie a obtenu du gouvernement de la Grande-Bretagne (novembre 1881) une *charte*, analogue à celle de l'ancienne compagnie des Indes Orientales, en vertu de laquelle elle acquiert presque tous les droits de la souveraineté : administration indépendante, droit de lever des troupes, de rendre la justice, etc.

Aux dernières nouvelles l'immigration des Chinois, la navigation, le commerce, s'étaient beaucoup développés; Elok Pura comptait 3000 habitants. M. Pryer a le droit d'être fier du résultat obtenu par sa fermeté et par ses travaux. Et nous, Français, nous avons là un bel exemple du succès réservé dans ces contrées aux entreprises sérieuses, créées par l'esprit d'association et poursuivies avec persévérance.

se conduit en conquérant persuadé que, surtout en de pareilles questions, *time is money;* pendant que les dépêches et les mémoires circulent entre Londres et Madrid, elle agit. Deux de ses agents viennent de s'installer à Tampasog et à Papa sur la côte nord, et le directeur qu'elle a envoyé à Bornéo, M. le résident W. B. Pryer, élève ici la capitale de la nouvelle colonie.

La position est bien choisie. La baie de Sandakan, située au N.-E. de Bornéo, à distance à peu près égale des détroits de Balabac et de Tawi-Tawi, commande ces importants passages qui conduisent au N.-O. dans la mer de Chine et au S.-E. dans celle de Célèbes. La baie est magnifique; son diamètre moyen égale environ 15 milles; son entrée resserrée, abritée par les îles Bahala et Tusan Duyon, n'offre aucun danger; elle présente seulement des courants de marée assez violents dus aux dimensions restreintes de la passe. Ce vaste abri est semé d'îles nombreuses et présente en plusieurs points des bas-fonds; néanmoins les navires d'un fort tonnage peuvent y naviguer sans difficultés; les côtes profondément découpées offrent de nombreux mouillages, et, sur la côte ouest, les navires peuvent en plusieurs points accoster à quelques brasses du rivage.

C'est dans une de ces anfractuosités, sur les flancs abrupts d'une haute colline, que nous trouvons la nouvelle capitale en train de se construire. M. Pryer était déjà installé dans une petite île du voisinage; sa première résidence a été détruite par un incendie. Trouvant, après réflexion, le site de New-Harbour préférable, c'est ici qu'il a transporté son installation; confiant dans l'avenir il a imposé à la ville naissante le nom d'Elok Pura (la belle ville, en malais littéraire). En ce moment nous ne trouvons guère qu'une trentaine de maisons élevées sur la plage et sur la colline qui la domine. Presque toutes ces

maisons sont habitées par des trafiquants chinois, avides et aventureux pionniers qu'on est toujours sûr de trouver aux avant-postes d'une colonie. Sur un promontoire dont les rochers à pic abritent l'anse d'Elok Pura s'élèvent les constructions administratives, bureaux, prison, tribunal; les forces militaires sont représentées par vingt policemen, Arabes ou noirs Abyssins, musclés comme des athlètes. Le pavillon de la Compagnie, blanc à croix noire, portant les couleurs britanniques dans un de ses angles, flotte sur un petit bastion armé de six canons rayés, suffisants contre un coup de main possible des pirates troublés dans un de leurs derniers repaires. Le voyageur, qui n'a point à prendre parti dans le différend anglo-espagnol, doit saluer avec joie ces couleurs européennes, car elles annoncent la suppression prochaine de la piraterie, des exactions des datos, et surtout de l'esclavage, cette lèpre dévorante qui se montre encore ici dans toute son horreur.

Le résident M. W. B. Pryer, gentleman très instruit et grand entomologiste, nous accueille comme des confrères; il insiste pour nous recevoir chez lui, mais sa vaste et belle maison n'est point encore terminée et nous craignons que notre présence gêne les travaux. Ne pouvant vaincre notre résistance, M. Pryer fait évacuer une des cases d'Elok Pura et nous y installe. Cette case est neuve — condition précieuse sous ces latitudes infestées d'insectes domestiques — et très suffisamment achevée; elle est perchée sur la colline à l'ombre de gigantesques *upas* [1], seuls arbres respectés dans la forêt dont les troncs abattus couvrent le sol. A quelques pas derrière notre habitation se dresse la forêt vierge qui chaque jour recule

1. *Antiaris toxicaria* (Artocarpées). Leur suc desséché fournit un toxique violent qui sert à empoisonner les flèches; on l'obtient au moyen d'incisions. Si on abat l'arbre, ce suc caustique jaillissant sous la hache atteint souvent les travailleurs et produit sur leur

sous la cognée des coolies chinois de la compagnie. De notre véranda nous dominons l'unique rue d'Elok Pura, la jetée et les eaux bleues de la baie où apparaissent de temps en temps quelque praw Biadjou, quelques schooners de Labuan, de Soulou ou de Tawi-Tawi.

En ce moment le trafic d'Elok Pura est encore peu considérable. La principale source d'exportations consiste en rotang et nids d'hirondelles que les indigènes de l'intérieur ou les Malais de la côte échangent contre les étoffes, le riz, la quincaillerie des commerçants chinois. Mais déjà la gutta-percha, le caoutchouc, les bois de construction commencent à paraître à Elok Pura ; la population augmente peu à peu par l'immigration de Chinois, et surtout des Soulouans que le sultan de Soulou transporte gratuitement sur son petit steamer le *Far East*.

Parmi les navigateurs de l'archipel malais attirés par le commerce d'Elok Pura, les plus nombreux sont les Biadjaws, auxquels leur vie errante a valu le nom de *Sea Gypsies*, Bohémiens de la mer. Ces Biadjaws ne doivent pas être confondus avec les Malais; leur taille est plus élevée, ils ont de la barbe, quoique peu fournie, et leur profil offre un type bien supérieur à celui des autres navigateurs indigènes de la Malaisie. Les Biadjaws vivent presque constamment dans leurs praws et rayonnent dans toute la mer de Célèbes. Les sujets que j'examine sont originaires de *Simonor* (île du groupe de Tawi-Tawi). Leur chef dit que les hommes de sa race sont très nombreux à Makassar et dans les autres parties de Célèbes, mais que le point de départ de leurs migrations est Djakatra, dans la sultanie de Johore (nord-est

peau nue des lésions plus ou moins graves : aussi laisse-t-on ces arbres presque toujours en place au milieu des défrichements. Sous le nom d'*upas*, les Malais désignent encore un autre arbre, le *Strychnos tieuté* (Strychnées), dont ils retirent aussi un suc vénéneux.

de Singapore). Les Bughis, dont j'avais étudié quelques crânes avant mon départ, sont aussi assez nombreux dans les parages de Sandakan; ils mènent la même vie que les Biadjaws.

Ainsi partout, de Luçon à Bornéo, nous rencontrons des races qui diffèrent à la fois des Malais et des Negritos; partout aussi nous trouvons ces races d'un type supérieur moins puissantes que les Malais, fait qui ne peut être entièrement attribué à l'influence de l'Islam, car la conquête de l'archipel par les Malais est bien antérieure à leur conversion au mahométisme.

Toute la région du golfe de Sandakan paraît uniquement constituée par du grès. La côte ouest est formée de collines élevées, chargées de forêts, et en quelques points, par des falaises à pic dont les stratifications plongent de l'est vers l'ouest sous un angle d'environ 45°. La végétation, très abondante, est surtout constituée par des *Ficus*, des *Diptérocarpées* et par un très grand nombre d'*Upas*. Les arbres géants sont rares; les rejetons et les rotangs enlacés forment un réseau inextricable, d'où il est bien difficile de se dégager quand on y a pénétré.

La côte orientale de la baie est beaucoup plus basse; la roche y est moins compacte et forme des plages d'un sable très fin. La flore diffère totalement de celle de la côte ouest. Dans l'île *Tusan Duyon* au nord-est de la baie, le sol est bas, uni, sans fourrés; on circule facilement au milieu de bois composés de *Cycadées* et d'un grand nombre de *Casuarinées;* ces dernières ont une taille beaucoup plus élevée que celles du golfe d'Albay.

3 février. — Nous allons chasser avec M. Cowie, l'armateur du *Royalist* qui arrive de Labuan, et M. Pryer, dans l'île Bahala [1], dont la topographie tourmentée et la

1. Désignée à tort sur les cartes sous le nom de *Bahalatulis;* *tulis* (*écrire*, en malais) a dû être ajouté par un hydrographe, qui a

végétation épaisse sont semblables à celle de la côte ouest de la baie dont elle forme le prolongement. Nous doublons la pointe *Boule Sinsim* au nord d'Elok Pura; sur le flanc du promontoire qui regarde la mer, les ficus au tronc blanc, au dôme de feuillage d'un vert sombre, se superposent en longues rangées parallèles, et forment un superbe rideau. L'île Bahala regorge de cerfs et de sangliers. La difficulté n'est pas d'atteindre le gibier, mais de l'emporter. Ayant abordé l'île par la côte sud, nous en sortons par l'extrémité opposée, chargés de *cuissots* enlevés sur place aux animaux abattus; nous avons dû abandonner la plus grande partie de notre chasse, ainsi que nos vêtements, dont les lambeaux accrochés aux épines aiguës des lianes permettraient de suivre facilement notre piste.

6 février. — Départ pour la rivière *Sagaliud*, qui se jette au fond de la baie de Sandakan derrière *Hadji Pulu*. Je vais étudier chez eux les *Buled Upih*, dont nous avons déjà vu à Elok Pura deux individus dont le type anthropologique présente le plus haut intérêt. Les ressources de la naissante capitale sont encore bien limitées, et nous avons beau chercher, quelque prix que nous offrions, nous ne pouvons louer qu'une seule embarcation, sans balanciers, et trop petite pour que M. Rey et moi y trouvions place. Je pars donc seul avec Juan, mon muchacho tagaloc, et deux esclaves que me procure l'obligeant M. Pryer. L'un des deux pense qu'il reconnaîtra la route.

Je m'embarque par un fort beau temps, vent arrière, ce qui me permet d'installer avec une natte et un aviron une manière de voile, et de soulager un peu mes pauvres diables de rameurs. Je rase la côte ouest de la baie, car l'instabilité de mon embarcation lui interdit les oscilla-

pris pour le nom de l'île la réponse qu'on lui faisait : « Ecrivez Bahala. »

tions du large. Bientôt le soleil, dépassant la moitié de sa course, projette sur les flots l'ombre des hautes falaises et des larges terrasses.

4 h. du soir. — J'entre dans le chenal formé par la côte et *Hadji pulu*. Sur la côte de Hadji se trouve un petit village d'*Orang Simonor*, malais et pirates, termes synonymes, du moins dans cette région. On aperçoit, on devine plutôt, sur la côte sud de la baie, *Opak Asibi* et, plus loin, *Opak Dacula* [1], villages d'*Orang Soulouk* [2]. A l'exception de ces agglomérations insignifiantes, nulle culture, nulle trace de l'homme. La forêt étend partout son impénétrable manteau de verdure, qui n'est même pas interrompu, comme à Soulou et dans les Philippines, par des prairies de cogon.

A 6 heures, passé devant *Djalaman*, village de Soulouans et de Malais, qui, accroupis sur la rive, me regardent avec un air peu engageant; suivant les recommandations de M. Pryer je passe sans m'arrêter et vais mouiller plus loin, en vue de *Timban*, autre misérable hameau qui n'a pas une meilleure réputation. Mes hommes sont épuisés. En dînant, ils manifestent une grande crainte des habitants du voisinage et surtout des crocodiles; ils m'affirment qu'ils feront alternativement bonne garde. Là-dessus, ils ne tardent pas à s'endormir. J'essaye de les imiter, mais sans succès, car le fond de mon petit praw, encombré par mon mince bagage, ne permet pas d'y prendre une position compatible avec le sommeil.

7 février. — Je me mets en route à 3 heures 30 minutes du matin. La côte s'abaisse, ses contours indécis, sa végétation de palétuviers [3] qui remplacent les hautes essences, annoncent le voisinage de l'embouchure du Saga-

1. Opak le petit et Opak le grand, en dial. soulouan.
2. Hommes de Soulou.
3. Plusieurs espèces de Rhizophorées.

liud. J'y entre à 9 heures 30 minutes, à marée basse. L'embouchure est obstruée par une barre que je franchis par un chenal resserré dont la profondeur varie de 0m 90 à 1m 50. Mais aussitôt après j'arrive sur des fonds de 5 à 7 mètres. Les rives sont basses, chargées de palétuviers qui peu à peu font place aux *Nipa*.

Plusieurs cours d'eau se déversent dans la partie terminale du Sagaliud, et mon guide, après avoir interrogé les quatre points de l'horizon, se déclare incapable de reconnaître le vrai cours de la rivière. La plus grande partie de la journée se passe en tâtonnements sous un soleil ardent; nous trouvons le vrai cours du Sagaliud dans l'après-midi. Les palmiers *Nipah* font place à leur tour aux futaies de la forêt vierge. A partir de ce point, secondés par la marée, nous avançons entre deux murs de feuillage, au milieu desquels le Sagaliud roule ses eaux comme au sein d'une gorge profonde. Mes rameurs eux-mêmes paraissent dominés par la majesté de ce magnifique paysage. De temps en temps le silence de cette imposante solitude est troublé par des cris rauques et des rugissements. Les arbres de la rive oscillent sous une poussée invisible et un fracas de branches rompues, de lianes déchirées, éclate près de nous, puis se perd peu à peu dans le lointain. Outre beaucoup de cerfs et de sangliers, ces forêts abritent des éléphants, des rhinocéros, des orangs-outans et d'autres singes. J'essaye sans succès de leur envoyer une balle; le rideau de verdure qui les cache s'agite en tout sens, mais reste toujours impénétrable.

La nuit tombe rapidement, et mon praw heurte à chaque instant les arbres charriés par le courant. Malgré la fatigue de cette chaude journée, mes rameurs insistent pour avancer à cause des crocodiles, plus nombreux, paraît-il, dans le cours inférieur de la rivière; cependant, s'il faut



Rivière Sagaliud.

rencontrer ces désagréables voisins j'aime mieux me trouver à bord du praw que bousculé et nageant au milieu du Sagaliud. Nous nous amarrons à un arbre, car les fourrés hérissés d'épines nous empêchent de prendre pied à terre. La fatigue aidant, je m'endors bientôt. Je suis réveillé par un bruit horrible; il me semble que la forêt s'écroule; le praw, balayé par les branches et les lianes, subit un choc violent et se dresse avec une inclinaison de 45°; au renversement du courant, l'embarcation a évité et est venue se loger dans les branches d'un arbre à demi submergé. Notre sauvetage occupe le reste de la nuit.

8 février. — Au lever du soleil le praw est dégagé; tout est en ordre; mes rameurs reprennent vaillamment leurs avirons. A 9 heures, la forêt est interrompue par un petit défrichement qui s'étend sur les deux rives. Je suis au milieu des Buled Upih.

La rive, élevée et escarpée, est couverte par les arbres abattus qui la hérissent d'un fouillis inextricable. En ce moment paraît mon ami Târid, Buled Upih dont j'ai fait la connaissance à Elok Pura, et qui parle passablement le malais. Il m'indique obligeamment un arbre long d'une vingtaine de mètres, au tronc uni et glissant dont les branches plongent dans la rivière ; c'est le débarcadère des Buled Upih. Târid me montre avec complaisance le domaine de sa tribu, une dizaine de cases éparses au milieu d'un défrichement de 2 ou 3 hectares, que la forêt envahit déjà de toutes parts. Près de la rive, j'aperçois un petit abri élevé là pour défendre contre les sangliers la récolte de riz, laquelle vient d'être enlevée. Peu désireux de subir pendant plusieurs jours le contact des indigènes, je m'y installe, à la grande satisfaction de Târid qui gagne ainsi quelques piastres, tout en évitant de m'ouvrir son intérieur.

Prévenus par Târid, tous les Buled Upih, leur vieux chef en tête, viennent me rendre visite; une ample distribution de cigares et de miroirs établit les bases d'une harmonie durable, scellée quelques moments plus tard par des libations qui épuisent du coup toute ma provision de liquides. La jouissance des quatre piquets et de l'*atap* qu'ils supportent m'est solennellement reconnue; le vieux chef m'assure de sa bienveillance et affirme que je tuerai plusieurs éléphants.

En attendant, je dîne d'un écureuil qu'une faim inexorable ne me permet pas de réserver pour mes collections. Le dénûment des Buled Upih n'est égalé que par leur paresse, et je vois bien que ma nourriture et celle de mes hommes dépendent de ma carabine.

10 février, Mardi gras. — Ce jour est encore plus maigre que les précédents, car je n'ai pu aller à la chasse. Je me dédommage en étudiant les Buled Upih. La question des portraits a été facilement résolue; mais ils montrent une grande répugnance à passer sous ma toise et à subir le contact des branches du compas; je puis cependant prendre quelques observations anthropologiques de cette race intéressante, dont le type diffère nettement du Malais.

Les Buled Upih (hommes) dont les traits, presque européens pour quelques-uns, sont altérés chez d'autres par des métissages évidents, ont, d'après mes observations, une taille moyenne de 1583 millimètres [1]; leur teint est relativement clair; leur force physique paraît peu inférieure et leur adresse au moins égale à celles de leurs voisins, Soulouans et Malais; comme ces derniers ils sont intrépides rameurs; fort adroits à la chasse, ils tuent des rhinocéros et des éléphants avec de mauvais fusils chargés de lingots de plomb qui n'ont pas même le calibre.

1. *Rapport*, ch. III.

Les maladies de la peau, notamment le psoriasis et l'ichtyose, paraissent plus rares chez eux que chez les Malais; il en est de même de l'épilepsie et de la folie, si fréquentes pourtant chez les races en voie d'extinction. Les femmes ont une vieillesse précoce; c'est là du reste un fait constant chez toutes les populations de ces pays-ci.

Les Buled Upih se disent originaires d'une île *Babindil* (?), voisine de l'embouchure de la rivière Sagaliud et dont l'existence paraît au moins douteuse. Les montagnes de cette île seraient couvertes d'*Upih* (aréquiers), d'où le nom d'*Orang Buled Upih*, c'est-à-dire hommes de la montagne de l'Upih.

Ils auraient été autrefois fort nombreux, et auraient occupé la côte; en effet on trouve des dénominations géographiques en dialecte buled upih, là où ces indigènes ont cessé de vivre depuis longtemps, Buled Sinsim, par exemple, à l'entrée de la baie de Sandakan, où il n'existe aucune trace de Buled Upih. Aujourd'hui on ne les retrouve plus que sur le Sagaliud et sur quelques points du cours du *Kinobatangan* (est de Sandakan) et à Labouk (ouest de Sandakan). Ils sont incapables de dire, même à peu près, quel est leur nombre. Les agents de la British Bornéo Company l'évaluent à un millier d'âmes dispersées en petites agglomérations.

Ils tendent à disparaître parce que leur paresse ne trouve pas dans l'intérieur l'existence facile que ces races aux besoins restreints se procurent sans peine sur la côte. L'idéal du Buled Upih consiste à être riche, puissant et à ne rien faire; quand il ne chasse pas, il passe tout son temps à caresser sa chimère. Il aurait peu de chose à faire cependant pour mener une existence moins misérable; cette contrée fertile est déserte; dans tout l'espace compris entre les rivières Sagaliud et Kinobatangan, sur une largeur moyenne de 60 kilomètres, il n'y a pas une seule case.

Mais les travaux de l'agriculture répugnent à ces indigènes; sauf quelques armes d'une qualité très inférieure, ils ne possèdent aucun instrument. C'est à peine s'ils récoltent un peu de riz et quelques patates; ils mourraient de faim s'ils ne recueillaient des nids d'hirondelle et de la gutta-percha, qu'ils échangent contre du riz chez les Chinois établis dans les villages de la côte.

Cette incurable paresse explique leur rapacité et le tarif élevé de tous les services que je leur demande. Je profite du reste de cet amour du gain, qui les détermine à passer sous ma toise; à ce mobile s'ajoute la croyance que je leur donnerai des drogues qui les rendront vigoureux; je leur fais entendre que pour régler les doses je dois d'abord m'assurer de leur force, ce que je ne puis faire qu'en les mesurant. Le dynamomètre dont l'aiguille mobile parle aux yeux me rend ici un bien grand service. Du reste leur avidité ne va pas jusqu'à me voler, ce qui serait bien facile dans mon abri ouvert à tous les vents, pendant que je chasse dans les forêts voisines. Le vol, comme tous les autres délits, paraît excessivement rare chez eux; quant aux récidivistes, ils sont inconnus, car toute infraction aux usages, grave ou légère, est punie de mort.

La justice est rendue sommairement par le chef qui porte le nom de *Pang lima;* l'hérédité est établie conformément aux préceptes du Koran. Les Buled Upih professent la même religion que les Soulouans, c'est-à-dire un islamisme aux pratiques très simplifiées. Ils ont des prêtres (*pandita*) dont l'instruction doit être à peu près nulle, même en matière de religion; le pandita de Sagaliud articule à peine quelques mots de malais et me dit qu'il n'a aucun texte du Koran traduit en buled upih. Ils admettent l'esclavage et seraient polygames si leurs ressources leur permettaient le luxe de plusieurs femmes; par leur douceur et par leur respect pour les Européens,

ils diffèrent essentiellement des Soulouans ainsi que par leur répugnance aux agressions à main armée. Quand ils commettent un homicide, c'est au moyen du poison; ils passent pour assez habiles dans la préparation des breuvages toxiques, dont les *upas*, si nombreux dans ces forêts, doivent fournir la base.

En somme l'infériorité des Buled Upih à l'égard des Malais et des Soulouans tient beaucoup moins à leur intelligence qu'à leur caractère; il en est de même parmi les nations les plus civilisées, mais je ne crois pas que la démonstration de ce fait soit nulle part aussi sensible qu'au milieu des populations qui vivent ou, plutôt, sont en train de s'éteindre, au contact de la race malaise.

La langue des Buled Upih appartient à la grande famille malayo-polynésienne et doit être rapportée au groupe des dialectes dont le tagaloc est le type, moins à cause de la similitude des mots que par celle des affixes; le buled upih paraît former une transition entre le malais et le suluan; la parenté de ce dernier avec le tagaloc est immédiate [1].

13 février. — Les oiseaux sont assez rares dans le voisinage, j'ai d'ailleurs le devoir de remonter le Sagaliud aussi loin que possible; l'astucieux Târid, qui tient à garder le plus longtemps possible un hôte qui paye bien, cherche à m'en dissuader en me faisant un horrible tableau de la difficulté de l'entreprise : les arbres tombés dans la rivière en interceptent le cours, mon praw est trop grand, il ne peut m'en procurer un plus petit, etc. Mais Târid, qui trafique souvent avec les Chinois d'Elok Pura, connaît bien les piastres à colonne [2], et ce talisman n'a pas tardé à agir. Târid trouve un praw léger, — une

1. *Rapport*, ch. v.
2. Piastres mexicaines, monnaie courante dans tous les ports de la Chine et de la Malaisie.

véritable périssoire. Nous nous souhaitons un bon voyage; je laisse Juan et mon bagage à Sagaliud; je pars avec mes deux rameurs, et une demi-douzaine de patates, présent que Târid m'offre avec beaucoup de dignité.

Un peu en amont du village, je rencontre encore deux ou trois cases de Buled Upih, puis la forêt se referme; le cours du Sagaliud se rétrécit, devient sinueux et rapide, et, suivant l'affirmation de Târid, des arbres gigantesques, morts de vieillesse, commencent à encombrer son cours. Mais mon praw est si exigu qu'il trouve toujours un hiatus suffisant pour dépasser l'obstacle. Le gros gibier paraît abondant. Souvent une ouverture béante interrompt les épaisses murailles de verdure qui maintenant s'étendent et se confondent au-dessus du lit de la rivière. La berge garde l'empreinte des pieds des colosses, rhinocéros ou éléphant, qui sont venus s'y désaltérer; il est impossible de suivre leur piste. Au bout de quelques pas, les lianes déchirées, les jeunes troncs abattus forment un fourré impénétrable. Les oiseaux et surtout les écureuils deviennent de plus en plus nombreux; les martins-pêcheurs au corsage doré, aux ailes d'azur, partent à chaque instant des buissons de la rive, et les singes toujours invisibles secouent furieusement la cime des arbustes. Soudain, à cent pas en avant du praw, une masse noire se dresse au milieu de la rivière et nous regarde, immobile. C'est un rhinocéros! J'arrête mon praw et je lui envoie deux balles, dont l'une cylindro-conique à pointe d'acier. L'énorme bête sort lentement de l'eau et s'enfonce dans la forêt. Mes rameurs et moi sommes bientôt sur sa trace; il nous est d'abord facile de la suivre, nous l'apercevons nettement qui s'éloigne tranquillement au petit trot, et franchit sans hâte comme sans hésitation les arroyos vaseux qui sillonnent en tout sens le sol de la forêt; bien que pieds nus, nous avançons

difficilement dans cette vase visqueuse; nous gravissons une colline, la bête est déjà loin sur le versant opposé; elle m'échappe! je lui envoie encore deux coups de carabine; le rhinocéros agite doucement sa queue et disparaît dans un fourré où nous perdons deux heures à ouvrir un passage à coups de kriss. Il faut revenir bredouille au praw que, dans l'ardeur de la poursuite, les rameurs ont oublié d'amarrer; où est-il en ce moment? Nous nous hâtons vers la rivière, bien sensibles maintenant aux piqûres des innombrables sangsues dont le sol est couvert, et qui, au passage, s'attachent à nos pieds. Arrivés au Sagaliud, plus de praw! mes rameurs se regardent d'abord avec angoisse; mais bientôt leurs yeux perçants découvrent l'embarcation qui s'est arrêtée au premier coude, dressée presque verticalement dans un fourré.

Quelques instants après, le praw chavire sur un tronc qui nage traîtreusement entre deux eaux. C'est certainement l'incident le plus désagréable qui puisse arriver à un voyageur. Il faut d'abord nager à la poursuite des objets flottants et plonger pour pêcher ceux que leur densité a entraînés au fond; puis il faut essuyer, sécher, nettoyer, etc., et, comme tout est mouillé, il n'est pas facile d'avoir du feu. Théoriquement, au bout de quelques minutes, un quart d'heure au plus, on obtient quelques fibres incandescentes en frottant l'un sur l'autre deux fragments de bambou [1], mais il faut avoir les mains sèches, et l'air est tellement saturé d'humidité que de chaque feuille, de chaque brin d'herbe, perle une goutte

1. Les deux fragments doivent avoir de 20 à 30 centimètres de long sur 2 ou 3 de large. Sur le milieu de la face interne de l'un on creuse une rainure longitudinale; les filaments qui en résultent sont accumulés à l'extrémité de la rainure; on introduit dans la rainure l'extrémité taillée en pointe du second fragment et on frotte

d'eau. Dans ces conditions, l'opération est longue, peut-être même irréalisable; j'ai heureusement une cartouche dont la poudre n'est pas trop humide. Un vaste bûcher est enfin enflammé et je puis m'étendre à côté de mes « esclaves », toujours gais, toujours infatigables, sur un bon lit de cendres dont la chaleur a séché le sol.

14 février. — Nous sommes éveillés avant le jour par les aboiements mélancoliques des gibbons. La forêt semble renaître. Les cris, les sifflements, les bourdonnements se répondent, se mêlent, s'apaisent pour reprendre aussitôt. Rien n'est vivant comme les premières lueurs de l'aube dans ces asiles où l'homme n'a jamais exercé de ravages.

Je reprends ma route, mais les obstacles s'amoncellent; il faut hisser l'embarcation sur les arbres tombés en travers du fleuve, besogne très fatigante quand elle est souvent répétée; enfin mon praw très étroit, mais assez long, ne trouve plus assez de place pour virer dans les boucles du Sagaliud. Une reconnaissance opérée par terre me démontre que la rivière, de plus en plus sinueuse, n'est plus navigable; il faut rétrograder.

Je quitte cette magnifique forêt vierge, inexplorée, où la chasse méthodique donnerait de beaux résultats pour nos collections; mais il faudrait des vivres, une installation longue à établir, et, d'accord avec M. Rey, j'ai dû limiter la durée de notre séjour à Bornéo.

Je reviens donc au village des Buled Upih où, en mon absence, mon muchacho Juan a pleinement savouré les délices du farniente; il m'assure qu'il a veillé avec un soin scrupuleux sur mon bagage. Bien qu'il représente une valeur immense pour les misérables Buled Upih, il

énergiquement avec un mouvement de va-et-vient; on détache ainsi de petites parcelles de filaments qui se carbonisent et finissent par échauffer assez les filaments précédemment accumulés pour qu'on puisse déterminer leur combustion en soufflant.

n'y manque pas une épingle, témoignage éclatant de leur probité, car je connais assez la négligence de mon domestique pour être certain que sa surveillance a été nulle.

15 février. — Je fais quelques cadeaux aux Buled Upih, je reprends mon praw, et me sépare de mes hôtes dans les meilleurs termes. Les ressources en vivres que j'ai trouvées chez eux ont toujours été insignifiantes, mais cette fois-ci elles font absolument défaut. Nous ne pourrons satisfaire notre faim qu'à Elok Pura. Cette perspective surexcite le zèle naturel de mes rameurs, et je ne m'arrête que pendant le temps strictement nécessaire pour tuer et rôtir quelques oiseaux.

16 février. — A 2 heures du matin, je suis à l'embouchure du Sagaliud; avant d'entrer dans la baie de Sandakan, où peut se lever un vent contraire, je m'arrête pour faire reposer mes rameurs. Ils me réveillent une heure après, se plaignant de ne pouvoir dormir. Nous nous lançons dans la baie; la nuit est splendide; le ciel est pur, constellé d'étoiles; chaque coup d'aviron fait jaillir des lueurs phosphorescentes, que les poissons réveillés par notre passage multiplient par leurs bonds bien loin du praw. Le soleil se lève, et avec lui, le vent qui malheureusement est contraire. Mes hommes rament toujours. J'arrête quelques instants pour tuer quelques tourterelles au milieu des palétuviers de la côte. On est toujours sûr de faire coup double avec ces jolis et excellents oiseaux; ils volent par couples, et quand l'un des deux est abattu, l'autre vient se percher au-dessus du corps de son compagnon.

A 6 heures du soir, toujours contrarié par la brise du N.-E., j'arrive enfin à Elok Pura. M. Rey a beaucoup augmenté nos collections, mais, hélas! le vapeur sur lequel nous comptions fait défaut; les ressources alimentaires d'Elok Pura sont épuisées; nous voici pour plusieurs jours encore réduits à la portion congrue, bien que M. Pryer

partage généreusement avec nous les vivres qui lui restent; mais lui aussi comptait sur le bateau pour se ravitailler. Ce qui est plus grave, nous voici sans moyen de revenir à Soulou.

18 février. — Il y a déjà longtemps que nous voyageons dans les pays à crocodiles, et dans des conditions essentiellement favorables à leur rencontre; cependant nous n'en avons pas encore vu un seul; tous les Européens sérieux auxquels j'ai parlé de notre déconvenue, me disent qu'ils n'ont pas été plus heureux que nous. Cette lacune est aujourd'hui comblée. Quatre Soulouans nous apportent un jeune crocodile vivant et ficelé comme une carotte de tabac. Il s'agit maintenant de le *mettre en peau* [1]; souffrant des piqûres de sangsues reçues dans les forêts de Sagaliud, je délègue cet important mandat à Juan, qui souffre du même mal que moi, mais à un moindre degré. Juan, qui nous a souvent aidés dans nos préparations, mais qui n'a jamais eu encore l'honneur d'opérer seul, accepte avec empressement. Il s'installe commodément sur la véranda, amarre le sujet sur une planche, l'étrangle par le procédé connu du *garrote vil*, puis, d'une main ferme, pratique une incision sur la peau du sternum. A ce moment, un fracas épouvantable me fait bondir sur ma natte. Juan et le muchacho de M. Rey sont étendus sur le dos au milieu d'instruments, de planches, de caisses renversées; la mort du crocodile n'était qu'apparente; au premier coup de scalpel il a brisé ses liens, et a sauté par-dessus la balustrade de la véranda; le voilà maintenant qui se hâte vers le rivage, franchissant comme dans un steeple les arbres étendus sur le sol. D'Elok Pura, situé au pied de notre colline,

1. C'est-à-dire dépouiller un animal de sa peau en conservant le squelette de la tête et des membres.

on a vu le drame; toutes les portes se ferment, et l'unique rue de la ville, si animée à cette heure, devient subitement déserte. Honteux, désespéré, Juan s'élance à la poursuite du fugitif, le saisit par la queue et parvient à le renverser sur le dos; l'animal, désormais sans défense, est bientôt *mis en peau* pour tout de bon; il renferme une énorme quantité d'aliments, de poissons surtout, réduits à un médiocre volume par la compression des puissantes tuniques musculaires de son estomac.

26 février. — Juan est, lui aussi, forcé de s'aliter. Les piqûres de sangsues, indolores, invisibles même, pendant plusieurs jours, s'enflamment; chaque piqûre produit autour d'elle un large abcès. Les journées, les nuits surtout, deviennent d'une longueur désespérante. Que j'envie le flegme de mon muchacho, et surtout son incroyable puissance de sommeil. Parfois le tremblement de la fièvre le réveille; tout le reste du temps, nuit et jour, il dort sans relâche d'un sommeil toujours calme, toujours égal.

Au milieu de l'ennui de mon immobilité forcée je dois une grande reconnaissance aux soins dévoués de M. Rey, aux attentions de M. Pryer et de M. Walter, ingénieur de la Borneo Campany, qui viennent me voir souvent, me fournissent tous les renseignements qu'ils ont acquis sur le pays, m'apportent des journaux, des livres, et, généreusement, partagent avec moi toutes leurs ressources. Le vide de mes nuits sans repos est un peu rempli par la musique malaise du *kuling tangan*, qui chaque soir résonne dans une case voisine. D'abord ces airs ne me paraissent qu'un affreux charivari, et je songe à invoquer l'autorité de M. Pryer pour le faire cesser. Mais peu à peu mon oreille s'accoutume à ces sons, étranges pour un Européen; on me dit que nos voisins sont des virtuoses renommés; ils jouent en effet avec dextérité et

correction, mais leur répertoire est peu varié ; toutes les phrases, très courtes, ont le même style, et sont répétées indéfiniment; la simplicité de la mélodie se prête à cette répétition; c'est moins un air, comme nous l'entendons en Europe, qu'une succession de sons continus, comme le mugissement d'un torrent ou le murmure du vent dans le feuillage. Peut-être d'ailleurs que sans les tourments de l'insomnie je n'y trouverais aucun charme.

27 février. — Le *Royalist* arrive avec M. Cowie; hélas! cette fois-ci il ne pousse pas jusqu'à Soulou; il n'ira qu'à son prochain voyage.

29 février. — Un coup de canon fait trembler notre case; je me traîne sur la véranda. En croirais-je mes yeux! Le pavillon français flotte à la corne d'un magnifique bateau dont la mâture domine la batterie d'Elok Pura. C'est le *Kerguelen*, croiseur de notre division navale des mers de Chine, que les hasards de sa croisière amènent ici. Le commandant, M. le capitaine de frégate Mathieu, comptait se rendre directement de Sandakan à Manille; apprenant notre situation, il veut bien se détourner de sa route pour nous porter à Soulou.

3 mars. — Nous faisons nos adieux à M. Pryer dont l'obligeance et les attentions ont été si parfaites pour nous. Le *Kerguelen* fait route à 10 heures du matin. Il est difficile d'exprimer le plaisir que j'éprouve, bien que fort souffrant, à me *trouver en France*, car ce vaillant croiseur est bien une portion de notre pays; commandant, état-major, équipage, nous y reçoivent avec une touchante sympathie. Quelle joie d'entendre tout le monde parler français! Nous sommes les hôtes du carré. Voici des journaux, des nouvelles de France, du filet de bœuf, du pain, du vrai pain. Je ne fais guère honneur à cette table si hospitalière, mais qu'il est agréable de s'y asseoir à côté de nos compatriotes, dont plusieurs sont en relations avec

nos parents ou nos amis. Tous ces messieurs sont pour nous d'une obligeance extraordinaire; MM. les Drs Solland et la Houle se joignent à M. Rey pour me donner leurs soins. M. Schmitz, officier chargé des montres, veut bien vérifier mes calculs des positions de la rivière Sagaliud et me faire copier une instruction pour la détermination des latitudes par les hauteurs circumméridiennes du soleil.

4 mars. — A 6 heures du soir le *Kerguelen* mouille en rade de Soulou, ayant accompli avec une précision et une rapidité remarquables ce difficile trajet dans une mer semée d'écueils et dont les cartes sont pleines d'erreurs.

On me transporte dans la maison la plus voisine du débarcadère; c'est celle de M. Martins, colon anglais; bien qu'elle soit encore en construction, elle est déjà habitée par plusieurs officiers de la garnison, que je connais pour la plupart, et que je suis heureux de revoir. Je ne puis assister à la réception que les autorités espagnoles font à l'état-major du *Kerguelen*. M. Rey me dit qu'elle a été pleine de cordialité.

29 mars. — Toujours dans mon lit! Ma guérison marche avec une lenteur désespérante. Cependant jamais malade n'a été mieux soigné. L'excellent docteur don Manuel Rabadan s'est joint à M. Rey. Les RR. PP. Frédérico Vila et Juan Buada, les officiers de la garnison et de la division navale espagnoles, viennent me voir, et s'enquièrent de ce que je puis désirer; l'un d'eux, don Frederico Reboul, m'envoie chaque jour des livres gais et des mets exquis. « Combattons l'anémie et le spleen », me dit-il avec un entrain communicatif qui dériderait le plus malade.

Je ne suis pas seul souffrant à Soulou. Notre retour a coïncidé avec l'établissement de la mousson de sud-ouest. Les pluies abondantes survenant après une période de sécheresse développent un grand nombre de fièvres bi-

lieuses dans cette localité où l'on remue la terre de tout côté. Les affections inflammatoires *à frigore* fournissent aussi un contingent élevé de malades, ce qui peut paraître paradoxal, mais s'explique facilement par l'arrêt de la transpiration, arrêt que produit le moindre courant d'air. Il est des jours où presque tous les hôtes de M. Martins sont, comme moi, dans leur lit.

30 mars. — A 5 heures trente minutes du matin nous sommes éveillés par quelques coups de fusil tirés en dehors de la palissade, vers la tour de la Reyna. La compagnie de discipline conduite par son capitaine don José Navarro, part au pas gymnastique dans cette direction, et entame une fusillade bien nourrie. Tous les jours à cette heure-ci, des pâtrouilles de la garnison parcourent les environs de la place; deux d'entre elles sont tombées sur une quarantaine de *juramentados* qui, désespérant de franchir la palissade, les attendaient, embusqués dans le lit d'un ruisseau. Les patrouilles surprises, inférieures en nombre, tiennent bon cependant. L'arrivée de la compagnie de discipline met fin à cette alerte. Une partie des *juramentados* se disperse et se sauve; les autres font résolument face aux balles, et tombent percés de coups. Cette attaque coûte à la garnison trois morts et six blessés gravement atteints. Les juramentados ont laissé douze des leurs sur le carreau; plusieurs blessés, dont on a longtemps suivi les traces sanglantes, ont disparu dans la forêt. Les cadavres des assaillants sont comme de coutume enterrés dans le voisinage. Il est à craindre que ces tombes ne deviennent pour les Soulouans un lieu de pèlerinage dont les panditas sauront se servir pour exalter le fanatisme de nouveaux agresseurs. Si les morts étaient jetés à la mer, loin de la côte, cette privation de sépulture, si redoutée par les *Moros*, serait sans doute la mesure la plus efficace pour prévenir de nouvelles attaques.

CHAPITRE VIII

MINDANAO. — LE GOLFE DE DAVAO

6 avril 1880. — L'heureuse étoile sous laquelle nous accomplissons notre mission ne nous abandonne pas. Je suis à peu près rétabli lorsque le *Pasig*, toujours commandé par le sympathique capitaine don José Zavala, relâche à Soulou, en route pour Davao (sud-est de Mindanao). La première personne que nous rencontrons à bord est M. le chef de bataillon don Joaquim Rajal y Larre, récemment nommé gouverneur de Davao, qui se rend à son nouveau poste. M. Rajal, qui a déjà entendu parler de notre voyage dans l'archipel, nous promet d'employer tout son pouvoir à faciliter nos recherches; nous sommes présentés à Mme Rajal, qui nous accueille de la façon la plus gracieuse et nous invite à regarder la *Casa Real* de Davao comme notre propre maison.

Le *Pasig* lève l'ancre à 10 heures du matin. Je quitte Soulou, non sans regret, car si j'y ai passé des journées et surtout des nuits assez dures, ma maladie m'a permis d'apprécier toute la générosité et la noblesse du caractère castillan.

A 10 heures du soir nous passons devant Zamboanga sans nous arrêter; faisant route à l'est, toujours en vue

des hautes montagnes de Mindanao, nous laissons à bâbord les baies de Sibugay et de Dumanquilas.

Mindanao est après Luçon l'île la plus considérable des Philippines; sa superficie est évaluée à 94,400 kilomètres carrés. Ses dimensions maxima atteignent à peu près 470 kilomètres du nord au sud et 490 de l'est à l'ouest. Au nord elle fait face aux îles Bisayas; elle est bornée à l'ouest par la mer de Mindoro et à l'est par l'océan Pacifique; sa côte méridionale, baignée par la mer de Célèbes, est découpée par des baies profondes, la baie Illana entre autres, base d'opération des écumeurs de mer, dont le principal établissement dominait le Rio Grande.

L'île est commandée par un gouverneur général, brigadier [1] qui réside à Zamboanga. Elle est divisée en 4 gouvernements particuliers: Cottabato et Davao au sud, Misamis et Surigao au nord. La domination effective des Espagnols s'étend d'ailleurs sur toutes les côtes et tend de plus en plus à pénétrer dans l'intérieur. Plusieurs des cartes hydrographiques de cette région laissent encore beaucoup à désirer, mais, en ce moment, la commission hydrographique permanente des Philippines s'occupe de lever la partie des côtes qui n'a pas été l'objet de travaux récents.

Le sol de cette grande île, fertile, accidenté, d'un accès difficile, est occupé par des populations qui peuvent être divisées en quatre groupes :

1° Les Indiens Bisayas, tous catholiques et soumis à l'Espagne ; on comprend aussi sous ce nom et à tort beaucoup d'indigènes depuis longtemps *conquistados* [2],

1. Grade intermédiaire à ceux de colonel et de maréchal de camp.

2. Ces indigènes sont aussi désignés sous le nom de *reducidos*, et sous ceux de *Christianos nuevos, christianos viejos*, suivant

c'est-à-dire soumis et convertis au christianisme. On ne rencontre guère les Bisayas en dehors des *pueblos* ou des *visitas*, presque tous situés sur la côte ou dans son voisinage immédiat. Leur nombre ne dépasse pas 150,000 âmes.

2° Les Malais ou *Moros* mahométans, surtout répandus au sud, dans le bassin du Rio Grande et autour de quelques-uns des lacs de l'intérieur.

3° Quelques Chinois, coolies et marchands, fixés dans les pueblos.

4° Les *Infieles* comprennent tous les indigènes, de races diverses, sauvages idolâtres et indépendants qui occupent l'intérieur de l'île.

On estime le nombre des Moros et des Infieles réunis à 300,000 âmes. Ces évaluations ne peuvent qu'être très approximatives, ces populations étant en grande partie indépendantes.

7 avril, 5 heures du soir. — Nous arrivons à Pollok, sur la côte est de la baie Illana, magnifique havre naturel, à l'entrée facile, très sûr en tout temps, où la sonde trouve partout des fonds de 30 à 50 mètres. Un aviso de la marine royale se tient presque toujours ici ou dans les environs, surveillant ces parages mal famés. Les Guimbas surtout, tribus des montagnes voisines, ont une réputation détestable. Un petit pueblo s'élève auprès du mouillage; bien que la contrée soit très saine et très fertile, il ne contient que très peu de colons bisayas; les Moros se livrent presque seuls à la culture des terres qui produisent un café de qualité supérieure.

8 avril. — Départ à 4 heures du matin; à 5 milles au sud de Pollok, nous trouvons l'embouchure du

l'époque à laquelle remontent leur soumission à l'Espagne et leur conversion au catholicisme, lesquelles sont toujours simultanées.

Rio Grande, puissante rivière qui descend d'un lac de l'intérieur [1]. En se jetant dans la baie Illana, le Rio Grande se divise en plusieurs bras obstrués par une barre; le point le plus favorable n'a que 1 m. 60 de profondeur à marée basse, mais au delà le fond tombe rapidement à 3 et 6 mètres. Le *Pasig* franchit heureusement la passe; les palétuviers qui bordent les rives font bientôt place à des rizières qui s'étendent à perte de vue à l'est et à l'ouest et rappellent les environs de Saigon. Cette plaine fertile donne trois récoltes de riz par an; elle est formée par les alluvions empruntées aux montagnes volcaniques dont les contours accidentés bornent l'horizon au nord.

Ici mourut bravement, en 1596, Figueroa, le premier capitaine qui entreprit de soumettre les *Moros* de Mindanao. Depuis cette expédition, malheureuse pour les Espagnols, les hostilités furent presque constantes entre les chrétiens et les mahométans. Dans la première moitié du XVIIe siècle, les progrès de l'Espagne furent considérables à Mindanao; on entrevoyait déjà la soumission complète des côtes et de l'intérieur, lorsque le gouvernement de Manille fut obligé, en 1662, de rappeler la plus grande partie des troupes pour faire face à des nécessités plus urgentes. Dès lors, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, la domination espagnole fut précaire dans la grande île; mais elle s'y affermit tous les jours depuis cette date; la prise de Cottabato et de Soulou, en enlevant à l'islamisme ses deux grands boulevards dans ces régions, paraît y avoir définitivement consommé sa ruine.

A six heures du matin le *Pasig* s'amarre aux arbres de la promenade de *Cottabato*, situé sur la rive gauche

1. M. D. Luis Angosto y Lapisburu, lieutenant de vaisseau, qui a remonté le Rio Grande, me dit que le lac ne mérite ce nom que pendant la saison des pluies; pendant la saison sèche, ce n'est qu'un vaste marais où ne peut voguer la plus petite embarcation.

du Rio Grande. Le pueblo espagnol a pris le nom de la ville *more* de la rive opposée (*Kota bato*, la ville aux fortifications de pierre) ; ce poste important a été enlevé aux pirates il y a quelques années, à la suite d'un violent combat. Cottabato compte bien peu de colons; la ville est cependant fort animée, grâce au 4e régiment d'infanterie indigène qui y tient garnison.

L'hostilité des *Moros* n'est pas ici aussi entreprenante qu'à Soulou; cependant il est bon d'être sur ses gardes; il y a six mois, un alcade et un chirurgien envoyés avec quelques soldats à Tamontaca (en amont de Cottabato), pour informer de quelques méfaits commis par ces indigènes, y ont été massacrés.

Nous profitons de la relâche du *Pasig* pour visiter, en compagnie du commandant Rajal, le sultan de Cottabato, chef des Mores de cette région sous le protectorat imposé par l'Espagne. Un demi-mille en aval de Cottabato, nous nous engageons dans un arroyo de la rive droite. Après quelques coups de rame, nous apercevons cinq ou six cases sordides groupées autour d'une case un peu plus grande. C'est la résidence du sultan. L'intérieur rappelle celui de Maïbun, mais avec des dimensions réduites et beaucoup de saleté en plus. Ici, nous sommes à la fois au milieu du harem et de la cuisine. Le sultan, jeune homme à l'air timide et faux, nous fait asseoir à ses côtés; nous ne sommes pas surpris d'apprendre que, malgré son âge, il a déjà fait tomber un grand nombre de têtes. La conversation est insignifiante et difficile, car elle se fait par l'intermédiaire d'un ministre qui sait à peine quelques mots d'espagnol. Apprenant que nous sommes allés à Maïbun et que nous avons parlé au sultan de Soulou, toujours respecté malgré ses malheurs, le sultan de Cottabato fait venir son bourreau, soulouan borgne aux proportions athlétiques, qui parle quelque peu le malais. Le prince

se borne à me demander, par l'intermédiaire de son exécuteur, comment nous n'avons pas été égorgés en allant à Maïbun. Par égard pour les personnes qui nous accompagnent, nous nous contentons de lever la séance.

En rentrant à Cottabato, à une encablure des factionnaires espagnols, nous rencontrons des esclaves, maigres, efflanqués, qui placent des engins de pêche; ils sont plongés jusqu'à la ceinture dans les eaux de ce Rio Grande, infesté de crocodiles qui, il y a huit jours, ont renversé l'embarcation du *Capitan de los Chinos* et croqué son propriétaire. Les malheureux n'auraient que quelques pas à faire pour être libres, à l'abri du pavillon espagnol; ils se résignent pourtant à l'esclavage, soit que mahométans ils se soumettent sans murmure aux lois de la destinée, soit qu'ils craignent pour leur famille les conséquences de leur évasion; ainsi je l'ai déjà noté à Soulou.

Le *Pasig* largue ses amarres à cinq heures du soir. Après avoir quitté le Rio Grande, nous faisons route au sud, longeant à une médiocre distance la côte de Mindanao. Le rivage est bas, un large cordon de palétuviers s'avance dans la mer; à peu de distance se dressent les hauts sommets boisés de cette région volcanique, analogues à ceux qui dominent Pollok. De nombreuses lumières marquent l'emplacement des villages *Moros* de la côte.

9 avril, 7 heures du soir. — Après avoir dépassé la baie de *Sarangani* (qui n'a pas une meilleure réputation que la baie Illana), nous entrons dans le détroit de *Sarangani*, formé par les îles du même nom et la pointe *Panguian*. Nous stoppons en entendant un coup de canon. Au bout de quelques minutes, M. le lieutenant de vaisseau don Enrique de Ramos y Azcárraga monte à bord avec M. le docteur don Gabriel Lopez y Martin. M. de Ramos, commandant la station navale de Davao, croisait ici depuis quelques

jours avec une de ses *faloas* [1], surveillant les Moros de la côte et dressant la carte des îles Sarangani.

M. de Ramos, prévenu de notre prochaine arrivée par une lettre de notre consul, M. Dudemaine, vient à nous, et nous assure que nous ne pouvions choisir un meilleur terrain que la province de Davao pour continuer nos recherches. « Je vous assure, nous dit-il, que vous pouvez compter sans réserve sur tous les moyens dont je dispose. »

Nous vérifierons bien souvent en effet la sûreté de cette appréciation, et plus encore l'infatigable obligeance de cet officier aussi sympathique que distingué. Nous nous rappellerons toujours avec reconnaissance les moments passés à la station navale de Davao où M. et Mme de Ramos, qui parlent notre langue comme des parisiens, nous feront l'honneur de nous accueillir comme des amis.

10 avril. — Le *Pasig* prolonge la côte ouest du golfe de Davao dont les hautes montagnes, les forêts, les prairies de cogon reproduisent le paysage que nous voyons depuis Pollok. Au-dessus de ces montagnes, au loin dans l'ouest, s'élève le *Matutun*, au pied duquel coule le Rio Grande, que nous venons de quitter. Près de Davao et sur la côte même, se dresse majestueusement l'*Apo*, le grand volcan dont les pentes boisées, les vallées profondes, vierges encore du contact des Européens, nous présentent dès notre arrivée l'attrait d'une ascension importante et splendide.

A deux heures après midi le *Pasig* laisse tomber son ancre à un mille et demi du petit rio de Davao, dont

1. *Faloa*, goélette à demi pontée, armée d'une pièce lisse de 12 et montée par une vingtaine de matelots ; ces bateaux, d'un tirant d'eau très réduit, marchant à la voile et à la rame, sont fort redoutés des *Moros*.

l'embouchure est obstruée par une barre. Les soucis et les ennuis que nos innombrables colis font peser sur tous nos déplacements sont singulièrement atténués cette fois par la *faloa* de la station navale, qui, sur l'ordre de M. Ramos, recueille et met à terre notre bagage.

Le R. P. Minovès, de la Compagnie de Jésus, curé de Davao, nous reçoit avec empressement et insiste vivement pour que nous nous installions définitivement chez lui; mais, craignant de le gêner, nous prenons en ville deux logements voisins, que nous procure l'obligeant intermédiaire du docteur Lopez. Je loge pour ma part chez l'aimable don Juan Junquero y Lujan, officier d'infanterie, dont la maison, pourvue d'un rez-de-chaussée et d'un jardin, convient admirablement à notre installation, que le concours de mon hôte rend prompte et facile. Bien que M. Rey soit malade, en proie à des douleurs hépatiques et à une forte fièvre dues à l'humidité, nous sommes bientôt pourvus de tout ce qui nous est nécessaire, grâce au concours spontané de tous les Espagnols qui résident ici; nous engageons des *muchachos*, nous nous assurons d'une *banca*, nous achetons des chevaux, et nous sommes bientôt à même de courir dans toutes les directions.

La petite ville de Davao, connue aussi sous le nom de *Vergara*, est le chef-lieu de la province de Nueva Guipuzcoa, laquelle comprend le quart sud oriental de Mindanao; cette province s'étend sur la côte sud de la grande île, depuis la baie de Sarangani, où elle confine à la province de Cottabato, jusqu'à la baie de Mayo sur l'océan Pacifique ; ses limites septentrionales sont indécises, car le centre de l'île est encore plus ou moins indépendant. Dans l'intérieur, au milieu des montagnes volcaniques chargées d'épaisses forêts, vivent, à l'état sauvage, les *Infieles* de races diverses que nous allons nous efforcer



Une rue de Davao.

d'atteindre; sur les côtes, notamment à l'embouchure des cours d'eau, sont partout campés les *Moros*, dont les déprédations provoquèrent l'établissement de l'Espagne dans ces parages; l'espèce de cordon littoral que forment ces Malais est ici beaucoup moins serré que sur d'autres points du grand archipel d'Asie. En 1847, Oyanguren, officier d'une rare énergie, obtint du gouvernement de Manille l'autorisation d'entreprendre à ses risques et périls une expédition contre les *Moros* de Davao [1]. Le dernier *conquistador* partit sur un petit brick, relâcha à Caraga, pueblo bisaya de la côte du Pacifique, y recruta deux cents volontaires, et se présenta hardiment devant Davao, qui était alors comme aujourd'hui la capitale de la région; il l'emporta sans coup férir et imposa bientôt son pouvoir sur toutes les côtes qui limitent actuellement la province. Depuis cette époque, la domination espagnole n'a jamais subi d'agression sérieuse; toute la rancune des *Moros* n'a produit que des assassinats et des pirateries, paralysées dans ces dernières années par l'établissement d'une station navale à Davao. Cette station, commandée par un lieutenant de vaisseau, comprend trois faloas montées par soixante-quinze marins indigènes, et un petit arsenal, dont les ouvriers, grâce à la cordiale obligeance de M. de Ramos, nous rendent les plus précieux services. La province est gouvernée par un chef de bataillon qui a sous ses ordres une compagnie de discipline indi-

1. Oyanguren ne reçut du gouvernement que quelques armes, des munitions et l'autorisation de lever une compagnie de volontaires; il devait être gouverneur pendant dix ans de toute la région qu'il soumettrait et avoir le monopole du commerce pendant les six premières années de la conquête. En 1849, aidé par quelques secours envoyés de Manille, Oyanguren brisa la dernière résistance des *Moros* sur le rio *Hijo;* la conquête était dès lors définitive. Le vaillant soldat ne jouit pas longtemps des fruits de la victoire; rappelé en 1852, il mourut en 1859 à Manille, dans le désespoir et la misère.

gène de 200 hommes environ, casernée à Davao. Ces forces sont suffisantes pour assurer la tranquillité de la côte. Quant à la conquête de l'intérieur, l'Espagne a tout intérêt à l'attendre d'une politique ferme et patiente; les événements de ces dernières années prouvent la valeur de ce système; des expéditions militaires dans un pays accidenté, inconnu, souvent désert, exigeraient des efforts hors de toute proportion avec des résultats toujours précaires.

2 juin. — Nous poussons des pointes dans toutes les directions, et nos excursions sont presque toujours fructueuses. La région est encore presque entièrement plongée dans la barbarie, bien qu'elle offre de grandes ressources pour le commerce et l'agriculture; le défaut de ports est le grand obstacle au progrès. Les côtes est et ouest du golfe de Davao sont exposées au souffle des moussons et balayées par des courants violents; l'embouchure de tous les cours d'eau, peu importants d'ailleurs, est obstruée par des barres; seule, la baie de *Malalac*, sur la côte ouest, offre, dit-on, un bon mouillage.

Les côtes du golfe sont, en général, dangereuses; de larges bancs en interdisent l'approche; en beaucoup de points où les courants sont moins violents, et par des profondeurs de 50 centimètres à 15 mètres, s'étendent de larges récifs de polypiers. Le travail des zoophytes, les déblais charriés par les courants et les tremblements de terre, peu intenses, mais presque quotidiens, modifient constamment le relief de la côte, où, en somme, les phénomènes de soulèvement prédominent. Dans le passé, alors que le volcan Apo était en pleine activité, ces mouvements eurent sans doute une intensité infiniment plus grande.

Une haute chaîne de montagnes affectant une direction générale nord et sud court parallèlement à la côte ouest,

dominée par le volcan Apo près de Davao; elle présente en maint endroit d'immenses dépressions circulaires, anciens cratères tapissés aujourd'hui par d'épaisses forêts.

Toute la région du golfe est essentiellement volcanique; le sol, très fertile, est généralement constitué par les détritus des roches éruptives; cependant, sur beaucoup de points, même à des altitudes considérables, des grottes, des vestiges de polypiers attestent l'action prolongée de la mer; ces points sont bien connus des indigènes, qui savent par expérience que les plantations de cacao ne réussissent pas sur les terrains autrefois submergés.

La province de Davao est salubre, même sur la côte, excepté sur tous les points bordés de palétuviers et sur ceux, beaucoup plus rares, où l'affaissement du sol produit de larges marais dans lesquels se putréfient les restes des forêts immergées. La diarrhée, la dysenterie et la fièvre intermittente, généralement de type tierce, sont les affections dominantes. Les Indiens Bisayas et les indigènes leur payent un large tribut (elles sévissent aussi sur les Européens, avec moins de fréquence, mais avec beaucoup plus de gravité); il n'est pas rare de rencontrer des Bisayas qui de temps à autre, depuis des années, ont des accès de fièvre pendant plusieurs mois consécutifs. Leur organisme est aussi patient que leur caractère; le tempérament lymphatique, résultat d'une hygiène déplorable, est très développé parmi eux et se dénote par des adénites, des phlegmons et des ulcères qui se produisent sous l'influence des causes les plus légères et ne guérissent que très lentement.

En somme, la constitution médicale est dominée surtout par les influences telluriques. Les Européens ne peuvent attribuer au milieu météorologique qu'une affection, l'anémie, et celle-ci, quand elle n'est pas provoquée par

une autre maladie, ne survient qu'après un séjour prolongé.

Ces remarques ne concernent que les hommes adultes; ici comme ailleurs, les femmes et les enfants de race blanche supportent mal l'influence dépressive du milieu tropical; les hommes eux-mêmes ne bénéficient de la bénignité relative du climat que s'ils peuvent suivre exactement les règles d'une hygiène sévère, règles peu compatibles avec les travaux de notre mission. M. le docteur Paul Rey subit les conséquences à peu près inévitables de notre régime; jusqu'ici il n'avait éprouvé que quelques indispositions sans gravité; aujourd'hui sa santé fortement ébranlée ne lui permet plus de poursuivre ses travaux; un prompt retour en Europe lui est devenu nécessaire. Je me sépare avec un profond regret de mon excellent camarade, avec qui je voyage depuis plus d'une année sans que jamais, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, le plus léger nuage se soit élevé entre nous, résultat assez remarquable entièrement dû à l'aménité de son caractère. J'accompagne M. Rey à bord du *Pasig*, où nous échangeons une cordiale poignée de main; puisse la mer être favorable à l'ami, à l'homme de cœur qui à Sandakan et à Soulou m'a prodigué des soins dévoués [1] !

Par le même bateau nous quitte M. le commandant don Faustino Villa Abrille y Alvarez, gouverneur de Davao, qui vient de remettre ses pouvoirs à M. le commandant Rajal. Depuis que nous sommes ici, le nouveau et l'an-

1. Mes vœux ne furent pas entièrement exaucés : le *Panay*, sur lequel M. Rey s'embarqua à Manille, rencontra dans la mer de Chine un ouragan furieux qui brisa son hélice. Le *Panay* eut toutes les peines du monde à gagner à la voile le port de Labuan, où le gouverneur, M. William Treacher, notre compagnon de route à bord du *Royalist*, lui fit le meilleur accueil.

cien gouverneur nous ont montré une égale bienveillance et ont à chaque instant usé, pour faciliter nos recherches, de toutes les ressources que leur donne leur autorité. Nos souhaits accompagnent M. le commandant et Mme Villa Abrille dans le nouveau poste dont ils trouveront la désignation à Manille.

Du 2 juin au 5 octobre. — J'étends de plus en plus le rayon de mes excursions autour de Davao, où je laisse mes approvisionnements et mes bagages. Les courses au sud du rio de Davao sont toujours précédées d'un préambule désagréable; les pluies amenées par les vents du sud-ouest ont beaucoup grossi ce rio large, profond et rapide au point où l'inclinaison des berges permet de prendre pied; un énorme crocodile y a établi sa résidence; on le guette en vain; il a déjà essuyé sans dommage appréciable plusieurs coups de remington; presque chaque jour il signale sa présence en enlevant quelque bétail, et de préférence les chevaux qui passent à la nage, remorqués par les embarcations. Mais dès qu'on a franchi le passage difficile, quelles belles courses au milieu des prairies et des forêts, quels beaux paysages! l'un d'eux surtout, près de l'embouchure du rio Matina; c'est, à quelques détails près, le décor du *Mancenillier* au quatrième acte de *l'Africaine*.

Sur les bords mêmes du rio de Davao, quelques *infieles* ont construit leurs cases, et, tenus en respect par le voisinage immédiat des baïonnettes espagnoles, ont un peu modifié leurs mœurs violentes, mais, au fond, leurs coutumes sont toujours celles des sauvages de l'intérieur; à chaque instant je rencontre dans ces cases des esclaves sans famille, qui n'auraient que quelques pas à faire pour conquérir leur liberté et persévèrent dans la servitude, soit que leur extrême ignorance les empêche de croire à l'efficacité de la protection du pavillon espagnol, soit que

leur apathie appréhende un changement quelconque. Quelques rares colons, indiens Bisayas, disciplinaires libérés pour la plupart, se sont établis au milieu de ces indigènes; fait triste à signaler, ils en ont pris les mœurs; comme eux ils ont des esclaves et paraissent fort surpris de mes observations à ce sujet. « Mais, señor, me dit l'un d'eux, tous mes voisins ont des esclaves; si je n'en avais pas, je ne serais plus respecté, et bientôt je serais moi-même capturé, échangé contre quelques *platos* [1] et emmené à tous les diables par delà l'Apo. D'ailleurs, sans esclaves, comment cultiver ma plantation? Si je donnais la liberté à mes gens, il est probable qu'ils refuseraient de me quitter; seulement ils ne voudraient plus travailler; ils me demanderaient à manger tout de même, et ne craindraient plus mon *bejuco;* c'est moi qui me trouverais à leur merci. »

Quand on a passé quelque temps dans le Grand Archipel d'Asie, les raisonnements de ce genre ne surprennent plus.

Les Infieles de cette région, les Bagobos surtout, élèvent d'excellents chevaux; tout le monde, femmes et enfants, monte à cheval dans ces montagnes; cet animal est ici l'objet de la même sollicitude qu'en Algérie; les meilleures juments, propriété des chefs, ont une réputation qui s'étend au loin; leur généalogie est soigneusement conservée par la tradition. Ces chevaux ressemblent beaucoup au cheval barbe; leur taille est cependant un peu inférieure et leur tête plus forte. Comme les barbes, ils sont sobres, rapides, infatigables; les sujets de choix reçoivent, en général, une ration quotidienne de deux

1. Assiettes de porcelaine chinoise très grossière, importées en quantité considerable aux Philippines; constituent un des principaux objets d'échange avec toutes les populations sauvages.

kilogrammes de riz; les autres n'ont pour toute nourriture que le fourrage vert des prairies où ils paissent en liberté. Leur caractère se prête bien au dressage. La seule bride en usage est un filet brisé en cuivre, sans gourmette, hérissé de pointes mousses, soutenu par une têtière en corde d'abaca. Les deux rênes, aussi en corde, excessivement courtes, réunies immédiatement derrière la crinière, tiennent le cheval constamment en main; ces deux rênes se prolongent en une rêne unique, la seule sur laquelle puisse agir le cavalier; mais ces chevaux, très souples, obéissent facilement à l'action des aides.

La selle se compose de deux arçons en bois réunis par deux planchettes qui reposent des deux côtés de la colonne vertébrale en dégageant fortement le garrot. Le plus souvent on interpose une natte ployée en plusieurs doubles entre la selle et le cheval, et toujours une autre entre la selle et le cavalier; une sangle étroite en abaca maintient cette selle primitive, complétée par des étriers très courts. Ce harnachement est peu solide; malgré leur réputation de centaures, les sauvages sont de médiocres cavaliers; en réalité ils se tiennent, non par la pression des genoux que la saillie latérale de l'arçon rend impossible, mais au moyen de l'équilibre; la rupture de la sangle et l'instabilité du cavalier occasionnent des chutes fréquentes, et j'ai souvent soigné au fond des forêts des malheureux horriblement meurtris. L'armement des sauvages complique ces accidents de la façon la plus grave, car à cheval ils ont toujours, comme les Soulouans, la lance à la main. Dernièrement, je chassais le cerf et le sanglier avec deux chefs voisins de Davao. Nous nous trouvions au bord d'une immense prairie mollement ondulée, entourée d'un rideau de forêts; derrière nous, une légion de *sacopes* et d'*esclaves* refoulait avec de grands cris le gibier vers la prairie. Un cerf ne

tarde pas à débucher; nous nous élançons au galop au milieu du cogon dont le feuillage serré cache de nombreuses fondrières; les chevaux du pays ont un flair merveilleux aiguisé par l'habitude; leur sabot connaît bien cette moindre résistance du sol qui indique les abords de la fange, et ils franchissent le mauvais pas d'un bond instinctif. Cette fois-ci, un des chevaux calcule mal son élan et s'abat. Lancé en avant, le cavalier décrit la parabole obligée et s'embroche sur sa lance qui s'est malencontreusement enfoncée dans le sol, la pointe en l'air. Bien que pénétrante, la blessure, soignée sur-le-champ, n'est pas mortelle. Mais le malheureux *dato* conservera une gêne de la respiration qui lui interdira à jamais la chasse à courre.

Les *Infieles* ou indigènes de la région de Davao sont bien supérieurs par leur organisation sociale aux populations de l'intérieur que j'ai déjà visitées à Bornéo et dans la péninsule de Malacca ; leur situation, à l'égard des Malais (*Moros*) de la côte, est pourtant la même; cependant comparées à celles des Buled Upih et des Manthras, leurs ressources sont considérables.

Leur alimentation a pour base la patate douce (*Convolvulus batatas*) et le riz qu'ils cultivent rarement avec l'aide des bêtes de labour. Les plantations de banane, de coco, de café et de cacao sont aussi assez nombreuses. Mais, en général, après avoir assuré tant bien que mal leur existence au moyen du riz et des patates, les indigènes préfèrent chercher dans les forêts la cire, le miel, la résine appelée *almaciga* sur la côte, et l'écorce du cannelier, qui, bien que de qualité inférieure, trouve toujours un prompt débouché; tous ces produits, bien que cédés à vil prix, leur procurent un bien-être relatif. Ils donnent assez de soin à la culture de l'*abaca*, qu'ils débitent en fibres par le procédé déjà noté dans la pro-



Atas du volcan Apo. (Photographies de l'auteur.)

vince d'Albay. Avec ces fibres souples et tenaces, ils tissent des étoffes grossières, mais résistantes, auxquelles ils donnent le nom de *dagmay*; brunies au moyen de coquillages, elles acquièrent le brillant de la soie. Les Infieles les teignent et les tissent par les procédés les plus primitifs; cependant le produit ne laisse rien à désirer pour la solidité et la couleur; ils forgent aussi des kriss dont la matière première leur est fournie par la ferraille qu'ils se procurent au moyen d'échanges. Ces armes ont pour eux une valeur fort élevée, qui est seulement en rapport avec la somme énorme de travail qu'elles représentent, vu les procédés élémentaires employés pour leur fabrication. Il en est de même de quelques ustensiles et ornements, mors de bride, bracelets, colliers, fabriqués avec le laiton troqué sur la côte. Les Infieles n'emploient l'or que très rarement, bien qu'on le trouve dans presque tous les ruisseaux de l'intérieur; un collier de ce métal, dont la matière vaudrait à Paris 50 ou 60 francs, a ici une valeur décuple.

Les tribus qui se partagent les environs de Davao sont, du reste, très diverses, et ne doivent pas être confondues [1].

Les Bisayas désignent à la fois, sous le nom d'*Atas*, les *Negritos* que je n'ai encore rencontrés ici qu'à l'état d'esclaves, et d'autres tribus qui vivent au nord-ouest de l'Apo. Ces dernières appartiennent à un type élevé; elles ont un état social assez avancé; ce sont les seules qui ne craignent pas de se mesurer avec les *Moros*, auxquels elles ont voué une haine héréditaire; leur audace est souvent couronnée de succès.

Les *Tagabawas*, mélange de *Bagobos* et de *Guiangas*, ont les mêmes mœurs; cependant une de leurs tribus au

1. *Rapport*, ch. III.

moins paraît d'un caractère plus gai et plus sociable. Le costume des Tagabawas est habituellement des plus sommaires; mais les jours de fête, ces indigènes se surchargent d'ornements; les filles de chefs surtout paraissent accablées sous le poids des colliers et des dagmays. Malgré la chaleur d'une journée orageuse et le poids de leurs parures, j'ai vu ces princesses se livrer pendant plusieurs heures à une danse des plus animées qui présentait des rapports étroits avec le *cancan*.

Les Guiangas et les Bagobos disséminés sur le versant oriental de l'Apo sont remarquables par leur air efféminé; souvent, si on ne voyait que leur visage, il serait impossible de reconnaître le sexe des jeunes sujets (v. p. 223). Ils sont très agiles, adroits, et, malgré leur apparence délicate, fort robustes; leur taille moyenne est de 1631 millim. et s'élève parfois jusqu'à 1715 millim.; relativement laborieux, ils fournissent aux colons Bisayas quelques travailleurs libres dont les services sont, d'ailleurs, toujours éphémères.

Le régime social de tous les *Infieles* est, comme celui des *Moros*, la féodalité pure, et dans le golfe de Davao, il n'y a pas même, comme à Soulou ou à Cottabato, un sultan qui exerce une autorité suprême au moins nominale. Les datos *Infieles* ou *Moros* de la région de Davao portent le même titre et jouissent des mêmes droits. Le *dato* est, en fait, le seul homme libre de son clan; il exerce une autorité absolue sur tous les membres de sa famille, sur ses *Sacopes* ou vassaux, et *a fortiori* sur ses esclaves. En théorie, on pourrait dire que les sacopes ont certains droits, qu'ils ne sont assujettis qu'à des tributs et à des corvées définis. Mais en réalité cela n'est vrai ni pour les *Infieles*, ni pour les *Moros* qui ont du moins dans le Koran une doctrine, et dans leurs ignorants *panditas* quelque chose qui ressemble à des jurisconsultes. Les datos de



Guerrier Guianga. (Photographie de l'auteur.)

toute race poussent leur absolutisme et leur tyrannie, non jusqu'aux limites de leur fantaisie qui n'en a pas, mais seulement jusqu'au point extrême où leurs exigences décideraient leurs sacopes à se réfugier auprès d'un autre dato dont ils augmenteraient ainsi la puissance. Du reste, cette considération influe peu sur les datos. Quant à fuir, à vivre seul, je ne crois pas que cette idée ait jamais germé chez un des malheureux voués de père en fils à la plus atroce tyrannie; car elle est impraticable, vu l'état social de la région.

Cet état est la guerre permanente, entendue et pratiquée tout autrement qu'en Europe. Le plus puissant *dato* de la région de Davao ne peut réunir plus de trois ou quatre cents lances en mettant sur pied tous ses sujets, en faisant appel à tous ses parents, à tous ses amis, et si cette petite armée se mettait en campagne, elle mourrait de faim au bout de huit jours. Ici, on se bat d'une autre façon. Quand ils supposent qu'un village peut fournir un butin convenable, les datos envoient une petite troupe de *Sacopes* et d'esclaves qui attaque toujours par surprise et pendant la nuit. Les vieillards sont égorgés sur-le-champ ainsi que les hommes adultes qui se sont sérieusement défendus. Les femmes jeunes et les enfants sont soigneusement épargnés, car ils constituent la meilleure part du butin, les femmes surtout, qui, assimilées à des bêtes de reproduction, travaillent tout en augmentant le nombre des esclaves du *dato* victorieux. Les sacopes agissent le plus souvent qu'ils le peuvent pour leur propre compte; de là l'insécurité la plus complète pour tout individu qui vivrait isolé, et les craintes continuelles de tous les indigènes [1]. Naturellement, un tel état social développe à

1. On verra plus loin, chapitre X, cet état plus accusé encore chez les Mandayas et les Manobos, dans le centre de Mindanao.

l'extrême le goût du sang; les *Moros* ont des lois qui le surexcitent et le légitiment; quant aux *Infieles*, ils se sont forgé une religion qui le consacre.

Ce n'est pas sans peine que j'obtiens quelques détails sur cette religion; comme tous les sauvages, les indigènes de la région de Davao sont très réservés à cet égard, et les Indiens Bisayas les plus familiarisés avec eux affirment qu'ils n'ont aucune espèce de croyance; ces Bisayas sont d'ailleurs de bonne foi, car ils ne conçoivent guère une religion sans toutes les cérémonies du catholicisme.

Les Infieles reconnaissent une trinité résidant dans le ciel et composée de trois frères, *Tighiama* qui a créé le monde, *Manama* qui le gouverne, et *Todlay* dieu de l'amour, époux de la vierge *Todlibun* en l'honneur de laquelle les femmes célèbrent quelques rares fêtes. Tels sont les êtres fondamentaux de la conception des Bagobos et des Guiangas, et sans doute de tous les autres Infieles; mais on n'entend jamais parler d'eux et il faut de la ténacité pour les découvrir. En fait, les Infieles ne se préoccupent guère que de trois puissances d'un ordre inférieur: *Limbucun*, *Mandarangan* et *Dewâta*.

Mandarangan est l'*Asuan* tagaloc, l'*Yaua* bisaya et le diable en français. *Limbucun* s'incarne dans une tourterelle dont le chant est un présage certain; il n'est pas d'Infiel qui ne renonce sans hésiter au voyage le plus nécessaire si le chant se fait entendre à sa gauche. Cet esprit a aussi une grande influence sur les récoltes : quand elles sont bonnes on lui offre quelques grains de riz sur un plat fixé au sommet d'un arbre. *Dewâta* est le génie protecteur du foyer domestique et son culte est malheureusement célébré avec beaucoup d'application. « Dewâta aime le sang, disent les Bagobos; il n'est jamais aussi content que lorsque les lances sont rouges, et tous les moyens sont bons pour le satisfaire. » A défaut de grief

sérieux, comme l'assassinat d'un parent ou d'un ami, qui doit toujours être vengé, les prétextes ne manquent jamais pour verser le sang. Chez tous les Infieles une dette impayée donne au créancier le droit de tuer le débiteur ou un de ses parents ; c'est au créancier à bien préparer son embuscade. Mais d'après les mêmes mœurs une honte ineffaçable s'attache à la famille qui ne venge pas le sang versé ; de là des *vendette* qui se perpétuent de génération en génération. Les prétextes les plus futiles, un sourire inexpliqué, un geste douteux, demandent aussi la mort. Le meurtre s'accomplit toujours au moyen d'un guet-apens préparé de longue main, combiné de telle sorte que le meurtrier ait une retraite assurée et facile ; dès qu'il a frappé, l'Infiele se sauve sans même s'assurer que le coup ait porté.

Les sacrifices humains sont une autre source de meurtres. La mort d'un dato ou de l'une de ses femmes, un ouragan, un accident quelconque, demandent des sacrifices dont le nombre est proportionné au rang des défunts ou à l'importance présumée du phénomène. La victime est prise parmi les esclaves du dato ou achetée par cotisation ; souvent en effet, quand un dato a condamné à mort un de ses sujets, il le vend, s'il est sûr qu'on l'achète pour le sacrifier.

Dans le cas de cotisation, les Infieles frappent la victime à tour de rôle dans l'ordre que leur attribue l'importance de leur souscription.

Enfin, toutes les fautes, le vol comme le viol, très rares il est vrai, la paresse d'un esclave, etc., sont passibles de mort, car les Infieles ne connaissent pas d'autre peine.

Les Infieles n'ont ni idoles, ni temples, ni prêtres. Leurs cérémonies religieuses sont très sommaires ; ils se réunissent dans une case quelconque et passent la nuit à boire du vin de canne et à invoquer leurs divinités sans

que nul d'entre eux prenne dans ces assemblées un caractère sacré. Pourtant, il y a toujours, en fait, quelque Infiele plus adonné que les autres aux choses de la religion, et qui jouit en cette matière de quelque primauté. Quelquefois, mais bien rarement, un de ces Infieles, grâce à son intelligence et à quelques prédictions réalisées par le hasard, acquiert une influence considérable dont il profite pour s'ériger en dato et exploiter sans miséricorde ceux qui se rangent sous sa loi.

Les dialectes de tous les Infieles avec lesquels j'ai été en rapport doivent être rattachés au groupe dont le tagaloc est le type, et qui fait partie de la grande famille des langues malayo-polynésiennes [1].

14 juillet. — En face de Davao, au milieu du golfe, se dresse la grande île de *Samal* [2], habitée par les Samals. Des indices recueillis auprès des Indiens Bisayas qui trafiquent sur la côte, dans le voisinage de Davao, me font croire que je pourrai y fouiller utilement quelques tombes loin des villages. Un de ces Bisayas, alléché par l'espérance de me servir de guide, office rémunérateur dans cette circonstance, m'assure même qu'il connaît une prairie où les ossements affleurent le sol. Généralement il ne faut guère se fier aux indications de cette espèce; parmi ces populations peu instruites, seuls les plus fieffés coquins surmontent pour quelques piastres la terreur superstitieuse qu'inspirent les morts. Il est rare cependant que, lorsque plusieurs indications concordent, elles ne renferment une part de vérité. Je me mets donc en route avec mon guide pour timonier et mes deux *muchachos* qui vont me servir de rameurs. Admirable flexibilité du caractère des Indiens! L'un de ces hommes était apprenti

1. *Rapport,* ch. v.
2. Qu'il ne faut pas confondre avec l'île du même nom, habitée par les Moros, dans l'archipel de Soulou.

tailleur, l'autre n'avait jamais quitté sa cabane. En peu de jours ils sont devenus cuisiniers, palefreniers et matelots; ils s'acquittent fort convenablement de ces divers services et de tous ceux que rend nécessaires le hasard de mes excursions.

Après quelques heures de navigation, j'arrive sur un point de la côte ouest de Samal appelé *Binuni*. J'y trouve plusieurs Samals, mais aucune trace de sépulture. Aujourd'hui mes recherches auront pour objet les vivants.

Ces Samals sont intéressants; grands, solides, bien musclés, ils se distinguent des *Moros* et des Bisayas, non seulement par l'élévation de leur taille et par l'ensemble de leur conformation, mais encore par la dimension des extrémités qui n'a rien de la gracilité malaise, et par les traits du visage; leurs pommettes très saillantes, leur barbe raide et abondante aux lèvres et au menton, leur donnent quelque chose de la physionomie du chat. Fiers, travailleurs, assez industrieux, ils vivent dans une aisance relative, et leurs mœurs sont un peu moins féroces que celles de leurs voisins de Mindanao avec lesquels ils sont en hostilité depuis un temps immémorial. Quand Oyanguren arriva ici, l'habile et vaillant capitaine s'en fit promptement des alliés, et depuis lors ils ont toujours vécu en bons termes avec les Espagnols.

Dès que je mets le pied sur le rivage, un vieillard, qui certes ne soupçonne pas le but de mon excursion, vient à moi et me montre avec un certain orgueil une fabrique de sel. Une grande cuve en écorce est remplie de cendres obtenues en brûlant le bois flotté qui couvre la plage. Les cendres sont arrosées avec de l'eau de mer en ébullition; la lessive est recueillie dans des vases qui, alternativement remplis et chauffés jusqu'à évaporation, renferment à la fin un sel gris, impur, mais qui, faute de mieux, est encore fort utile.

Cependant mon guide est en défaut ; il avoue qu'il n'a jamais vu de tombes, mais qu'il a entendu dire qu'il y en avait. Sous prétexte de chasse, j'ai beau chercher dans toutes les directions, je ne trouve aucun indice. Il faudra donc se contenter des observations anthropologiques. Au moment où je me décide à partir, je rencontre un trafiquant Bisaya qui, séduit par quelques piastres, m'entraîne loin des cases, me fait jurer de ne point révéler son nom, et me dit d'aller fouiller les îlots *Malipano*, en vue de Binuni, à quelques encablures de la côte.

J'aborde peu de moments après sur le plus grand de ces îlots, couverts d'une végétation serrée au milieu de laquelle abondent les *Pandanus*. L'îlot est constitué par la partie culminante d'un vaste banc de polypiers autour de laquelle il n'y a guère plus d'un mètre d'eau. Cette situation indique le mode de formation de l'îlot, produit par un soulèvement; il ne peut y avoir de doute à ce sujet; le sol est couvert de roches madréporiques creusées de grottes et de crevasses où l'action de la mer est manifeste. La netteté de ces traces, l'état de la végétation qui, bien que vigoureuse et touffue, ne comprend pas d'arbres âgés, tout indique que la date du soulèvement est récente, fait normal dans cette région volcanique quotidiennement ébranlée par les tremblements de terre. Au centre de l'îlot, à quelques pas de la plage, sous un abri formé par une roche madréporique, je découvre un véritable ossuaire. Cet abri, haut de 4 mètres environ, large et profond de deux ou trois, suffit à la tribu samale voisine qui ne doit pas déposer ici plus d'un mort par an. Sur le sol, gisent pêle-mêle un grand nombre d'ossements brisés, confondus, au milieu de détritus végétaux; un tréteau de *palma brava* [1] supporte deux cercueils juxta-

1. *Corypha minor* (Palmiers).



Abri sépulcral de l'ilot Malipano.

posés, sur lesquels sont placés un rouet, de l'abaca prêt à être filé, une corbeille renfermant tous les ingrédients du buyo, et deux coupes de porcelaine chinoise qui contenaient du riz, depuis longtemps dévoré par les oiseaux.

Les cercueils ont la forme des pirogues du pays; comme les bancas, ils sont creusés dans un tronc de bois dur; ils sont fermés par un couvercle exactement adapté, maintenu par de forts liens de bejuco. Les cadavres sont enveloppés et serrés comme des momies dans plusieurs *dagmay*, que recouvrent encore plusieurs nattes. Après avoir replacé les couvercles et remis tout en ordre, les squelettes sont aisément transportés dans ma banca.

Il est impossible de savoir si les Samals ont quelque idée de vie future, s'ils croient que quelque partie invisible survit à la mort. Chaque année, après la récolte du riz, ils visitent cette sépulture et y déposent des offrandes, mais cet hommage aux défunts n'implique pas nécessairement la croyance à une existence immatérielle.

Je mets le cap sur Davao en rangeant à la toucher la côte ouest de l'île Samal; la mer est calme et permet d'observer distinctement le rivage élevé de quelques mètres, formé par des masses de polypiers récemment soulevées, à peine rongées par les vagues.

Parvenu en face du village *moro* de Lanan, je quitte l'abri de Samal pour franchir le détroit qui me sépare de Davao. A ce moment le ciel se couvre, l'atmosphère devient étouffante, et je suis surpris par une bourrasque du N.-O. qui retarde singulièrement la marche de ma banca. Au milieu du détroit je me trouve tout à coup au milieu d'un troupeau de cétacés [1] qui paraissent s'ébattre avec volupté dans ce milieu chargé d'électricité; leur dos

1. Sans doute des baleines australes, qui remontent parfois jusque dans les mers du Japon.

luisant s'élève et s'abaisse lentement au milieu des vagues, comme d'autres vagues plus calmes et plus puissantes; leurs évents rejettent, en dépit de certains traités de zoologie, des colonnes d'eau qui retombent en pluie à quelques brasses de moi; ils paraissent ne prêter aucune attention à ma frêle banca, et plusieurs coups de carabine les laissent indifférents. Cette escorte forcée m'accompagne jusqu'au rivage, où je suis fort aise d'en être débarrassé.

Des excursions analogues remplissent les jours suivants. Tantôt par eau, tantôt par terre, je m'efforce d'exploiter de mon mieux des richesses naturelles de cette admirable contrée. Quelques-uns des disciplinaires libérés de Davao sont pour moi une précieuse ressource. Ces mauvais sujets, ultra-fainéants, auxquels la *tuba* et le *panguingui* créent des besoins toujours pressants, préfèrent à un travail régulier des courses aventureuses chez les Infieles; ils jouent leur tête, mais cet accident mis à part, le trafic auquel ils se livrent avec ces populations primitives leur assure un gain énorme. Ce sont de bons guides et, sur leurs indications, je viens de trouver encore plusieurs squelettes de *Moros* et de *Bagobos*. La dernière expédition a failli mal tourner. En traversant une large prairie encadrée de forêts, je tire une charmante *aigrette* [1] sur le bord d'une mare cachée par un rideau de graminées. L'oiseau tombe, et aussitôt apparaît derrière les herbes un troupeau de *Karabao*, troublés par la détonation dans la sieste dont ils jouissaient paresseusement au milieu de la vase. Ils s'étirent lentement, hument l'air, et se dirigent en escadron serré sur nos traces, précédés d'un des leurs qui prend le petit trot. Je me hâte à tout hasard de glisser dans ma carabine une balle cylindro-conique à pointe

1. *Herodias gazetta*. Echassiers.

d'acier. « Ang ñgalan nuestra Señora, me dit mon guide, gardez vous de tirer; allongeons le pas, mais sans courir; à notre premier élan nous serions *envestidos.*

— Mais si le buffle se décide, faut-il tirer sur lui, ou bien en l'air pour l'effrayer?

— Impossible de le tuer raide; et si vous tirez en l'air il sera plus furieux. Ne tirez pas, et dépêchons-nous sans en avoir l'air. »

En jetant un coup d'œil en arrière, nous voyons le buffle s'arrêter; il lève la tête, puis, inclinant ses cornes vers le sol, fond sur nous au grand galop. Heureusement nous touchons à la forêt. Une clôture à demi ruinée que nous escaladons vivement arrête l'assaillant. Pendant qu'il cherche un passage, nous nous enfonçons dans un fourré où il ne peut nous joindre; pendant plus de deux heures, nous suivons dans la forêt un sentier parallèle à la prairie; l'animal tenace marche de conserve avec nous, invisible, mais dénotant par ses mugissements l'humeur que lui donne sa poursuite infructueuse.

Les buffles, sauvages ou domestiqués, sont toujours dangereux; ceux qui sont employés à l'agriculture paraissent obéir plus facilement aux enfants, et c'est merveille de voir un troupeau de ces puissantes bêtes dirigé par un bambin de huit à dix ans. Ces animaux, en apparence si dociles, sont aussi redoutables pour les indigènes que pour les Européens, dès qu'ils ne sont plus sous la conduite de leurs maîtres. Ils s'acharnent sur leurs victimes et tuent plus de gens aux Philippines que les serpents et les crocodiles.

Il est bien fâcheux que ces animaux utiles soient aussi féroces; énergiques, sobres, infatigables, ils rendent les plus grands services comme bêtes de labour et de bât; leur chair est coriace, sauf les morceaux de choix qui apportent quelque variété à mon ordinaire, car les bœufs

de ce pays doivent être rangés, au point de vue gastronomique, dans la catégorie des veaux. Quelques disciplinaires libérés capturent parfois des buffes sauvages, chasse bien périlleuse, quoiqu'ils se servent de pièges. J'ai soigné près de Davao un de ces chasseurs atteint d'un coup de corne dans la cuisse, qui amena un vaste décollement de la région. Le blessé m'a juré à plusieurs reprises qu'il renonçait pour toujours à son métier. Le jeu, dit-il, n'en vaut pas la chandelle.

30 juillet. — Mauvaise journée. Est-ce la pluie, la fatigue, le cyanure de potassium respiré à une haute température dans l'étroit cabinet portatif où je développe les clichés photographiques? Enfin, je perds connaissance pendant quelques heures. Quand je reviens à moi je vois, à mon chevet, M. le commandant Rajal, M. de Ramos, mon confrère de la station navale don Gabriel Lopez, qui s'informent avec empressement de mon état, et de nouveau mettent à ma disposition tous les moyens dont ils disposent. Grâce aux soins véritablement fraternels de don Gabriel Lopez je suis bientôt hors d'affaire. Mais cette secousse me laisse dans un état de faiblesse qui se prolonge longtemps. Il me faut plus d'un mois pour recouvrer mes forces. Pendant ce temps je ne saurais trop me louer des délicates attentions, de l'empressement infatigable, de mon hôte, M. le lieutenant don Juan Junquero, et de la sympathie que me montrent tous les Espagnols qui, à tour de rôle, ont l'obligeance de me tenir compagnie et, par leur conversation animée, pleine de saillies, m'aident à passer les longues heures de la convalescence. Quand je suis rétabli, je trouve dans le petit arsenal de la station navale une magnifique collection des bois de la région, la plus riche peut-être des Philippines en essences de tout genre. M. de Ramos l'a formée à mon intention, afin que ma maladie ne produise pas d'interruption dans mes envois.

La richesse forestière des Philippines, de Mindanao surtout, est immense; presque toutes les montagnes sont couvertes d'essences dont plusieurs présentent des qualités de premier ordre, soit pour ces constructions urbaines ou navales, soit pour l'ébénisterie et la menuiserie [1].

15 septembre. — M. le commandant de Ramos, qui va inspecter la côte occidentale du golfe, que je n'ai pas encore visitée, m'offre gracieusement une place à bord de sa faloa; peu après être sortis du rio de Davao, rangeant la côte au sud, nous passons devant l'embouchure des ruisseaux Matina et Tahumu, qui arrosent le territoire des Guiangas et des Bagobos; au delà s'étend une belle plage d'un sable fin sur laquelle viennent mourir les dernières pentes de l'Apo. Toutes ces pentes tourmentées sont couvertes de forêts, asile des Bagobos; leur tribu la plus puissante, sous le commandement du célèbre dato Mani, paraît s'être constituée la gardienne du volcan, où jamais, disent les Infieles, aucun homme n'a mis le pied. Cette partie du rivage voisine de l'Apo porte le nom de *Sibulan.*

Un peu plus loin, nous nous arrêtons à *Daron*, village *Moro* situé à l'embouchure d'un ruisseau. Le dato Moro donne en ce moment audience à quelques chefs Infieles : il est assis sur une estrade, et les visiteurs sont accroupis sur le plancher de la case.

Ces Moros du golfe de Davao sont tout aussi attachés à l'islamisme que les Soulouans, quoique moins fanatiques et moins audacieux, car ils sont disséminés. Daron, par exemple, compte à peine une vingtaine de cases. Je n'ai jamais vu parmi ces *Moros* les types fins, à front haut, à nez droit que l'on rencontre à Soulou; le type moyen est ici moins élevé. Ces Moros empêchent autant qu'ils le peuvent les tribus de l'intérieur de communiquer directe-

1. Voy. mon *Rapport,* ch. VI.

ment avec la côte; ces intermédiaires obligés de beaucoup d'Infieles et des Bisayas, se livrent à un commerce peu pénible et fort lucratif.

En ce moment même, les chefs Infieles règlent leurs comptes de l'année avec le dato *Moro* et lui apportent leur récolte de riz ; des trafiquants bisayas viennent d'aborder à Daron ; mais le seigneur du lieu, qui s'arrange de façon à être toujours créancier des malheureux sauvages, aura soin d'être seul à traiter avec les uns et les autres. Cette année la récolte est peu abondante et les Bisayas donnent 6 varas de *coco crudo* [1] pour un *cavan* [2] de riz non décortiqué. La valeur de ces 6 varas, achetées à Davao, est de 2 fr. 65, et à Davao même, à quelques milles d'ici, le cavan de riz vaut couramment 5 francs. Habituellement les Bisayas donnent moins encore, du cuivre, des perles de verre, pour la valeur de 1 ou 2 réaux (0 fr. 62 cent. 1/2 ou 1 fr. 25). Ces chiffres indiquent suffisamment les bénéfices des Bisayas et la spoliation des Infieles, sur lesquels les *Moros* gagnent encore plus que les Bisayas sur les *Moros*.

A quatre heures, une forte brise du sud nous oblige à nous arrêter dans la petite anse de Cauit, mauvais mouillage, difficile à aborder à cause d'un banc de polypiers et de *Taclobe* [3] dont les débris couvrent la plage. La nuit est déjà venue quand un orage épouvantable secoue si rudement la faloa, et en dépit des tentes, l'inonde si libéralement que la place n'est plus tenable. Nous allons chercher un refuge à terre où, à la lueur des éclairs, nous

1. Calicot de qualité très médiocre fabriqué à Manchester. Manille en importe de grandes quantités; ce produit est très employé par tous les indigènes. 1 vara = 0 mètre 835.

2. 1 cavan = 75 litres.

3. *Tridacna gigas*, bivalve qui atteint parfois des dimensions énormes.

entrevoyons deux cases. Dans la première, un Chinois galeux est étendu au milieu de poissons secs qui dégagent une odeur affreuse; nous reculons devant ce réduit infect; l'autre case est neuve et promet un meilleur gîte. Six Bagobos, accroupis autour d'une torche fumeuse, dînent d'un sanglier qu'ils débitent à grands coups de *bolo*. Rassurés sur nos intentions, ils nous abandonnent sans difficulté la moitié de la case. Le foyer constitue une zone neutre. Nous passons une nuit fort calme dans un état de paix armée. Les Bagobos ne quittent pas leur bolo; ils s'étendent à côté de leurs lances, et nous à côté de nos carabines.

Le lendemain nous visitons deux ou trois autres cases que nous n'avons pas aperçues la veille. Je propose à un de leurs habitants de me vendre un de ces petits couteaux recourbés qui servent à couper la noix d'arec pour le *buyo*. Le Bagobo refuse de le vendre; j'insiste, en lui disant de fixer lui-même le prix. Il me le donne alors, refusant tout paiement et tout cadeau. Je le force à accepter cependant quelques verroteries; une heure plus tard, le sauvage vient à bord de la *faloa* et m'apporte un poulet, « car, me dit-il, je t'ai fait un présent, et un présent ne peut être payé; par conséquent, en acceptant tes colliers, j'ai contracté une dette et je veux la payer. » J'accepte, car cet homme ignore mes intentions, et il croirait qu'en refusant, j'entends conserver ma qualité de créancier et lui réclamer plus tard plusieurs douzaines de poulets.

Cette religion de la dette est un des caractères distinctifs des sauvages de ces contrées. On pille, on massacre sans scrupule son voisin, mais on serait déshonoré si on se déclarait insolvable. Quand un chef meurt dans cet état, et le cas est fréquent, ses enfants vendent tout, jusqu'à leur mère, pour acquitter les dettes du défunt. Les

trafiquants bisayas et surtout les *Moros* spéculent outrageusement sur ce point d'honneur ; non contents d'acquérir les produits des Infieles pour un dixième de leur valeur, ils profitent de leur imprévoyance pour leur ouvrir des crédits considérables, qui mettent le débiteur dans leurs mains et leur assurent le monopole indéfini de ces transactions frauduleuses.

25 septembre. — La vie du voyageur est faite de contrastes. Je n'ai aujourd'hui ni l'agréable compagnie de M. de Ramos ni la *faloa* dont le majordome nous servait de si bons dîners ; je reprends ma petite banca, et mes muchachos se transforment de nouveau en rameurs. Mon pilote est un jeune Bisaya, qui a accepté avec empressement cet emploi temporaire. A quelques milles de Davao, mettant pied à terre pour déjeuner sur la grève déserte, je vois s'avancer un Bagobo à cheval ; il est suivi d'un page à pied, entièrement nu, qui porte la lance de son maître. Le chevalier infiele accepte sans façon un verre d'eau-de-vie et me dit qu'il est fort content, car il vient de tuer un *dato* qu'il guettait en vain depuis longtemps ; il m'engage à le suivre dans sa case, cachée à quelques pas de là dans la forêt. L'arrivée du paladin et la nouvelle de son succès sont accueillis par des cris d'allégresse. Les premiers transports passés, on m'offre le *buyo* sacramentel, on s'informe du but de mon voyage, de la distance où se trouve mon pays ; son éloignement paraît impressionner fortement l'assistance. « O mon fils, me dit la mère du jeune Bagobo, comment as-tu pu abandonner tes vieux parents ; qui les protégera pendant ton absence? es-tu sûr de revoir jamais ta maison? »

J'arrive au bout de deux jours dans la baie de Malalac (à vingt-six milles sud de Davao), point hydrographique important, car c'est le seul refuge que présente la côte ouest du golfe. La baie de Malalac, entourée de hautes

montagnes, parfaitement abritée, a une entrée difficile à cause d'un banc dont rien n'indique les limites ; la plage, basse, couverte de palétuviers, est malsaine; il faudrait donc d'assez grands travaux pour constituer ici un bon mouillage. Pour le moment, la côte paraît déserte et on y trouve seulement un misérable *Camarin*, qui abrite les sauvages du voisinage et les trafiquants bisayas quand, à l'époque de la moisson, les premiers viennent échanger leurs grains, leur cire et leurs résines contre quelques aunes de cotonnade ou autres produits de la même valeur.

Quelques heures après notre arrivée au *Camarin*, apparaissent plusieurs bandes de *Tagacaolos*, qui, avertis de l'arrivée de mon pilote, leur fournisseur et créancier ordinaire, viennent régler leurs comptes et grossir leurs dettes.

Ces Tagacaolos, inférieurs aux tribus voisines qu'ils redoutent extrêmement, vivent sur les contreforts de l'Apo entre Cauit et Malalac ; pour éviter les surprises, ils n'habitent que les sommets escarpés, entourés de prairies de cogon, bien que cette situation les oblige à faire chaque jour des courses de plusieurs heures pour se procurer de l'eau; leur taille est relativement assez élevée [1], mais grêle; l'allongement de la face, la forme du nez à lobule fin et recourbé leur donnent une physionomie particulière qui, chez quelques femmes, ne manque pas de grâce; ils paraissent intelligents et fort craintifs. Ils amènent avec eux quelques esclaves de race *bilâne*, la plus infortunée de la région. Réfugiés sur les cimes les plus élevées de la Cordillère occidentale, entre *Lobó* et Malalac, sans communication possible avec la mer, les *Bilâns* sont la proie de toutes les tribus voisines. Leur infériorité orga-

1. 1594 millim. en moyenne pour les hommes.

nique explique leur infériorité sociale; ils sont petits, trapus et peu agiles; ils doivent à un prognathisme considérable et à l'aplatissement de la racine du nez un air qui prévient peu en faveur de leur intelligence, autre cause sans doute de leur misérable existence [1].

Je touche à *Piapi*, à deux milles nord de Malalac. Une tribu de Manobos, chassée de ses domaines situés bien loin dans l'intérieur, au nord du golfe [2], s'est installée ici sous la protection du gouverneur de Davao, qui a placé auprès d'eux un commissaire bisaya. Ces fiers montagnards, dont le nom est redouté de tous les autres indigènes, me paraissent fortement déprimés par leur récente mésaventure et m'accueillent assez bien.

Plus loin, bien que la mer soit assez calme, mon pilote bisaya m'engage à mouiller auprès d'un petit hameau, en alléguant plusieurs prétextes manifestement faux. Curieux de connaître le motif de son insistance, je donne l'ordre d'aborder et ne le perds pas de vue. Dès que la nuit est venue, mon pilote se glisse mystérieusement vers une case ; à peine y est-il entré que j'y entre moi-même. Soudain la branche résineuse qui éclairait l'intérieur s'éteint; une main me guide dans l'obscurité; au bout de quelques instants la torche est rallumée, et je me trouve assis sur une estrade de bambou entre deux Bagobos; une trentaine de marmots, de femmes et d'esclaves sont accroupis sur le plancher; j'aperçois mes rameurs debout contre la porte, vivement intéressés.

Peu à peu je comprends la scène : mettant à profit mon voyage, mon pilote est venu conclure une affaire entamée depuis quelque temps; il demande la main de la fille de la maison. D'après les mœurs bagobos, les lumières ont

1. *Rapport,* ch. III et V.
2. Voir plus bas chapitre X.

été éteintes afin que la jeune fille eût le loisir de se dissimuler derrière un des piliers qui font saillie dans la case.

Prenant son parti de ma présence, le pilote fait alors sa demande en bonne forme; il expose sa situation, ses espérances, le nombre de *platos* qu'il donnera aux parents et dépeint avec verve l'existence heureuse qu'il destine à sa future épouse.

Plusieurs parents prennent tour à tour la parole; le fils aîné paraît résumer les débats; il est grave et solennel : une demande aussi courtoise lui paraît devoir être approuvée par la famille et obtenir une réponse favorable; pourtant sa sœur est maîtresse de son cœur et elle seule a le droit d'en disposer : il l'invite à sortir de sa cachette et à parler librement devant la famille assemblée. La jeune fille résiste quelque temps; elle vient enfin s'asseoir à côté de nous, encouragée par les bruyantes exhortations des femmes et des esclaves. Un profond silence s'établit aussitôt; la jeune Bagoba a la parole. Ce jeune homme, dit-elle, lui a fait l'honneur de la rechercher; ses parents pensent qu'elle doit agréer sa demande; elle sait qu'elle doit écouter les conseils de sa famille qui lui a toujours témoigné tant d'affection. Pourtant, à l'idée de quitter ses vieux parents son cœur se serre, et elle pense qu'on voudra bien lui donner quelque délai pour se résoudre définitivement à une séparation aussi cruelle. — Beaucoup de jeunes personnes *bien élevées* n'auraient pas une attitude plus digne en pareille circonstance.

Le pilote remercie et me dit qu'il sera marié dans quinze jours.

Cette scène montre un autre procédé de l'exploitation des sauvages par leurs voisins plus civilisés. Pour les Infieles, ces mariages sont de vrais mariages, non pas indissolubles, car ils admettent le divorce, mais qui ne peuvent être rompus sans motifs sérieux. Pour le Bisaya

au contraire, l'union avec une *Infiele* n'a aucune importance et il troquera sa femme sans scrupule contre quelques cavans de riz. Il n'a pas même à tenir compte des présents qu'il a faits à la famille, car un Bagobo se croirait déshonoré si, peu de temps après le mariage, il ne donnait à son gendre en chevaux, résines ou autres denrées, une valeur au moins égale à celle qu'il a reçue de lui. Entre Bagobos, il n'en est pas ainsi : le mari qui répudierait ou vendrait sa femme arbitrairement, attirerait sur sa tête une vengeance terrible, mais le trafiquant bisaya en est quitte pour continuer son commerce sur un autre point.

CHAPITRE IX

ASCENSION AU VOLCAN APO

Octobre 1880. — A mon retour à Davao, M. le Gouverneur Rajal m'apprend qu'il vient d'avoir une entrevue avec le dato *Mani*, chef de la plus nombreuse et de la plus redoutée des tribus bagobos qui résident sur les pentes orientales du volcan Apo, et en interdisent l'approche aussi bien aux Infieles qu'aux *Castilas;* car, d'après leur religion, c'est un lieu sacré, sanctuaire de leur redoutable *Mandarangan;* s'ils le laissaient profaner, les plus épouvantables malheurs en seraient la conséquence.

Ce dato Mani, quoique assez intelligent, croyait que ses domaines étaient inaccessibles aux Espagnols de Davao. Sa conviction était sans doute basée sur l'insuccès de quelques expéditions qui avaient eu pour but l'ascension de l'Apo [1]. Mani était pour Davao un voisinage incommode. Quelque incartade plus grave que les autres impatienta le gouverneur précédent; don Faustino Villa Abrille

1. Oyanguren l'essaya en 1852 à la tête de 67 soldats ou déportés; sa tentative infructueuse lui coûta 20 hommes. En 1870, nouvelle tentative du Gouverneur Real avec 30 marins; celle-ci ne réussit pas davantage, mais ne coûta du moins la vie à personne.

prit avec lui vingt hommes, et, un beau matin, Mani se trouvait cerné avec toute sa smala; il demanda et obtint son pardon. Mettant à profit cette soumission récente, le commandant Rajal a si bien fait qu'il rentre à Davao avec des engagements formels de Mani. Le dato ne s'opposera pas à l'ascension du volcan; bien mieux, il servira de guide; enfin il ne sacrifiera aucun esclave pour apaiser le courroux de son dieu.

L'aimable gouverneur, décidé à tenter l'ascension le plus tôt possible, me propose de l'accompagner. J'accepte son offre cordiale avec empressement. Nos préparatifs sont bientôt faits. Nous prendrons avec nous quelques muchachos; M. le Gouverneur amènera en outre huit soldats de la compagnie de discipline armés de remingtons, qui nous serviront d'escorte et de porteurs. Il est important de déterminer aussi exactement que possible l'altitude de l'Apo, qui n'a jamais encore été gravi, et dont la valeur inscrite sur les cartes ne peut être qu'approximative. L'excellent et obligeant commandant de la station navale, don Enrique de Ramos, vient à mon secours avec son obligeance habituelle. Il est convenu que six fois par jour don Enrique observera le baromètre, le thermomètre et l'hygromètre à la station navale de Davao; muni des mêmes instruments, j'observerai, au cours de l'ascension, autant que possible aux mêmes heures; de nos observations comparées nous déduirons l'altitude. Cette collaboration augmentera encore les obligations dont je suis redevable à cet officier distingué, qui n'a cessé de mettre à ma disposition avec une bonne grâce parfaite les nombreuses et utiles ressources dont son commandement lui permet de disposer.

L'archipel des Philippines est formé de roches éruptives anciennes, principalement devoniennes, recouvertes par les alluvions qu'elles ont fournies et par les produits

d'éruptions volcaniques tertiaires, quaternaires et actuelles. Les gisements de roches volcaniques, si nombreux dans presque toutes les îles, montrent que les éruptions ont été, dans les temps passés, beaucoup plus importantes que de nos jours. Actuellement plusieurs volcans sont éteints, mais ceux dont l'activité persiste sont encore assez nombreux pour faire de l'archipel une des régions les plus volcaniques du globe.

Les volcans des Philippines, qui se succèdent du nord au sud, sont considérés comme la continuation de la grande chaîne volcanique qui commence aux Kouriles et se termine à Sumatra en passant par le Japon, les îles Riu-Kiu, les Philippines, Célèbes, les Moluques, et les îles situées à l'est du détroit de la Sonde.

Aux Philippines, le premier anneau de cette chaîne est le volcan *Babuyan*, dans la petite île de ce nom voisine de la côte nord de Luçon; à partir du volcan de Taal, près de la baie de Manille, cette chaîne se dédouble; le rameau oriental forme les volcans *Bulusan* et *Mayon* que nous avons vus dans la province d'Albay, à l'extrémité S.-E. de Luçon; le rameau de l'Ouest donne naissance au volcan de *Camiguin*, île située près de la côte nord de Mindanao. Les deux rameaux se réunissent au sud de Mindanao, dans le massif auquel appartiennent le *Matutun*, et l'*Apo* que nous allons essayer de gravir [1].

5 octobre. — Dès la veille, les disciplinaires, sous les ordres d'un sergent européen, ont été dirigés par mer sur la plage de *Sibulan*. A six heures du matin, nous sommes à cheval; l'Apo, dont le sommet est à demi voilé par les vapeurs du matin, disparaît bientôt complètement à nos yeux, car nous commençons à nous engager dans les forêts profondes qui couvrent ses flancs et s'étalent à ses pieds.

1. Voy. mon *Rapport,* ch. I.

Notre petite troupe se compose du R. P. Mateo Gisbert, attaché à la mission de Davao, de MM. don Ramon Lon y Albareda, sous-lieutenant d'infanterie, D. Ramon Cordero, D. Jose Maria Campo, D. Rafael Martinez.

Après une assez longue route au milieu de la forêt, interrompue par quelques stations chez les Guiangas, nos chevaux retrouvent avec plaisir le sol uni de la plage; le sable fin, légèrement humide, convient admirablement à la course; ne pouvant les maintenir, nous poussons plusieurs charges à fond de train. Un de nos camarades, monté sur un cheval de dato, nous dépasse de plusieurs longueurs; l'unique sangle de sa selle bagobo se rompt; il roule sur le sable, et notre peloton, lancé à toute vitesse, lui passe sur le corps. Il en est quitte pour la peur et quelques contusions sans gravité. En arrivant vers trois heures à *Binugao*, grande case située sur la plage de *Sibulan*, nous y trouvons nos disciplinaires et le dato Mani escorté d'une centaine de Bagobos, cavaliers et fantassins, uniformément armés d'un bolo et d'une lance. Cette nombreuse escorte, dit Mani, est destinée à nous faire honneur, et nous avons l'air de le croire. Les Bagobos, grands amateurs de sport, défient nos muchachos à la course; après quelques épreuves dont le succès est partagé, nous nous mettons en marche; tournant le dos à la mer, nous gravissons les premières pentes en suivant le sentier qui conduit à la rancheria [1] de Mani.

Cette première partie de la route n'offre aucune difficulté; au delà d'une forêt assez accidentée, nous traversons des plateaux mollement ondulés, couverts de cogon, et sillonnés par des ravins profonds dont le lit est encombré de roches volcaniques.

A sept heures du soir, nous arrivons à la case de Mani

1. Village, hameau.

Rancheria de Mani, dato bagobo.

(altitude 613 mètres); elle est très grande, entourée de quelques cases plus petites et de défrichements assez étendus; tout autour règne la forêt. Toutes ces cases sont très élevées au-dessus du sol, et supportées par des troncs de fougères arborescentes; la merveille de cette rancheria est une petite forge pourvue d'une enclume, objet d'envie de tous les Infieles et Moros de la région; c'est à peu près le seul outillage fixe de cette fabrique d'où sortent cependant d'assez bons *bolos* (kriss).

Nous sommes reçus, au sommet de l'échelle qui donne accès à la case seigneuriale, par les femmes et le père de Mani. Ce dernier, vieillard plus qu'octogénaire, atteint d'une double cataracte, ne quitte pas sa dernière femme, jeune Bagoba de quatorze ans.

Le 6 au matin, notre escorte de lanciers *bagobos* est affaiblie par quelques désertions, car les Infieles pressentent qu'ils auront à porter une partie de nos provisions. Mani, en apparence plein de bonne volonté, engage sous main ses gens à refuser tout fardeau. Il faut bien pourtant emporter quelques vivres. Toutes ces difficultés nous retardent. Nous ne pouvons partir qu'à midi.

Après avoir franchi un torrent fort encaissé, qui donne assez de mal à nos chevaux, nous traversons un plateau où la marche est facile; le sol est uni et nous avançons à l'aise au milieu d'une forêt où les hautes essences font place peu à peu à d'énormes bouquets de bambou dont les jets vigoureux s'élancent à 30 et 40 pieds. Une pluie torrentielle, entremêlée de violentes rafales, nous arrête pendant quelques instants : quand nous reprenons notre marche, nous nous trouvons au bord d'un ravin à pic, impraticable aux chevaux. Nous les quittons avec regret, car nous ne sommes pas sûrs de retrouver ces excellentes bêtes. Les soldats disciplinaires reçoivent un surcroît de bagage et nous nous engageons sur la pente raide et

boisée; nous descendons, nous montons, nous descendons encore; nous voici enfin sur les bords du rio ou torrent *Tagulaya*, large, profond, grossi par un affluent important. Nous franchissons le rio sur un pont formé d'un unique bambou; les Bagobos, pieds nus, le passent aisément comme des acrobates, en prenant à peine un léger point d'appui sur leur lance. Sur la rive opposée, le pont aboutit à une muraille de rochers verticale, unie et fort élevée, dont il faut parcourir toute la largeur en se hissant à la force des poignets le long d'une liane. Ce passage est difficile, car, à 30 pieds au-dessous, les eaux du Tagulaya tourbillonnent au milieu des roches aiguës. Comment nos disciplinaires, chargés de leurs armes et de nos bagages, peuvent-ils passer? Ce tour de force est inexplicable.

Pendant ce passage critique, notre colonne s'est beaucoup allongée; elle se rassemble assez péniblement quelques pas plus loin, sur une étroite langue de terre, presque au niveau du torrent; — nous y établissons notre bivouac au milieu des premières fougères arborescentes. La gorge, animée par le bouillonnement furieux du Tagulaya, par le vol des calaos [1] et des tourterelles, est féerique. Ayant découvert dans la berge sablonneuse une fente horizontale, j'y passe assez confortablement la nuit, pendant laquelle le bruit du torrent est voilé à plusieurs reprises par de violentes averses.

7 octobre. — A sept heures du matin, nous sommes au milieu du Tagulaya, qui coule avec fracas dans une gorge sinueuse; les berges sont verticales; il faut renoncer à l'espoir de cheminer sur la rive. « Ce mauvais pas sera bientôt franchi, » nous dit l'hypocrite Mani; en réalité, le dato n'osant refuser formellement à nos remingtons de nous conduire au volcan, essaye de nous

1. *Buceros galeatus*. Gm.



Marche dans le torrent Tagulaya.

rebuter en augmentant les difficultés de l'entreprise. Pendant cinq mortelles heures nous remontons péniblement le courant au milieu de flots d'écume, glissant à chaque pas sur les roches polies; douze fois nous sommes obligés de traverser le torrent en luttant contre des tourbillons furieux, pour gagner un point praticable, et souvent nous plongeons jusqu'aux épaules dans cette eau qui nous paraît glacée. Le paysage est, du reste, merveilleux; des deux côtés s'élèvent perpendiculairement à une hauteur de 50 à 100 mètres les berges formées d'un conglomérat sombre, sur lesquelles ruissellent de fraîches cascades. De longs rideaux de lianes et d'orchidées descendent jusque sur les eaux et voilent à demi de grandes cavernes encombrées de blocs roulés, que nous fouillerions bien si nous pouvions nous arrêter au milieu d'un chemin aussi difficile. Au-dessus de nous, une voûte épaisse de fougères arborescentes et d'amentacées tamise les rayons du soleil et produit les plus beaux effets de lumière sur les eaux qui se précipitent en une succession de chutes mugissantes. Nos Bagobos, simplement vêtus d'un court caleçon d'abaca aux reflets chatoyants, disséminés la lance au poing sur les rochers, donnent à ce tableau un caractère étrange, magique, et vraiment, si nous n'étions mouillés jusqu'aux os, harassés et couverts de contusions, nous pourrions nous croire le jouet d'un songe.

Nous quittons enfin ce torrent Tagulaya dont je me rappellerai toujours les merveilles et les difficultés; nous gravissons un massif escarpé où, par places, les andésites percent l'humus, et nous arrivons épuisés, vers midi, à quelques cases entourées de petits champs de maïs; c'est la *rancheria* de *Tagaydaya*, qui appartient au dato *Bitil*, allié de Mani. Les Bagobos de Tagaydaya n'ont jamais vu d'Européens; ils paraissent d'abord assez mé-

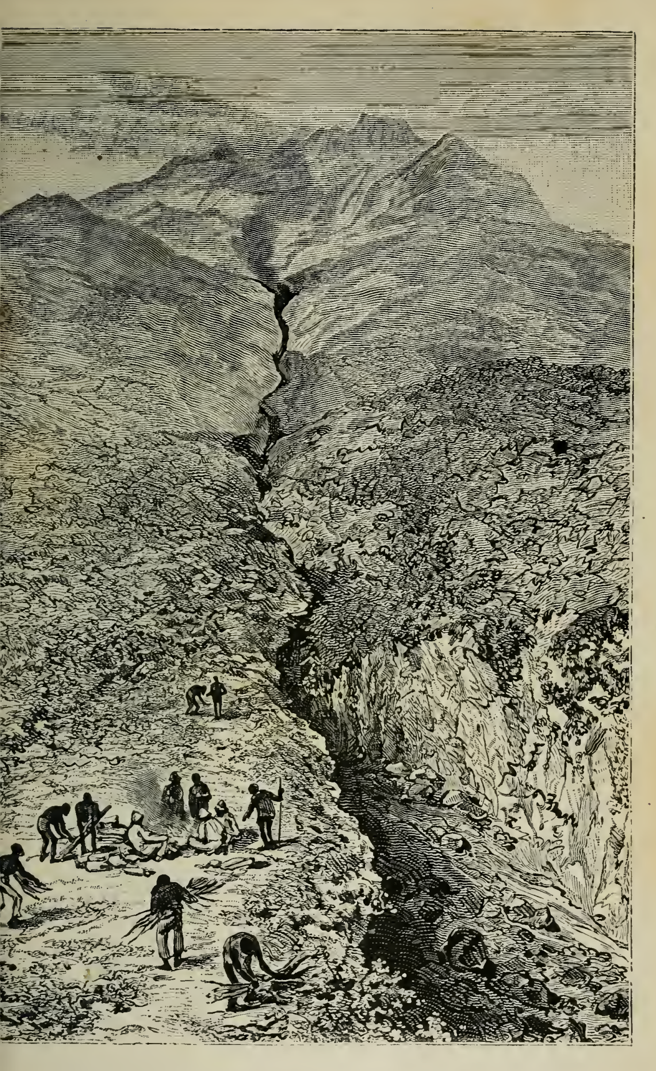
fiants. Rassurés, ils nous fournissent volontiers le peu de vivres dont ils peuvent se défaire; un de mes muchachos leur achète cinq poulets pour quelques verroteries qui ne valent guère plus de trente centimes.

Dans la soirée, Mani, Bitil et tous leurs hommes tiennent conseil et se livrent à des *bitchara* (discussion, conférence) interminables. Un de nos camarades, qui comprend fort bien le dialecte bagobo, nous apprend que, jugeant d'après l'épreuve de ce matin qu'il serait trop difficile de nous décourager, les Infieles se résignent à nous conduire directement au pied du volcan.

8 octobre. — Un de nos camarades, éprouvé par la journée d'hier, est atteint d'un fort accès de fièvre; nous espérons qu'il sera demain en état de nous suivre; malheureusement, son indisposition persiste. Les maigres ressources de la rancheria de Bitil, le peu de vivres que nous avons pu porter avec nous, ne nous permettent pas de différer l'ascension; nous sommes donc contraints de laisser le malade à Tagaydaya avec une provision de quinine, sous la garde d'un de ses amis et des deux disciplinaires les plus fatigués.

Le 9, nous poursuivons notre route en gravissant le mont *Pupuq*, qui, de 789 à 1080 mètres d'altitude, s'étale en un large plateau couvert de lianes à fleurs roses [1], de bejucos et d'une végétation médiocrement élevée. La température du sol s'élève d'une façon sensible, et l'air est imprégné d'une odeur sulfureuse. Au pied du versant nord du mont Pupuq nous franchissons une des sources du torrent Tagulaya. Sur la rive opposée, constituée par un relief d'abord très escarpé, la végétation change complètement. Les essences qui dominent jusque-là font place à une forêt de fougères arborescentes de 10

1. Mélastomées.



Le volcan Apo. Vue prise du versant sud, à 2 200 mètres d'altitude.
(Croquis de l auteur.)

à 20 mètres de hauteur; leur tronc est, ainsi que le sol, couvert d'une couche serrée de mousses et de lichens [1]; l'humidité est extrême; l'eau ruisselle sur le sol, sur le tronc, sur les feuilles, et donne au paysage l'aspect d'une forêt sous-marine. A deux heures de l'après-midi, la pente s'adoucit et nous entrons dans le lit d'un torrent presque desséché; nous faisons une halte d'une demi-heure en ce point, situé à 1680 mètres d'altitude; les Bagobos l'appellent *Baclayan* ou *Siriban* (la grève).

Nous poursuivons notre route en suivant le lit du torrent formé par une profonde déchirure de la montagne, qui, lorsqu'il pleut, doit être occupée par une succession de cascades. Pour le moment, heureusement, il n'y a presque pas d'eau; et nous parvenons, non sans peine, à gravir les blocs énormes et les failles verticales ombragées d'araliacées que nous rencontrons à chaque pas. La fatigue des disciplinaires, pesamment chargés vu la mauvaise volonté des Bagobos, est extrême; l'un deux perd connaissance et s'affaisse sur une étroite corniche, au-dessus d'un abîme; une asphyxie pulmonaire est imminente; ce n'est qu'avec la plus grande difficulté que nous parvenons à le hisser jusqu'au point où nous établissons notre bivouac, à l'altitude de 2229 mètres, après avoir traversé une zone de *Melastomas* et de *Rhododendrons.* Nous sommes au milieu de fougères de petite taille, ruisselantes d'une humidité d'autant plus incommode que, pendant la nuit, mon thermomètre à minima descend à + 8°.

Ici s'arrêtent les renseignements de nos Bagobos. Nous voyons très distinctement le volcan, dont je prend un croquis. L'Apo se présente à nous par son versant sud; ce versant est divisé, dans le sens de sa pente, par une

1. *Hypnum, Usnea, Sticta*, etc.

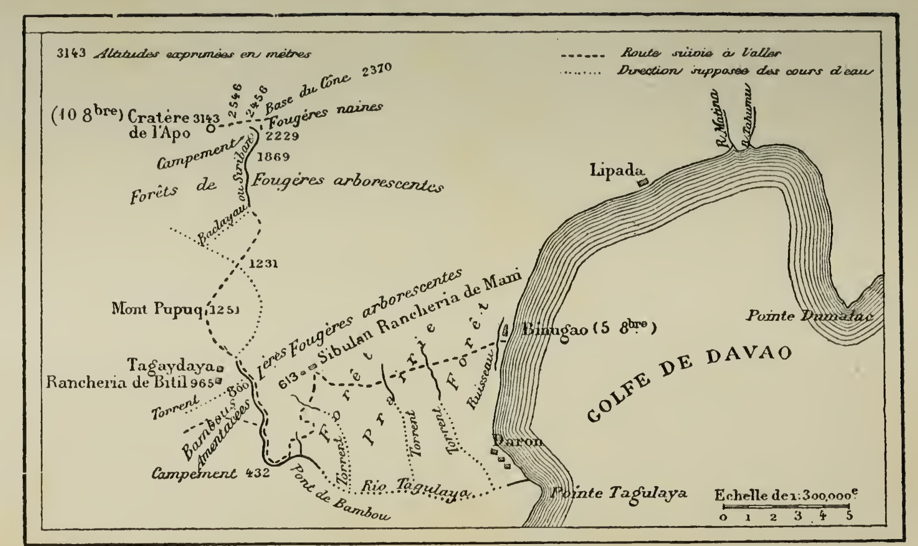
large crevasse d'où s'échappent des nuages de vapeurs; elle nous paraît infranchissable. Notre ascension doit donc être effectuée tout entière sur un seul de ses côtés. Nous nous décidons pour le côté est, et nous sommes heureusement inspirés, car c'est le seul praticable.

10 octobre. — Bien que nous ayons atteint l'altitude de 2229 mètres, nous avons encore une bonne hauteur à gravir; pendant deux heures, notre marche est extrêmement pénible. Les fougères arborescentes ont disparu à l'altitude de 1900 mètres, et nous nous trouvons maintenant au milieu d'un épais fourré de végétaux de la même famille, mais seulement subarborescents. Leurs troncs ramifiés, noueux, rampants, constituent un lit épais et flexible sur lequel on ne peut avancer qu'en sautant d'une branche à l'autre. Après un grand nombre de chutes sans aucune gravité, mais dont la succession est très fatigante, nous atteignons le point où la végétation, tout à fait rabougrie et clairsemée [1], n'est plus un obstacle (altitude 2390 mètres). Nous commençons l'ascension proprement dite au milieu de blocs d'*andésites* et de cendres, recouverts en grande partie par une couche de soufre de 1 à 2 centimètres d'épaisseur. Dans le creux des roches lavées par des pluies récentes, nous trouvons de l'eau de bonne qualité qui nous est d'un grand secours. La cendre agglomérée retient les fragments d'andésite, qui forment des échelons fort commodes.

A dix heures, nous sommes sur le bord de la grande crevasse médiane que nous avons discernée hier; sa largeur est d'environ 50 mètres; ses parois verticales, d'une hauteur qui varie de 20 à 60 mètres, sont constituées par un mélange d'andésites et de cendres. De ses parois s'échappent avec un sifflement aigu des jets d'acide sul-

1. Les *leucopogon* (Épacridées) abondent sur ce sol de cendres entre 2000 et 3000 mètres d'altitude.

P. 261.



Itinéraire de l'ascension à l'Apo; levé sur le terrain par l'auteur. (Chap. IX.)

fureux dont la blancheur tranche vivement sur la teinte jaune de l'épaisse couche de soufre qui tapisse toute la crevasse. Le sol devient brûlant et l'aridité de plus en plus grande; quelques touffes de genévriers croissent seules au milieu des cendres.

En ce point, les Bagobos s'arrêtent incertains. Nous voyant résolus à avancer, un vieil esclave quelque peu sorcier dit à ses camarades qu'ils peuvent nous suivre sans crainte, car il vient de voir *Mandarangan* sortir du cratère et s'envoler au milieu des nuages; immédiatement plusieurs Bagobos s'écrient qu'ils l'ont vu, eux aussi. Ils disent plus vrai qu'ils ne le pensent peut-être; l'arrivée des Européens dans le sanctuaire jusque-là respecté d'une divinité barbare est un pas en avant de la civilisation, et devant la civilisation doivent disparaître en effet les dieux du meurtre et de l'esclavage.

A midi, nous arrivons au pied du cratère, dans un petit vallon dont la berge nord, beaucoup moins élevée que la berge opposée, paraît, vue de Davao, être le sommet du volcan. En ce moment, où j'aurais pu faire des observations intéressantes sur la topographie de la contrée, nous sommes envahis par les nuages. Nous nous décidons néanmoins à terminer l'ascension. Malgré la verticalité du versant extérieur du cratère, nous arrivons au sommet sans éprouver de grandes difficultés, grâce à la disposition des blocs d'andésite qui forment presque partout une échelle assez commode. Au moment même où nous arrivons au terme de notre ascension, les nuages qui nous environnent deviennent plus opaques et nous sommes inondés par une pluie fine et serrée. Je puis à peine entrevoir l'intérieur du cratère, qui mesure environ 500 mètres de diamètre et qui, comme ses flancs extérieurs, est tapissé par une végétation rabougrie de genévriers; d'épais nuages en occupent le fond. Pour surcroît

de malheur, Marcello, mon fidèle muchacho, chargé de mes instruments, qui jusque-là m'a suivi avec la plus grande exactitude, s'arrête exténué à 100 mètres environ au-dessous de moi, et rien ne peut vaincre sa fatigue ou son vertige. Je ne puis donc consulter le baromètre qu'en revenant au point où Marcello s'est arrêté ; mais l'erreur qui peut résulter de ce fait est bien petite, puisqu'elle ne peut affecter que l'évaluation de la hauteur comprise entre le lieu de l'observation et le sommet du cratère ; cette erreur ne peut être supérieure à 25 mètres, quantité médiocre par rapport à une altitude totale de 3133 mètres. Le thermomètre marque 15 degrés centigrades.

Nous opérons le plus rapidement possible notre descente, car nous craignons le mauvais temps. Revenus à 2400 mètres d'altitude, nous jouissons d'une magnifique éclaircie. Derrière nous, le cratère dégagé de nuages se dresse comme un gigantesque rempart en ruine, et dessine sur le ciel sa crête dentelée : autour de nous s'étend un vaste tapis de soufre dont les contours se perdent dans les teintes violettes d'un nimbus qui glisse paresseusement à nos pieds. Par-dessus ce rideau de nuages, nos yeux embrassent un panorama splendide : les épaisses forêts qui couvrent les flancs de l'Apo, et plus loin les eaux bleues du golfe où les pointes de Dumalac et de Malalac, les îles de Samal et de Talicud se projettent en vert sombre.

Nous jouissons peu de ce merveilleux tableau : arrivés à ces maudites fougères subarborescentes, une pluie épouvantable nous aveugle et nous glace ; je perds dans cet ouragan la plus grande partie des plantes que j'ai recueillies sur le cône. C'est au milieu d'un déluge que nous arrivons à notre affreux bivouac d'hier, où nous passons la nuit sur un tréteau formé à la hâte avec quelques branches noueuses.

11 octobre. — Nous sommes presque perclus lorsque le jour se lève. Un bon feu et quelques tasses de café nous raniment. Nous rédigeons un procès-verbal sommaire de l'ascension, et le renfermons dans une bouteille que nous fixons à un arbre. « C'est, disons-nous aux Bagobos, une autorisation formelle permettant à chacun d'aller prendre au volcan telle quantité de soufre qu'il voudra. »

Nous couchons à la rancheria de Bitil, où nous avons le plaisir de trouver notre camarade délivré de sa fièvre et parfaitement dispos.

12 octobre. — Nous poursuivons notre route, en laissant à droite ce magnifique torrent Tagulaya que nous avons eu tant de mal à remonter le 7. Aujourd'hui Mani n'a plus aucune raison de nous imposer et de s'imposer par conséquent à lui-même l'épreuve de l'eau ; il nous conduit par un sentier fort praticable qui suit la crête des hauteurs de la rive gauche du torrent; s'il ne nous l'a pas indiqué en allant, c'est, nous dit-il, que nous paraissions pressés et que ce chemin est plus long. Cette explication nous suffit, car le but essentiel que nous poursuivions est atteint, et au moment où elle nous est donnée, nous retrouvons précisément nos chevaux, dont nous avions fait notre deuil. A trois heures après midi, nous sommes à la rancheria de Mani, où nous apprenons avec le plus grand regret la mort d'une de ses femmes qui a succombé la veille. Nous redoutons que la coïncidence de notre ascension et de cette mort ne soit regardée par les Bagobos comme un indice de la colère de Mandarangan et qu'ils ne veuillent, suivant l'usage, l'apaiser par quelques sacrifices humains. M. le commandant Rajal prend Mani à part et lui fait à ce sujet les recommandations les plus expresses et les plus sévères. Le dato jure par la mémoire de sa mère qu'il ne versera

pas le sang [1]. Nous couchons dans la grande case de Binugao.

13 octobre. — Nous rentrons dans la matinée à Davao, où l'on n'est pas peu surpris du succès de notre entreprise que les indigènes et les Bisayas avaient déclarée irréalisable. Nous sommes un peu fatigués, mais fort contents. Je garde pour ma part le plus agréable souvenir de cette excursion, pendant laquelle, malgré quelques fatitudes et quelques privations inévitables, a régné une bonne humeur constante, grâce à l'aménité de M. le commandant Rajal et à la bonne volonté de tous.

1. J'ai appris plusieurs mois après que le dato avait tenu sa promesse.

CHAPITRE X

A TRAVERS MINDANAO

4 novembre 1880. — Je me mets en route pour l'intérieur. Mon projet est de traverser Mindanao en franchissant le massif central qui sépare les versants sud et nord de l'île. Parvenu sur les bords de la baie de Butuan, je contournerai la presqu'île de Surigao et, prolongeant la côte du Pacifique, je reviendrai à Davao en doublant le cap Saint-Augustin.

Ce trajet est difficile; les deux seules personnes qui l'ont accompli, en sens inverse, les RR. PP. Juan Heras et José Minoves, me communiquent libéralement tous les renseignements qu'ils ont recueillis [1] sans me dissimuler les obstacles probables. La saison n'est pas favorable; la mousson de sud-ouest n'est pas encore terminée sur le versant du golfe de Davao; plus loin, je trouverai la mousson de nord-est bien établie; des pluies abondantes sont donc à craindre. Mais je ne puis attendre pendant six mois le changement de mousson, qui, sur la côte du Pacifique, ne se produira qu'en mai.

1. Ils ont été publiés depuis dans les *Cartas de los PP. de la Compania de Jesus. Manila*, 1881.

Je pars dans l'après-midi sur une grande et solide banca prêtée par don Basilio, ancien *vacunador* [1] de la province, qui m'a bien souvent rendu avec une extrême obligeance des services analogues pendant mon séjour ici.

Je prépare depuis longtemps cette excursion et je me suis entouré de toutes les précautions nécessaires pour en tirer profit. Mon sextant et mes chronomètres sont renfermés dans une caisse solide, légère et complètement étanche; des conserves alimentaires, arrivées récemment de Manille, renferment sous un petit volume une bonne quantité de vivres à l'abri des avaries. A Marcello et Lorenzo, j'ai joint deux autres muchachos : Florès, ancien matelot de l'escadre des Philippines, spécialement chargé de l'entretien des armes, et Francisco, cuadrillero de Davao, auquel M. le Gouverneur Rajal a eu l'obligeance de donner un congé. Tous ces muchachos sont des Indiens Bisayas. Enfin j'ai pris pour guide et pour interprète, faute d'en trouver un autre, un vieux trafiquant qui affirme avoir été en relation avec les *Mandayas* et connaître parfaitement leur dialecte; il a dû cacher dans mes bagages une petite pacotille, et il pense sans doute en tirer un immense profit, grâce à ma protection. Mais j'ai aussi une pacotille, laiton, verroteries, *coco crudo*, capable, je l'espère, de surmonter les défiances des Infieles les plus sauvages. Enfin, comme dernier argument j'emporte deux fusils doubles, un pour moi, l'autre pour Florès, et une quantité très raisonnable de munitions.

Sorti du rio de Davao, je mets le cap au nord dans le détroit de Paquiputan; un violent *chubasco* [2] me force à

1. Vaccinateur. Cet emploi est généralement rempli par des métis, qui reçoivent à Manille une instruction spéciale et sont ensuite envoyés aux frais du gouvernement dans les diverses provinces des Philippines.

2. Grain.

stopper devant le petit village *moro* de Lanan; bien à couvert avec mes gens sous une solide tente de Nipa, je regarde mes colis avec complaisance et me félicite de les voir aussi bien conditionnés, lorsque mes quatre mucha-



Lorenzo, muchacho bisaya. (Photographie de l'auteur.)

chos, prenant la mine allongée des grandes circonstances, m'avouent que, pendant le chargement, Lorenzo est tombé à l'eau avec la valise qui renferme mes notes et mes thermomètres. Pour la première fois, je me suis absenté — pas plus de deux minutes — pendant le chargement; c'est l'instant qu'a choisi Lorenzo pour se laisser choir dans le rio de Davao avec un de mes colis les plus indis-

pensables. La pluie qui cesse et le vent qui se lève me permettent d'essuyer et de sécher papiers, thermomètres, baromètres, etc., qui n'ont pas été sérieusement endommagés. A 7 h. du soir je fais tirer la banca sur la grève de Cabayugan.

5 novembre. — Départ à cinq heures du matin. Retards résultant de calmes, puis de *chubascos;* passé la nuit un peu au nord du village moro de Lassan.

6 novembre. — A neuf heures trente minutes du matin, j'entre dans le rio Tagum au moment où la mer baisse; forcé de stopper par la violence du courant; remis en route avec le flot à deux heures après midi. Le cours du Tagum, qui se fraye un passage au milieu d'une plaine d'alluvions, décrit une foule de sinuosités qui ne peuvent figurer sur la carte; les rives, d'abord basses, couvertes de palétuviers et de cogon, s'élèvent un peu en aval de *Bincungan*, *rancheria de Moros* assez importante, où je m'arrête à six heures du soir. C'est ici que fut massacré par surprise, il y a quelques années, l'infortuné D. Jose Pinzon, gouverneur de Davao, avec une partie de son escorte. Ces misérables pirates de Bincungan me témoignent beaucoup de mauvaise humeur, mais rien de plus, car ils ont payé cher leur trahison; l'un d'eux cède à mes gens quelques vivres dont il demande six réaux (3 fr. 75), puis, avec un air méfiant, il refuse d'en recevoir le prix en monnaie et prend en échange une brasse de *coco crudo* qui m'a coûté deux réaux.

7 novembre. — Le cours du Tagum devient plus sinueux et moins profond. Les sondes donnaient d'abord 5 mètres, maintenant le fond tombe parfois à 1 mètre et même moins; ma grande banca touche souvent. Je fais très peu de chemin et je n'arrive qu'à six heures du soir à Babao, premier village mandaya. Les habitants s'enfuient en me voyant accoster.

Le tirant d'eau de mon embarcation la rendant inutile, il faut la renvoyer à Davao avec son équipage et obtenir des Mandayas des pirogues légères et des rameurs. Mon interprète, chargé de présents, est envoyé dans la forêt à la recherche des fugitifs; il m'en ramène quelques-uns, mais, ainsi que je le craignais, il est loin de parler couramment le mandaya; heureusement ce dialecte a beaucoup d'affinité avec le bisaya; après une interminable conversation, entravée d'un côté par la stupidité et l'effarement des indigènes, facilitée de l'autre par de nombreuses libations, nous arrivons à nous entendre. J'aurai demain trois légères embarcations qui sont amarrées à la rive et six rameurs qui les ramèneront lorsque la rivière ne sera plus navigable. Le salaire est fixé sans difficulté à une quantité quotidienne de riz, de tabac, de laiton et de verroteries.

8 novembre. — Au moment du départ, plus de rameurs; tous les hommes ont fui de nouveau dans les bois; les femmes, restées dans les cases, me regardent d'un air hébété, sans qu'il soit possible de leur arracher une parole. Pendant que mes muchachos cherchent les rameurs, midi arrive. J'observe le soleil, et le calcul de l'observation me donne un triste résultat; je suis par 7° 27′ 3″ latitude nord; Davao étant situé par 7° 1′34″, je n'ai gagné que 25′29″ = 47 kilomètres, dans le nord; pour atteindre Surigao (9° 47′53″), il me reste encore à franchir une distance qui égale, à vol d'oiseau, 261 kilomètres.

Les Mandayas sont introuvables, mais les embarcations promises sont toujours amarrées à la rive. Tout mon *casancapan* [1] est embarqué dans ces trois pirogues; je renvoie à Davao la banca de don Basilio et me mets en

1. Bagage, en bisaya.

route avec mes quatre muchachos et mon soi-disant interprète. Quoique cet équipage soit notoirement insuffisant, mes hommes luttent contre le courant sans la moindre observation.

Une des pirogues, gravement avariée, coule à pic; j'abandonne au fond du Tagum son chargement, qui ne m'est pas indispensable; au même moment j'aperçois sur la rive un jeune Mandaya qui nous contemple d'un air stupide; je le prends à bord et lui mets un aviron entre les mains; il rame aussitôt sans autre explication; j'ai maintenant trois rameurs par embarcation.

A un mille en amont de Babao, le Tagum, qui au delà de ce point s'appelle le *Libaganum*, reçoit un affluent, le *Sahug*. Après quelques hésitations provoquées par les renseignements contradictoires que j'arrache à ma nouvelle recrue, je me décide à m'engager dans le *Sahug;* vers quatre heures après midi, je m'arrête à *Mapawa*, village mandaya assez peuplé.

Tous les indigènes se pressent, à distance, et me regardent comme une bête curieuse, sans aucun signe de bienveillance ou d'hostilité : mes muchachos se mêlent aux habitants, c'est la meilleure manière de rompre la glace, les Madayas entrant volontiers en rapport avec ces hommes dont le teint est comme le leur, d'une nuance sombre. Je vais aux environs tirer quelques oiseaux; au premier coup de fusil, plusieurs Mandayas qui me suivent de loin culbutent les uns sur les autres et s'enfuient en poussant des cris de terreur. Je les appelle en vain, je ne puis les rejoindre qu'à Mapawa, où ils sont en train de semer l'alarme. J'arrête l'émotion populaire en désignant à quelques vieillards un gros calao perché sur un arbre. Je tire l'oiseau qui tombe avec fracas; je le leur donne, et leur affirme que *mes foudres* ne sont redoutables que pour le gibier et les voleurs. Une bouteille de vin, que ces

naturels préfèrent au rhum, quelques miroirs et quelques colliers assurent la tranquillité et même font naître la bienveillance. Une femme m'apporte deux œufs, des esclaves aident mes gens à cuire mon dîner.

Longtemps après le coucher du soleil, les cases résonnent de rires et de chansons; quand le silence s'est établi, un vieux devin élève la voix et psalmodie une longue litanie d'incantations; il paraît invoquer la lune, dont les rayons éclairent merveilleusement les cases endormies au milieu des bananiers; il se tait enfin, et alors une dispute horrible, furieuse, éclate entre un mari et sa femme; tous les Mandayas des deux sexes ne tardent pas à y prendre part; mais il me faudrait avoir recours au latin pour rapporter les péripéties héroï-comiques de cette scène qui me révèle un côté entièrement nouveau des mœurs conjugales du pays.

9 novembre. — Départ à six heures du matin. Les habitants de Mapawa m'affirment que le *Libaganum* vient d'un lac situé à l'ouest, tandis que le Sahug prend sa source vers le nord; je continue donc à remonter le cours de ce dernier. Pendant cette journée, j'ai toujours assez de fond; pas d'obstacles, sauf quelques arbres couchés en travers du Sahug, qui ne résistent pas longtemps à mes muchachos armés de haches, outils autrement sérieux que les *bolos*. Mais le Sahug décrit des boucles de plus en plus étroites et forme d'innombrables péninsules dont les isthmes n'ont souvent pas plus de 50 à 60 mètres de largeur; aussi, quoique faisant assez de chemin, je m'élève peu dans le nord, et la latitude observée à midi près de l'embouchure du rio *Hilug* ne me donne que 7° 29′ 48″. Sur les petits promontoires que baigne le Sahug s'élèvent souvent des cases entourées de quelques étroites plantations de patates et de riz; je croise des pirogues qui, moins chargées que les miennes, filent comme un trait.

A trois heures trente de l'après-midi, je suis à *Kalibuhassan*, centre important, car il compte jusqu'à cinq cases, nombre que je n'ai pas encore observé jusqu'ici. C'est le type du village mandaya.

Kalibuhassan est situé sur un promontoire élevé, qu'un isthme étroit rattache à la rive; les cases sont perchées à 12 et 15 mètres du sol sur des pieux et sur des arbres; leur toit, à deux pentes, formé de lames de bambou imbriquées, est excessivement bas; aux deux extrémités de l'arête médiane, deux chevrons dépassent la toiture, avec laquelle ils font un angle opposé par le sommet; ils portent un panache en crin, destiné à conjurer les esprits [1]. Autour des cases règne une haute palissade de pieux aigus; cette enceinte est flanquée en dehors et en dedans de *trous de loup* profonds, hérissés de lames de bambou effilées; leur orifice est dissimulé sous une couche de branchages et de détritus. Sur la rive, une perche trifurquée supporte une tablette où sont déposés des bananes et du riz, offrande à *Limbucun*, la tourterelle sacrée, à laquelle tous les Mindanais paraissent décidément rendre hommage. Comme toujours, une émotion passagère se produit à mon arrivée; tout rentre bientôt dans l'ordre au moyen de quelques cadeaux, et, pendant que je me baigne, j'aperçois les indigènes qui m'observent, afin de s'assurer, ainsi que me le rapportent plus tard mes muchachos, si l'homme blanc a le corps aussi velu que le visage.

Désireux d'économiser mes vivres, je demande quelques œufs et quelques poulets; mais les ressources de ces pauvres gens sont insignifiantes, et ils n'osent toucher à rien en l'absence de leur chef, qui a été appelé auprès de

1. Les cases des Dayaks de Bornéo offrent beaucoup d'analogie avec celles des Mandayas. Voyez l'ouvrage de M. Carl Bock : *Up the Mahakam River and down the Barito*, London, 1883.



Village mandaya (centre de Mindanao).

son suzerain, le dato *moro* de Bincungan. Quelque dégénéré que soit l'islamisme des Malais du golfe de Davao, il donne encore au misérable dato de Bincungan assez de prestige pour maintenir dans une étroite obéissance des Mandayas qui par la race et le courage sont au moins ses égaux.

Les Mandayas sont vigoureux, souvent sveltes et relativement assez barbus, mais ordinairement ils se rasent la barbe ainsi que les sourcils; leur visage, développé en largeur, est remarquable par la saillie des pommettes; malgré ce caractère, leur physionomie n'est pas désagréable, grâce à leurs grands yeux noirs voilés par de longs cils [1].

Je donne quelques colliers aux enfants qui se vautrent dans la fange de la rive; alors un parent du chef s'approche de moi. « Je vois bien, me dit-il, que tu es un *lumun* (frère), monte dans ma demeure et dors en paix. »

Deux bambous entaillés, réunis bout à bout par une forte épissure de bejuco, donnent accès dans l'intérieur de la case. On retire cette échelle primitive dès le coucher du soleil. La case n'a ni porte ni fenêtre; l'air et la lumière y entrent, en quantité trop faible, par un intervalle ménagé entre les parois et le toit; cette ouverture, qui fait le tour de l'unique pièce du logis, est destinée à la défense; en outre, les planches qui forment les parois, grossièrement débitées à coups de *bolo*, sont percées de meurtrières exactement semblables à celles de nos châteaux du XIII[e] siècle. La fumée sort par où elle peut et, par moments, pas du tout. Le mobilier est presque nul, quelques provisions, quelques nattes, un rouet et un métier primitif, car les Mandayas fabriquent, comme les Guiangas et les Bagobos, de solides *dagmays*. Les armes

1. *Rapport*, ch. III.

abondent : arcs et flèches à pointe de bambou, poignards, lances et bolos en fer, forment un véritable arsenal.

10 novembre. — Départ à sept heures du matin. Avant le départ, le jeune Mandaya embarqué le 8 près de Babao se jette à mes pieds et me supplie de ne pas l'emmener plus loin ; il se croit déjà esclave et paraît surpris d'être congédié avec une quantité raisonnable de cotonnade. Il résiste d'ailleurs à toutes les offres que je lui fais pour le décider à m'accompagner : « C'est vrai, me dit-il, avec toi je mange tant que je veux, mais si j'allais plus loin on me couperait la tête. »

Les rives du Sahug sont désertes; son cours, dont la direction générale est N. et S., continue à être aussi sinueux. La latitude de midi me donne 7° 32′ 53″; je n'ai gagné que 3′ 5″ environ dans le nord = 5 kil. 5 depuis vingt-quatre heures; parfois les rives, coupées à pic, sont constituées par d'épaisses couches de glaise stratifiées horizontalement, sur une hauteur de 4 à 6 mètres; mais presque partout une végétation inextricable couvre le sol.

A quatre heures quinze de l'après-midi, j'arrive à *Nagta;* ce sont les premières cases que j'aperçois depuis ce matin; le décor, les personnages et leur attitude sont exactement les mêmes qu'à Kalibuhassan.

11 novembre. — En m'éveillant dans mon embarcation, je me trouve au niveau de la rive qui, hier soir, me dominait de 5 mètres; dans la nuit, une crue du Sahug a comblé la différence; impossible d'avancer à cause de la violence du courant. En me promenant au milieu du village, je tire, de très loin, un oiseau à demi caché dans le feuillage; il tombe, c'est un *Limbucun!* Les Mandayas paraissent fâchés; mais, soit plaisir de recevoir quelques cadeaux, soit réflexions sur la puissance de mes armes, cette mauvaise impression est bientôt dissipée.

12 novembre. — La Sahug a baissé; départ à 7 h. 25

Intérieur d'une case mandaya.

du matin. Le Sahug devient plus encaissé; les berges de la rive gauche atteignent 12 mètres; partout de nombreux bouquets de *tawintawin*. A 3 h. 30 de l'après-midi, je m'arrête chez *Daug*, dato mandaya qui paraît assez puissant; les cases sont élevées à des hauteurs de plus en plus vertigineuses; du haut de ces observatoires, on voit bien la contrée occupée par des collines assez raides, couvertes de forêts; nulle trace de défrichements, sauf quelques champs minuscules autour des habitations. Daug est plus expansif que ses voisins; nous faisons des affaires, et je reconstitue ma provision de riz.

13 novembre. — Départ à 7 h. 15 m. du matin. A midi, je ne suis encore que par 7° 38′ 38″; plusieurs arbres en travers du Sahug nous donnent beaucoup de mal; mes muchachos sont fatigués. Arrêt à 2 h. 15 m. au confluent du *Maggum*. Ici il y a deux villages mandayas voisins; *Tilacan* est le plus considérable; impossible d'obtenir des renseignements précis sur le cours du Sahug et les routes de terre. Dans l'incertitude et malgré les difficultés prédites, je me décide à continuer ma route par eau, surtout à cause des chronomètres, qui, transportés à dos d'homme, se dérangent si facilement.

14 novembre. — Départ à 6 h. 15 m. du matin. Le Sahug ne se contente plus d'être sinueux, maintenant son cours est plein de rapides et de cascades; il faut décharger les embarcations, leur frayer un chenal au travers de ces barrages naturels, les hisser et les remorquer contre un courant furieux. Les roches qui forment ces obstacles sont des calcaires blancs, compacts, mêlés à d'énormes blocs de polypiers, sans doute du genre *Astræa*, et pareils à ceux qui se multiplient dans le golfe de Davao : nouveau signe du soulèvement récent de cette partie de Mindanao.

Il pleut à torrents, mes hommes sont surmenés, leurs pieds se couvrent d'ampoules et d'ulcères; et j'ai peu

gagné vers le nord, tous les crochets du Sahug se succédant à l'est; solitude absolue. A 4 h. 25 m. de l'après-midi, je m'arrête dans une gorge profonde, sur une grève adossée à une forêt magnifique, dont le calme et le silence rappellent les enchantements des *Mille et une nuits*.

15 et 16 novembre. — Toujours pluie, rapides, cascades, paysages merveilleux et fatigue extrême. Rencontré une esclave de pure race négrito. Parmi les roches, toujours beaucoup de blocs de polypiers; les collines au milieu desquelles roule le Sahug deviennent peu à peu des montagnes couvertes d'un épais rideau de lianes et de ficus.

17 novembre. — Les blocs de polypiers abondent dans les rapides; ils constituent environ la moitié des roches qui encombrent le lit du Sahug. A un passage des plus difficiles, je tire quelques oiseaux; trois Mandayas armés de lances et de poignards accourent au bruit. Ils pêchaient près de là; ils se joignent volontiers à nous pour enlever les bancas; le mauvais pas franchi, fort satisfaits de mes présents, ils vont me chercher des vivres; ils reviennent une demi-heure après avec douze bananes et un poulet de la grosseur d'un pigeon! Une forte quantité de laiton et de cotonnades décide l'un d'eux à me suivre pendant le reste de la journée, ce qui lui impose un travail pénible, mais ne l'éloigne guère, car nous avançons à peine. Le soir venu, le Mandaya refuse d'aller plus loin, à aucun prix. « Tant que je serai avec toi, me dit-il, je ne risque rien, car tu as des éclairs et des tonnerres dans ta main; mais je ne puis te suivre toujours, et quand je t'aurai quitté, Husip me coupera la tête.

— Husip?

— Husip, le grand dato; tu le trouveras là où le Sahug ne laisse plus passer une embarcation.

— Es-tu en guerre avec Husip? lui as-tu pris quelque esclave?



Guerrier mandaya. (Photographie de l'auteur.)

— Non, mais Husip me coupera la tête. »

Ainsi, je me heurte toujours aux mêmes craintes : depuis Babao je voyage dans le *pays de la terreur*. Pour tout Mandaya, s'éloigner de sa case, c'est encourir l'esclavage ou la mort. Les mœurs déjà observées chez les Bagobos s'épanouissent ici dans toute leur atrocité. Les Mandayas s'entassent dans des cases peu nombreuses, non seulement parce que la construction de ces habitations à 10, 15 et même 20 mètres au-dessus du sol exige un travail immense, mais encore afin que les défenseurs soient toujours en nombre pour repousser une attaque. Dans ces demeures aériennes, on n'est jamais sûr de voir se lever le jour. Au milieu de la nuit, le toit de bambou sera peut-être enflammé par des flèches garnies de résine, et les assaillants, formant la *tortue* avec leurs boucliers, abattront à coups de *bolo* l'arbre ou les pieux qui supportent les cases. Dans ces assauts, l'assaillant est presque toujours vainqueur, car les traits des défenseurs portent mal dans l'obscurité, et quand la case est abattue, meurtris ou blessés par sa chute, embarrassés dans ses débris, ils ne peuvent plus opposer une résistance sérieuse.

Les Mandayas tuent en vue du butin, mais aussi sans idée de lucre, pour l'*honneur;* ils ont un mot spécial, *bagani* (littéralement *meurtrier*, mais le vrai sens est *vaillant*), pour désigner celui qui a coupé soixante têtes. Ces baganis sont les seuls qui, vérification faite de leurs exploits devant la tribu assemblée, aient le droit de se coiffer d'une espèce de turban d'étoffe écarlate. Et tous les *datos* ou chefs sont baganis! Ces mœurs, qui ont tant d'analogie avec celles des Dayaks de Bornéo et de beaucoup d'autres tribus de l'intérieur des îles de la Malaisie, expliquent suffisamment la dépopulation des rives du Sahug, la misère des habitants et leur insurmontable ré-

pugnance à se joindre à mon petit équipage, dont les forces s'épuisent rapidement.

Ce régime atroce est normal dans l'intérieur de Mindanao, et les Mandayas ne vivent pas d'une façon plus misérable que leurs voisins. Ils sont considérés, au contraire, comme les plus anciens et les plus illustres habitants de l'île; ils forment l'aristocratie de la région, et les Manobos, les plus puissants, les plus redoutés des insulaires, sont très fiers d'acquérir, par le rapt ou par le mariage, des femmes mandayas. Néanmoins, si les Mandayas ne sont protégés à bref délai par la civilisation espagnole, il n'en restera bientôt que le souvenir, car, constamment sous le coup des attaques de leurs voisins, ils se font de plus entre eux une guerre impitoyable.

18 novembre. — Journée très pénible; le Sahug n'est plus qu'une succession de rapides et de chutes; après avoir franchi l'obstacle, on tombe invariablement dans un bassin profond de 5 à 10 et 12 mètres; après quelques coups d'aviron, on arrive au pied d'un nouvel obstacle; ainsi de suite. Quelques Mandayas m'aident un moment mais refusent d'avancer, toujours par crainte du terrible *Husip*. Des éboulements laissent voir la constitution des collines de la rive, sable fin; partout conglomérats en voie de formation. Averses fréquentes, observations astronomiques impossibles; je ne sais plus où je me trouve. Mes muchachos ont les pieds en sang; mon épiderme, moins résistant que le leur, est dans un état pire.

19 novembre. — Pluie torrentielle; crue sensible du Sahug qui permet de passer beaucoup de rapides sans y pratiquer de chenal, mais le courant et les tourbillons deviennent presque insurmontables. Nul indice d'habitation; à quatre heures de l'après-midi, trouvé un gros affluent (tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici étaient sans importance), qui se confond avec le Sahug sous un angle

très aigu. Où est le Sahug? Nul moyen d'information; remonté le courant, qui paraît venir le plus directement du nord. A cinq heures vingt, campé sans vivres, sur un rocher élevé, à l'abri de la crue.

20 novembre. — A neuf heures du matin, nous nous mettons péniblement en route; l'excitation de la marche secoue un peu mes hommes, qui ne peuvent plus entrer dans l'eau sans de cruelles souffrances; nous passons quelques rapides atroces; à onze heures, un radeau attaché à la rive fait soupçonner quelques cases; trois muchachos partent en reconnaissance dans la forêt; ils reviennent sans avoir rien vu; nous passons encore quelques rapides.

Les hommes blessés, à jeun depuis la veille, sont incapables de nouveaux efforts. Une distribution de café et de tabac ranime un peu ceux qui n'ont pas la fièvre. A midi, je puis prendre la hauteur du soleil, dont le calcul me donne 7° 36′ 28″. En sept jours, depuis le 13, je ne me suis élevé dans le nord que de 7′ 50″ (environ 14 kil. 5)!

Cependant il faut prendre un parti. Husip ne peut être loin; je décharge complètement la plus légère de mes embarcations, et j'y fais monter les deux plus valides, Marcello et Francisco le cuadrillero; je leur donne mes fusils comme porte-respect, car, quelque soin que j'en aie pris, l'humidité de ces derniers jours a mis armes et munitions à peu près hors d'usage; il faut dix minutes de préparatifs pour charger mon Lefaucheux, et la moitié des coups rate. Mes ambassadeurs partent avec la mission de trouver Husip et de le décider à m'envoyer des rameurs. La petite pirogue, débarrassée de son chargement, tire à peine quelques pouces d'eau; mes deux muchachos la manient facilement, et je les perds bientôt de vue.

21 novembre. — A sept heures du matin, glissant ra-

pidement au milieu de l'écume des rapides, arrive toute une flottille de radeaux montée par des Mandayas. Séduit par les promesses de mes ambassadeurs, le puissant Husip amène toute sa tribu pour me remorquer.

Le radeau mandaya est facile à fabriquer; trois tiges de bambou maintenues par un lien de rotang en font tous les frais. L'homme qui le monte se tient debout et se sert de sa lance comme d'une gaffe; tous ces Mandayas, nus et coiffés d'une espèce de chapeau à claque, ont une physionomie des plus étranges.

Quelques verres d'eau-de-vie, tout ce qui me reste, mettent Husip en belle humeur; il me dit que l'Agusan n'est pas loin, que je le trouverai sur le versant opposé des montagnes qui nous entourent; sur son ordre, les radeaux sont abandonnés au cours de la rivière. Les Mandayas s'attellent aux remorques en filin de mes embarcations, dont la souplesse et la résistance excitent leur admiration; un frère de Husip frappe frénétiquement sur un gong en bambou. Les Mandayas s'animent, et bientôt je suis enlevé au milieu des rapides avec des cris et un fracas qui dominent celui du Sahug. Des embarcations, fussent-elles cuirassées, ne résisteraient pas longtemps aux frottements que subissent mes pauvres bancas déjà fortement avariées et traînées sur les rochers avec une sorte de furie. Heureusement nous abordons bientôt chez Husip, au pied du mont Hoagusan (latitude nord 7° 50′ 40″ ; longitude Est de Paris, 123° 39′30″; altitude, 100 mètres).

Le village de Husip est pareil à tous ceux que j'ai déjà vus; les cases sont un peu plus élevées et les défrichements un peu plus étendus. Le seigneur de céans est assez accommodant : il est ébloui par mes verroteries et surtout par une affreuse cotonnade écarlate pour laquelle ses femmes sont un moment sur le point de s'entre-déchirer. Je donne du reste à pleines mains, car mes instru-

ments et mes collections vont encore former un bien lourd bagage pour franchir les montagnes qui me séparent de l'Agusan. A partir d'ici, le Sahug ne peut porter la plus légère pirogue, ce qui m'empêche de regretter les miennes qui, mal amarrées, sont enlevées par le courant.

Husip me fournit une quantité raisonnable de riz et de poulets, et me promet pour le lendemain des porteurs en nombre suffisant.

22 novembre. — Dès quatre heures du matin, j'éveille Husip pour réclamer les porteurs; je ne puis les réunir qu'à huit heures trente. Nos conférences, d'autant plus longues que nous nous comprenons fort mal, m'apprennent enfin qu'Husip n'est pas un homme, mais un triumvirat, une espèce de fédération de trois chefs voisins, qui, réunis en ce moment, discutent pour fournir chacun le moins de porteurs possible. Je donne encore; je jette mes munitions avariées dans le Sahug, je rends à Husip les vivres qu'il m'a donnés hier matin; les charges sont encore trop lourdes pour ces Mandayas qui seraient de déplorables porte-faix. Désireux pourtant de m'obliger, Husip fait avancer quelques enfants que je charge suivant leurs forces; l'un porte un marteau de géologue, un autre prend un filet à papillons; enfin tout est prêt! Ma colonne s'ébranle aux acclamations des Mandayas groupés sur la rive du Sahug.

Je franchis plusieurs fois un torrent, tributaire du Sahug; ses berges, formées par des éperons escarpés, exigent des ascensions continuelles et fatigantes; je tremble pour mes chronomètres, portés par le plus robuste de la bande, grand gaillard habillé en femme, hermaphrodite sans doute; c'est un sorcier, me disent ses camarades avec le ton du respect; j'ai beau lui dire de marcher avec précaution, fier de sa force, il descend rapidement les passages les plus difficiles, et sans me répondre me regarde

avec des yeux où brille la folie. Je lui enlève son chargement; arrêt, retard. Maintenant nous marchons dans le torrent même, médiocrement profond, et le chemin est relativement facile. En remontant le torrent, que les Mandayas désignent sous le nom générique de *Baclayan*, nous arrivons au pied d'un contrefort assez élevé que je gravis en une heure quinze minutes. Au sommet est un plateau fortement ondulé sur lequel se dressent quelques cases mandayas; je m'arrête pour faire manger ma troupe. J'ai encore des verroteries et on me donne du riz, des bananes et des poulets. L'observation du baromètre me donne une altitude de trois cent vingt mètres.

Au moment de partir éclate un orage tellement violent que je dois me résigner à ne plus faire de chemin aujourd'hui. Mes muchachos affaiblis grelottent, la pluie me paraît glacée bien que le thermomètre marque encore $+ 26^{\circ},7$ centigrades.

Dans l'après-midi la pluie cesse; je puis prendre quelques hauteurs et constater avec douleur que le trajet du matin a complètement perturbé la marche des chronomètres [1].

Du haut de la case mandaya, élevée à quinze mètres au-dessus du sol, et percée comme toutes les autres sur ses quatre côtés, je prends une bonne idée de la topographie de la région.

Je suis sur le mont Hoagusan [2], adossé au nord à un massif montagneux élevé; de ce massif se détache une chaîne importante qui se perd à l'ouest; le même massif donne naissance à deux autres chaînes qui se réunissent au sud, où elles portent le nom de monts Kinabuhan, en

1. J'ai dû en conséquence rapporter à la position de Surigao les longitudes entre Butuan et le mont Hoagusan.

2. *Ho*, contraction de *holo*, tête; source de l'Agusan.

formant dans leur parcours une ellipse dont le grand diamètre est orienté nord et sud; au delà de la courbe ouest de cette ellipse coule vers le sud le *Sahug;* au centre prend naissance le *Manat*, tributaire de l'*Agusan*, qui se dirige vers le nord en suivant le versant extérieur de la courbe orientale. Dans tout ce paysage, je ne puis avec ma lunette distinguer un point qui ne soit recouvert d'un uniforme manteau de forêts.

Je n'ai plus d'incertitude sur ma route ; demain je serai sur l'Agusan. Je prends donc gaiement mon parti de la pluie qui redouble, et d'autant plus volontiers que les Mandayas du mont Hoagusan sont les plus aimables que j'aie rencontrés encore. Un peu de sucre oublié dans mes poches apprivoise les enfants; leurs mères me demandent alors si j'ai du sel, et le subtil Marcello en ayant découvert une livre environ au fond d'un sac, elles le croquent à belles dents, comme des chèvres.

Tout irait donc au mieux si Lorenzo n'avait la malencontreuse idée de demander, à l'un de mes porteurs qui est borgne, quel est l'accident qui l'a privé d'un œil. Il paraît que mon muchacho vient de se rendre coupable d'une insulte qui ne peut être lavée que dans le sang. Le porteur offensé est un Manobo, qui se trouvait je ne sais pourquoi chez Husip et qui s'est joint à ma troupe pour rentrer chez lui. Il jure qu'il se vengera d'une façon éclatante et disparaît. Je n'attache pas grande importance à l'incident, car avant que le Manobo ait réuni ses parents, délibéré et préparé ses moyens d'attaque, je compte être loin.

23 novembre, 4 h. du matin — Le thermomètre est à + 21°,5 centigrades. Nous sommes transis, et j'ai hâte de me mettre en route pour me réchauffer; mais la répartition des charges est une longue besogne; je ne puis partir qu'à 7 h. 15, accompagné pendant quelque temps

par mes hôtes, qui me supplient de passer encore une journée chez eux, me promettant de tuer un sanglier et de faire une grande fête où il y aura beaucoup à manger.

Je descends sur le versant nord-est du mont Hoagusan en suivant le lit du torrent *Tubuan*, lequel n'est qu'une suite de cascades qui tombent du haut de masses de calcaire terreux de vingt à quarante mètres de puissance entre deux berges d'argile. Les diverses variétés de *bejuco* et de *balete* dominent dans la végétation.

Le Tubuan me mène au rio *Manat;* j'y trouve deux pirogues où je m'embarque avec tout mon monde; quelques coups de rame, et nous entrons dans l'*Agusan*, large d'une centaine de mètres.

Enfin! je suis sûr d'arriver maintenant, car ce fleuve se jette au nord de l'île dans la baie de Butuan.

En quittant les hauteurs du mont Hoagusan, je suis entré dans le domaine des *Manobos*, race guerrière qui domine sans partage dans tout le bassin du rio Agusan.

Nous remontons l'Agusan pendant deux kilomètres environ, et nous abordons devant quelques cases toutes neuves. Ce hameau (comme la plupart des autres) porte le nom de son maître, *Dagohoy*, puissant dato manobo qui dispose de 50 lances. Mes Mandayas me disent que je trouverai là des embarcations et des esclaves, et, remontant dans les bancas qui nous ont portés, me quittent en me souhaitant un bon voyage.

Dagohoy est absent; son frère, *bagani* appesanti par l'obésité et par l'âge, m'assure que demain matin j'aurai deux pirogues couvertes et quatre rameurs.

L'observation de midi me donne une latitude de 7° 47′ 28″. Je n'ai plus à parcourir que 130 kilomètres, en ligne droite, pour atteindre la baie de Butuan.

Dans l'après-midi je règle à nouveau mes chronomètres si malencontreusement perturbés par le passage du mont



Dato manobo du centre de Mindanao. (Photographie de l'auteur.)

Hoagusan. Absorbé par les calculs d'heure, je ne prête aucune attention aux Manobos qui vont et viennent dans la case mise à ma disposition; quand la nuit est venue le *bagani* se présente solennellement devant moi; il est accompagné du porteur borgne, insulté hier et qui, me dit-il, est son fils. Ils viennent demander satisfaction. *Mon esclave* a insulté un Manobo, parent d'un chef, l'esclave doit avoir la tête coupée. Lorenzo croit entendre son arrêt de mort et s'accroupit derrière moi.

Je réponds au bagani que cet homme n'est nullement mon esclave, car les blancs n'en ont pas. Blanc ou noir, tout le monde est libre dans mon pays. On n'y tue que les assassins. Donc, je suis désolé de lui refuser ce qu'il me demande, et je l'engage à me laisser tranquille.

Les deux Manobos sortent sans répliquer. Je visite minutieusement avec Florès mes deux fusils; le fusil à piston est absolument hors d'usage, je parviens à faire entrer deux cartouches à balle dans le Lefaucheux; partiront-elles? En tout cas il faudra toujours plusieurs minutes pour extraire les douilles ramollies qui adhèrent obstinément à l'âme rouillée.

Le bagani reparaît au milieu de ces préparatifs.

« Tu es un homme puissant, me dit-il; en ta faveur, ton esclave conservera sa tête; mais l'insulte doit être vengée; je vais lui faire appliquer en ta présence cent coups de bâton. Livre-moi ton homme ou je le fais saisir par mes guerriers. »

Le bagani faiblit, c'est le moment de payer d'audace. « Malheureux! » lui dis-je, apprends que chez moi le *bejuco* est inconnu. Regarde ces armes; dans chaque tube il y a trois balles et six dans ce revolver; si tu as l'audace de revenir ici, je t'envoie tout cela dans le crâne. »

Je pousse le bagani dehors, et mes muchachos se barricadent de leur mieux; je rassemble mes instruments;

quand tout est préparé pour le départ, j'éteins mon fanal; tout est calme dans les cases voisines. N'entendant aucun bruit, mes muchachos, en vrais Bisayas, ne tardent pas à s'endormir; et, malgré la solennelle déclaration que je viens de prononcer, je suis obligé de leur faire distribuer par Lorenzo quelques coups de canne pour les tenir éveillés. Aux premières lueurs de l'aube j'aperçois à quelques pas deux embarcations dont deux esclaves vident l'eau. Je les immobilise avec mon revolver pendant que mes muchachos, en un tour de main, chargent les bagages. Les amarres sont coupées, et je vogue enfin — avec les deux esclaves pour rameurs — sur l'Agusan, une vraie rivière celle-là, large, suffisamment profonde, et sans rapides. En quelques coups de rames je perds de vue les cases de ce stupide bagani.

Je trouve pourtant deux petits rapides insignifiants; partout ailleurs le fond varie de 1 à 3 mètres. Le courant est vif et la journée se passe vite à lever à la planchette le cours de la rivière dont les boucles, infiniment plus ouvertes que celles du Sahug, se déroulent rapidement sous mes yeux. Les berges sont en général peu élevées et inclinées; quand elles s'abaissent j'aperçois dans le lointain de longues files de montagnes bleues qui limitent l'horizon en tous sens. A midi j'atteins 7° 50′ 40″ lat. Nord. A deux heures après midi je dépasse *Katugan*, village manobo. J'ai dit que le bassin de l'Agusan était le domaine des Manobos, les plus puissants et les plus redoutés des indigènes de Mindanao; leurs mœurs sont celles des Mandayas, et leurs entreprises sont plus redoutables, vu leurs moyens d'action plus considérables; leurs villages sont beaucoup plus peuplés et leurs cultures plus étendues.

La seule embarcation que je rencontre dans la journée est celle d'un trafiquant chinois qui va troquer son laiton et ses cotonnades contre de la cire et de la résine. « Je

n'ai rien à craindre, me dit-il, tous les Manobos des environs sont mes débiteurs. »

Singulière religion de la dette chez des gens qui paraissent à première vue ne reconnaître d'autres lois que celles de la force. Un examen plus attentif montre chez tous les indigènes de Mindanao des qualités que beaucoup d'Européens devraient leur envier. Pour juger ces indigènes avec impartialité il convient de se rappeler quelques points de notre histoire. La nécessité de la *Trêve de Dieu* ne dénote pas une paix profonde; encore sous Louis XIV les parents d'un gentilhomme loyalement tué en duel étaient, de par l'opinion, tenus de demander au roi la mort de son adversaire [1], et, quant aux esclaves, bien que la traite et l'esclavage des noirs soient abolis depuis peu, est-ce que, sans trop chercher, nous n'en trouverions pas encore chez nous? En somme, les Manobos et les Mandayas, comme les Bagobos et tous les autres indigènes, aiment le sang, l'abondance sans travail et les femmes de leurs voisins, mais du moins ils n'ont jamais songé à déguiser leurs appétits.

A 5 h. après midi, arrivé à Patrocinio, petite colonie de Manobos *conquistados* ou *reducidos*, c'est-à-dire convertis au catholicisme. Généralement, quand une tribu accepte le baptême et se soumet à l'Espagne, les missionnaires l'amènent à quitter ses cases où les souvenirs de l'indépendance sont trop vivants, et l'établissent sur le bord d'un cours d'eau; il est ainsi plus facile de la visiter. Ici les femmes et les enfants ne s'enfuient plus à mon approche; ils accourent au contraire sur la rive; un enfant se détache du groupe et revient suivi de quatre personnages dont la mine grave indique des notables. L'un d'eux me salue en espagnol :

1. Cf. *Mémoires de Saint-Simon.*

« Señor, soyez le bienvenu. Je suis Bisaya et maître d'école. Voici les Manobos officiers du pueblo. Voici le *capitan*, voici le *teniente* et puis l'*alguazil* [1]. Vous venez de bien loin, et vous avez sans doute beaucoup pâti; mais ici tout abonde, que pouvons-nous vous offrir?

— Mais, mon ami, tout ce que vous aurez : œufs, poulets, porc, apportez tout et tant qu'il vous plaira; je payerai bien.

— Señor, les *nuevos christianos* ne connaissent pas la monnaie.

— Et les *avalorios* [2] ?

— Oui, señor, ils les aiment beaucoup.

— Bon, j'en ai encore; allons, dépêchez-vous, car mes gens sont affamés et moi aussi. »

Le maître d'école m'apporte, au bout d'un quart d'heure, *un* œuf.

« Malheureux, lui dis-je, est-ce là tout ce que tu peux me donner?

— Patience, señor, calmez-vous, n'effrayez pas les *nuevos christianos*, vous ne manquerez de rien. »

En somme, ces pauvres gens n'ont que du riz; quand trouverais-je un beafteack! Ils me fournissent du moins deux rameurs et une pirogue qui allège un peu les miennes, tellement chargées qu'elles menacent de couler bas au moindre choc.

25 novembre. — Départ à 6 h. 30 du matin. L'Agusan coule maintenant dans une large plaine d'alluvions; la végétation décroît; bientôt on ne voit plus que des prairies de hautes graminées. Le cours de l'Agusan est souvent brusquement dévié de sa direction générale vers le nord par des seuils de rochers; en ces points, le rio a une pro-

1. Au moment de la *reducion* ces charges sont conférées au dato et à ses parents.

2. Objets d'échange.

fondeur de 3 mètres à 3 mètres 50; partout ailleurs elle varie entre un et deux mètres.

A 5 h. 30 du soir, arrivé à *Kambuaya*, où se dresse une case unique; nuit affreuse au milieu des moustiques. Kambuaya est le point le plus malsain et le moins fertile de l'Agusan ; le sol y est fréquemment inondé, et les eaux stagnantes y arrêtent toute végétation.

26 novembre. — Départ à 6 h. du matin. A 7 h. 30 je trouve le passage intercepté dans toute sa largeur par un barrage de bambou ; je suis dans le voisinage immédiat du lac désigné sous le nom générique de *Linao* ou *Dagum*. Un arbre immense couché en travers du rio, et contre lequel s'amoncellent les radeaux des indigènes, telle est l'origine de l'obstacle en train de devenir une terre flottante à végétation touffue. Il faut deux heures pour faire franchir à mes pirogues ce barrage dû à l'incurie des riverains. Parvenus à ce point, ils abandonnent leurs radeaux en amont, et en fabriquent d'autres à quelques pas plus bas.

Immédiatement après le barrage, je quitte l'Agusan et j'entre dans un boyau de 1 à 2 mètres de fond, serpentant au milieu de la végétation aquatique qui couvre la partie sud du lac de Linao; cette partie était autrefois un sol fertile; elle est inondée depuis 1861, époque à laquelle l'Agusan renversa la berge étroite qui formait sa rive droite et, se déversant dans le lac, en doubla l'étendue. Il faut enlever les balanciers des pirogues, couper tout ce qui fait saillie hors de la coque, et je n'avance qu'avec la plus grande difficulté. A ce passage tortueux et resserré succèdent des canaux plus larges, le *Manin*, puis l'*Uduin* qui débouche dans le lac circulaire; je le traverse en suivant son diamètre N.-E. Je trouve partout sur ma route 4 mètres de fond; le lac, dépourvu de végétation aquatique, est entouré d'un grand cercle d'arbres morts, vestiges de l'ancienne forêt, qui élèvent tristement leur

tronc sans feuillage au-dessus des eaux. A l'extrémité N.-E. du lac je m'engage dans un arroyo qui coule en ligne droite dans une forêt. Plus de fond, il faut s'arrêter à midi 50. « Je suis, me disent les Manobos de Patrocinio, à une heure de marche de la mission de *Bunauan.* »

J'envoie deux hommes porter un billet au missionnaire inconnu qui peut-être se trouvera en ce moment à Bunauan; je le prie de m'envoyer quelques porteurs, car mes muchachos sont bien fatigués; une heure et demie après arrivent au pas gymnastique douze robustes *nuevos christianos* qui chargent mes bagages en un tour de main et me conduisent sur le bord d'un rio large et rapide, le *Simulao*, où se trouvent deux grandes bancas; un quart d'heure plus tard je suis à Bunauan. Le R. P. Saturnino Urios, de la Compagnie de Jésus, m'attend sur la rive et m'amène au *convento*, case très simple, mais vaste et commode. « Vous êtes ici chez vous, me dit l'excellent missionnaire; vous et vos hommes avez besoin de repos; restez ici tant qu'il vous plaira; et, quoique nos ressources ne soient pas grandes, nous allons essayer de vous refaire un peu. »

Mes muchachos sont en effet fort délabrés et je ne vaux guère mieux; mais comme un pareil accueil réconforte! Que je trouve mes fatigues médiocres, en les comparant à celles de cet homme de cœur! Il n'y a pas plus de trois semaines que j'ai quitté Davao où, au retour de mes excursions dans l'intérieur, je retrouvais à peu près toutes les ressources de la vie européenne. Le P. Urios, lui, est à Mindanao depuis des années, toujours en chemin, visitant les pueblos d'*Infieles reducidos*, pénétrant hardiment auprès des chefs les plus redoutés. Cette vie, faite tout entière de privations, de fatigues et de dangers, est du reste aux Philippines celle de tous les religieux de

la Compagnie de Jésus, hors de l'Ateneo municipal de Manille et des rares villages bisayas de Mindanao.

28 novembre. — Baptêmes et mariages de 38 Manobos convertis; depuis un an environ le R. P. Urios a baptisé 5200 *Infieles;* ce sont à peu près autant de malheureux soustraits à l'esclavage et préservés d'une mort violente. Dernièrement un de ces Manobos disait au P. Urios : « De mes deux femmes, je me décide à garder la plus ancienne; mais, padre, je fais un bien grand sacrifice en me séparant de l'autre; j'ai eu tant de peine à l'obtenir! son père ne voulait me la céder qu'en échange de 15 esclaves; je ne les possédais pas; il m'a fallu me mettre en campagne contre des tribus timides, dans un pays inconnu et, pour capturer ces 15 esclaves, j'ai dû me battre souvent et tuer plus de 30 hommes. »

Réunis en agrégations nombreuses, pourvus de chefs indigènes nommés et surveillés par les missionnaires, les *Infieles reducidos* peuvent vivre et travailler en paix, leurs différends se règlent d'après l'équité et non plus à coups de lance. Les villages des nouveaux convertis sont en général respectés des Infieles insoumis, car leur population est considérable relativement à celle des *rancherias*, et croît assez rapidement par l'adjonction de nouvelles tribus que les missionnaires amènent à se joindre aux nouveaux pueblos, malgré leur tendance à vivre en hameaux séparés; mais on a grand soin de laisser les derniers convertis sous l'autorité de leurs anciens chefs : sans cette précaution ils seraient impitoyablement rançonnés par leurs coreligionnaires.

La population de Bunauan, formée de plusieurs tribus Manobos, est vigoureuse dans son ensemble. La taille s'élève dans quelques cas jusqu'à 1 mètre 70. La face est plus allongée que chez les Mandayas; le nez droit, saillant, bien détaché, est légèrement recourbé à son extrémité

inférieure; le crâne, développé en hauteur, présente une courbe antéro-postérieure régulière non déprimée à sa partie postérieure par l'aplatissement caractéristique des Malais. Le type manobo est souvent altéré par le métissage; l'influence du sang négrito est très nette chez beaucoup d'habitants. Bien que l'aspect général de la population soit celui d'une race robuste, en pénétrant dans les cases, j'y trouve de nombreux malades : l'anémie, la scrofule, les maladies cutanées, la dysentérie, la tuberculose pulmonaire et abdominale, la fièvre paludéenne, sont les affections dominantes, et les enfants leur payent un large tribut[1].

Le 29, le R. P. Urios part avec une escorte de cuadrilleros que le gouverneur de Surigao l'a obligé d'accepter, car en ce moment la région est dans un état d'effervescence inaccoutumé. Deux trafiquants bisayas qui, malgré la défense du gouverneur de Surigao, avaient pénétré chez les Infieles, viennent d'être massacrés; on me conduit auprès d'un des cuadrilleros envoyés pour s'emparer des meurtriers ; il a été blessé par une flèche à pointe de bambou ; ces armes primitives ont une portée bien faible, mais à quarante ou cinquante pas, elles produisent encore des blessures sérieuses, parfois mortelles. La pointe de bambou a pénétré dans un espace intercostal et atteint le poumon; j'espère pourtant que le sujet guérira.

Avant de partir, le P. Urios a eu l'attention d'envoyer un message à un de ses confrères, le R. P. José Canudas. en ce moment à la mission de *Talacogon*, afin que je ne reste pas seul à Bunauan. Le P. Canudas, ancien professeur de physique à l'*Ateneo municipal*, arrive en effet à *rames forcées* avec des vivres. Grâce au concours dévoué de ces deux missionnaires, mes collections s'augmentent

1. *Rapport*, ch. III, IV et V.

de quelques reptiles, poissons et insectes intéressants, bien que des pluies torrentielles rendent les recherches très difficiles. Je garde le plus reconnaissant souvenir du traitement cordial que je reçois de ces hommes énergiques dont la vie est dévouée sans réserve au triomphe d'une idée; les quelques soirées que je passe avec eux s'écoulent rapidement en écoutant leurs récits et leurs observations, toujours marqués au coin de la science et de l'érudition.

Mes muchachos me supplient de leur délivrer de fortes avances sur leurs gages; prévoyant l'emploi qu'ils vont en faire, je me contente d'abord de leur distribuer quelques piastres à titre de gratification. Ils reviennent bientôt et insistent tellement que je suis forcé de les satisfaire. Ils ne reparaissent que le soir, radieux, car il ne leur reste plus un cuarto; ils sont délivrés du souci terrible d'avoir encore quelque chose à dépenser; un trafiquant chinois les a dépouillés odieusement en leur vendant quelques effets dix fois plus cher qu'ils ne les auraient achetés sous peu de jours à Surigao; néanmoins, ils sont enchantés : tel est le caractère bisaya.

Au nord-est de Bunanan dont l'attitude = 30 mètres, s'élève la montagne du même nom; j'en fais l'ascension dans l'espérance d'y prendre un tour d'horizon. La végétation n'offre rien de particulier sinon que je trouve réunies les trois espèces de bejuco : *Palaçan*, *Uaï* et *Yantoc* [1].

D'énormes blocs d'andésite font saillie à travers l'humus. L'observation du baromètre me donne, pour l'altitude du sommet, 240 mètres. Quant au tour d'horizon, il est fort restreint par la forêt qui m'entoure; il faudrait une légion de travailleurs pour me donner du jour. La vue s'étend seulement au sud; je ne vois qu'une immense

1. *Calamus maximus, C. mollis, C. usitatus.* P. Bl.

plaine entourée d'ondulations et bornée à l'ouest et au sud-ouest par la ligne continue des monts *Humayan* et *Yamawan*.

Le soir, les deux esclaves pris à Dagohoy me supplient de les laisser partir; je leur déclare qu'ils ne sont plus esclaves, mais libres; s'ils veulent me suivre ils seront nourris et soldés comme mes muchachos; ils pourront me quitter quand il leur plaira, et à l'instant même s'ils le veulent. « Puisque nous pouvons te quitter, me répondent-ils, nous rentrons chez notre maître. » Ces esclaves volontaires partent en effet, impatients de reprendre leurs fers, quoique je puisse dire pour les en dissuader.

Il a plu fréquemment et abondamment tous ces jours-ci; j'ai pu cependant observer plusieurs fois pendant les éclaircies, et je détermine la position de Bunauan, à 8° 8′ 58″ latitude nord et 123° 33′ 53″ longitude est.

6 décembre. — Départ de Bunauan à dix heures du matin. Je descends le rio Simulao, qui se rétrécit bientôt, devient sinueux et court entre des berges basses chargées de *bitoon* [1], où s'épanouissent de merveilleuses fleurs à corolle blanche entourant une aigrette d'étamines écarlates.

A 1 h. après midi, j'entre dans le lac de Linao, que je traverse au milieu d'une végétation aquatique; à 3 h. 30 je retrouve l'Agusan, profond de 6 mètres, large d'une cinquantaine, couvert d'une végétation flottante de *quiapo* [2]; ses rives plates, indécises, sont occupées par de larges marais.

Le 7 décembre, à 6 h. du matin, je suis à *Talacogon*, village de Manobos convertis, où je trouve le R. P. Santiago Puntas, dont l'accueil est aussi cordial et aussi empressé que celui des RR. PP. de Bunauan; à 9 h. 30,

1. *Barringhtonia speciosa.* Myrt.
2. *Pistia stratiotes.* Aroïdées.

je me remets en route; arrêts à San-Luis et à Amparo, arrivé à 5 h. 45 du soir à Guadalupe, tous villages de Manobos *conquistados*. Les berges de l'Agusan deviennent plus élevées; elles présentent parfois des falaises de pepérin englobant des fragments de dolérite altérée; la forêt reparaît; dans les éclaircies formées par le lit des affluents je relève des sommets assez importants dont l'Agusan contourne les contreforts.

8 décembre. — Départ à 7 h. du matin; *Esperanza* et *las Nievas*, villages de Manobos *conquistados;* les berges de l'Agusan sont de plus en plus accidentées; la profondeur varie de 5 à 10 mètres, et la largeur atteint 100 mètres.

Un peu en aval d'Esperanza débouche le rio *Huhut*, célèbre dans la contrée par le *bagani* manobo *Lingcuban* qui dominait sur ses rives. Ce sauvage, doué de qualités supérieures, avait su inspirer la terreur à tous les Infieles et Bisayas des environs. Apprenant que les notables de Butuan cherchaient à se défaire de lui, il arrive inopinément dans le pueblo et se présente seul au tribunal devant l'assemblée qui délibérait sur les moyens de le faire massacrer. « Eh quoi! misérables Bisayas, leur crie-t-il d'une voix de tonnerre, vous voulez me tuer chez moi, au milieu de mes guerriers; le projet est au-dessus de votre courage; mais me voici seul au milieu de vous, essayez donc de me prendre. » Et le fier Manobo sort en leur lançant un regard méprisant.

Cette action héroïque devait être funeste au fameux bagani; après cette victoire morale, son audace ne connut plus de bornes; il y a un mois, voyant les Bisayas terrorisés, le gouverneur de Surigao, M. le colonel Raccaj, se cacha avec quelques cuadrilleros dans une banca couverte, et cerna avant le lever du jour la demeure de Lingcuban; le siège fut difficile, car, prévoyant qu'il serait attaqué avec des armes à feu, l'industrieux bagani avait blindé

sa case avec des sacs de riz. Pendant que ses esclaves opposent une résistance désespérée, Lingcuban parvient à fuir; sa famille est emmenée en otage. Les vainqueurs revenaient avec les prisonniers quand un Manobo, le bolo à la main, accourt vers eux; on tire sur lui, on le manque; il se prosterne aux pieds du colonel et lui rend ses armes; c'est le fiancé de l'une des filles de Lingcuban. « Malheureux, lui dit-elle, ne vois-tu pas que tout est perdu; que viens-tu faire ici? — Partager votre prison, lui répond le chevalier *infiel;* loin de vous la liberté est pire que l'esclavage. »

Cette défaite avait porté un coup mortel au prestige de *Lingcuban;* il vient d'être tué par surprise par un autre chef manobo.

A 5 h. après midi, j'arrive à *Butuan*, ancienne et importante colonie d'Indiens Bisayas, terminant ainsi la traversée de Mindanao.

En abordant j'entends les sons d'une musique guerrière. Les jeunes gens du pueblo, armés de lances et de boucliers, vêtus d'un jupon court et coiffés d'une espèce de mitre bariolée, conduisent en triomphe trois hommes et cinq ou six femmes manobos, qu'ils viennent de capturer dans la montagne; d'après ce que je puis comprendre, les prisonniers appartiennent à une rancheria de *conquistados* qui se sont *remontados*, c'est-à-dire qui ont repris leur vie sauvage dans l'intérieur, à la suite de quelque dispute avec leurs voisins.

Je passe six jours chez le R. P. Ramon Pamiès, curé de Butuan, avant qu'une éclaircie me permette de faire les observations nécessaires pour situer la dernière station de mon itinéraire à travers Mindanao. La pluie tombe tous les jours et tout le jour, à torrents; l'Agusan, énormément grossi, charrie des arbres énormes. Les distractions sont rares à Butuan; le pueblo compte 4000 Indiens bisayas,

mais la population agglomérée est très restreinte; elle paraît saine, bien que je constate un nombre relativement élevé de cancroïdes.

L'horizon est borné par de hautes montagnes chargées de forêts où l'on trouve une essence vraiment incorruptible, le *mag cono* [1]. Nulle industrie, nulle activité dans le pueblo, peu de plantations aux alentours. Ici, comme à Davao, les Bisayas préfèrent demander à un trafic usuraire les ressources qu'ils ne devraient obtenir que du travail; ils ne rougissent pas d'enlever aux Infieles au prix de quelques bagatelles la nourriture d'une année; l'Infiel n'ignore pas qu'il est affreusement lésé, mais il ne sait pas résister à la tentation. On a dû interdire le trafic de l'intérieur aux Bisayas. Dernièrement l'un d'eux est parti pour les forêts des environs avec du fil de diverses couleurs acheté à Butuan six réaux (trois francs soixante-quinze); il est revenu avec des denrées valant huit à dix piastres (quarante à cinquante francs). Ces dix piastres employées en *avalorios*, il partait de nouveau et rentrait au bout d'un mois avec des denrées pour la valeur de cent piastres, plus quatre cents piastres de créances. L'honorable gouverneur de Surigao, M. le colonel Raccaj, qui passait à Butuan, a convoqué les Infieles et, en leur présence, a fait rendre gorge à leur rapace fournisseur.

15 décembre. — J'ai enfin pu observer, et placer Butuan par 8° 55′ 25″ latitude nord et 123° 13′ 37″ longitude est [2].

Départ à neuf heures dans une banca sans voile et sans bordages. Butuan ne peut avoir de relations utiles qu'avec Surigao et l'île de Camiguin; cependant il est impossible

1. *Xantostemon verdugonianum* (Myrtacées); cette espèce paraît constituer l'extension la plus septentrionale du genre dont l'area central se trouve en Nouvelle-Calédonie et en Australie (Sebastian Vidaly Soler).

2. Le pueblo, porté sur les cartes au N.-E. du Butuan actuel, n'existe plus.

d'y trouver une embarcation capable de tenir passablement la mer. Celle que j'ai dû prendre, la plus grande du pueblo, uniquement destinée à la navigation fluviale, se remplit d'eau par la plus légère houle ; il faut donc stopper au moindre souffle. L'incurie des Bisayas de cette région explique comment, avant la conquête de Soulou par les Espagnols, les Moros ne craignaient pas de venir jusqu'à Butuan en doublant la pointe nord-est de Mindanao, et y pratiquaient d'importantes razzias. Les hardis pirates avaient facilement raison de ces populations nonchalantes qui paraissent plongées dans une continuelle léthargie.

Un peu en aval de Butuan on aperçoit les ruines de l'ancien pueblo, transféré il y a un siècle sur le bord de la mer et reconstruit, en 1877, à la place qu'il occupe actuellement.

A l'embouchure de l'Agusan, sur un îlot sablonneux, un modeste monument indique le point où les Européens abordèrent pour la première fois dans l'archipel qui devait porter le nom de Philippines. Parti des îles Mariannes, Magellan reconnut le cap auquel il donna le nom de Saint-Augustin au sud-est de Mindanao ; remontant au nord en suivant la côte il franchit le détroit de Surigao et prit terre ici le jour de Pâques, 8 avril 1521. L'état du pays devait être alors celui qui existe encore aujourd'hui dans l'intérieur de l'île, car le grand navigateur ayant fait alliance avec le dato de Butuan, celui-ci ne put lui fournir, malgré sa bonne volonté, que quatre porcs et un peu de riz.

Je serre de près la côte à cause de la construction défectueuse de mon embarcation, et aussi pour éviter les courants dirigés du nord au sud pendant ce flot ; la baie est couverte en ce moment d'arbres, de lianes, de débris de toute espèce, arrachés par l'inondation aux berges de l'Agusan ; à quelques encablures de ma banca passe une île



Rade de Butuan. Vue prise à trois milles au nord de l'embouchure du rio Agusan. (Croquis de l'auteur.)

entière surmontée d'un magnifique bouquet de bambous qui fait l'office de voiles; il n'y a pas de raison pour que cette masse végétale n'aborde sur quelque plage lointaine et n'y dépose les graines, les vers, les mollusques, peut-être les nids et les petits mammifères qu'elle emporte avec elle. Ces phénomènes répétés pendant des siècles peuvent dans beaucoup de cas expliquer la dissémination des espèces sans recourir à l'hypothèse de l'ancienne continuité de terres aujourd'hui séparées.

La côte orientale de la baie de Butuan présente une succession d'anses formées par les contreforts d'une haute chaîne de montagnes qui court nord et sud, dominée par les monts Urdaneta et Tendido; ces contreforts plongent dans la mer sous des angles très ouverts; la végétation, très dense, s'éclaircit près des bords; la plage, couverte de sable fin ou de galets, est bordée de Casuarinées ; sur les pentes abruptes croissent de nombreuses Cycadées (*tuñghuc*). Outre le *talisay* [1] et les *bitoon* [2], on voit dans la forêt de nombreux *anajao* [3] et *tuhuc* [4] qui lui donnent un caractère particulier.

Il pleut toujours, je sens nettement le froid, quoique le thermomètre marque encore dans l'après-midi 23,9° centigrades et, avec cette déplorable embarcation, ma marche est nécessairement très lente. Je n'arrive à Surigao, capitale de la province du même nom, que le 16 dans la nuit.

1. *Terminalia mauritiana*. Combret.
2. *Barringhtonia speciosa*. Myrt.
3. *Corypha minor*. Palm.
4. *Eperua decandra*? Légum.

CHAPITRE XI

SURIGAO — LAC DE MAÏNIT — COTE ORIENTALE DE MINDANAO — RETOUR EN FRANCE

Je suis admirablement bien accueilli à Surigao par le gouverneur, M. le colonel don Alberto Raccaj y Milagro, et par le R. P. Ramon Luengo, supérieur des Missions, religieux du plus aimable caractère et d'un profond savoir. Comme tous les missionnaires que j'ai vus et que je dois rencontrer à Mindanao, le P. Luengo appartient à la compagnie de Jésus. Pendant mes diverses stations à Surigao, je loge chez M. D. Carlos Herrera, négociant espagnol, et chez le R. P. Luengo. Tous ces messieurs me témoignent une obligeance à toute épreuve; leur autorité, leur influence, leur connaissance du pays, ils mettent tout à ma disposition avec un empressement et une cordialité qui ne peuvent s'oublier.

Le P. Luengo me dit que, puisque je cherche des crânes, je ne saurais arriver dans un lieu plus favorable, et, le jour même, il envoie un émissaire dans l'île de *Dinagat* pour rapporter ceux qu'il y a vus. D'après son avis je me rends à *Taganaan* sur l'océan Pacifique, dans l'embarcation de M. Herrera, qui veut bien me servir de guide.

Nous arrivons à Taganaan avec une vitesse vertigineuse

en profitant des courants de marée, qui atteignent cinq ou six milles à l'heure; cette partie de la péninsule de Surigao est abritée par de nombreuses îles; la mer y est calme, et les difficultés de la navigation consistent dans les tourbillons dus aux chocs des courants contraires, qui, en certains points, se brisent les uns contre les autres. Ce fait est la conséquence de la différence des heures des marées sur les côtes est et ouest de la péninsule de Surigao; quand la mer est basse dans la baie de Butuan, elle est étale sur la côte du Pacifique. Les marées des Philippines présentent du reste de telles anomalies qu'elles ont reçu le nom de *locas* (folles), et que pendant longtemps on a désespéré de connaître les lois auxquelles elles obéissent. Les nombreuses îles de l'archipel opposent un obstacle à la libre propagation de la marée qui se forme dans le Pacifique; à cette cause d'irrégularité se joint celle qui provient du rapport variable des ondes diurne et semi-diurne. La combinaison de ces divers facteurs produit les résultats les plus bizarres; ainsi à Basilan il n'y a jamais qu'une seule marée par jour, tandis qu'à Zamboanga le même fait ne se produit que pendant seize jours du mois lunaire [1].

Je trouve à Taganaan le R. P. Jaime Plana, grand amateur d'histoire naturelle, qui fait immédiatement armer sa banca et me conduit dans le petit îlot où se trouve la grotte de *Tinagho* (le Secret), laquelle, malgré son nom, n'en est plus un pour personne. Elle renferme un grand nombre de squelettes, couchés pêle-mêle dans dans des cercueils en forme de pirogue. La fragilité de tous ces débris est extrême; dans le nombre je recueille quelques exemplaires en bon état et fort intéressants, car ils démontrent qu'à une époque déjà éloignée les races

1. Voy. mon *Rapport*, ch. II.

malaise, *manobo* et *négrito* coexistaient sur ce point. Le P. Plana m'offre de prendre dans ses collections tous les objets qui peuvent me convenir.

20 décembre. — Je me mets en route pour visiter le lac de *Maïnit*, situé au centre de la péninsule de Surigao, je compte y arriver en remontant le rio Tubay, déversoir du lac. Le temps, toujours détestable, tourne insensiblement à la tempête, je n'arrive que le 23 au soir à Tubay, pueblo établi à l'embouchre du rio du même nom.

Comme celle d'un grand nombre de villages de cette région, la population de Tubay est formée de Manobos depuis longtemps catholiques et soumis à l'Espagne; vivant dans les mêmes conditions et sous le même régime que les Indiens Bisayas, ils en ont pris le nom; mais au premier coup d'œil le crâne de ces prétendus Bisayas, non aplati postérieurement, révèle leur origine indonésienne.

Il faut reconnaître que les Infieles *conquistados* perdent avec leurs mœurs violentes une bonne partie de leurs qualités. On les dirait comme engourdis et paralysés par la sécurité dont ils jouissent; en renonçant aux luttes et aux fatigues de la vie aventureuse des forêts, ils paraissent avoir pris la résolution inébranlable de se refuser désormais à toute espèce d'effort.

Il ne faut donc jamais croire un *Manobo* converti quand il déclare quelque chose impossible; aussi, malgré les représentations du *Capitan*, je me mets en route le 25 à 8 heures du matin pour remonter le rio Tubay, dont la pente est rapide et qui est démesurément grossi par les pluies; parvenu au point où les plus longs *tikin* (perches) coupés dans la forêt n'atteignent plus le fond, il me faut rebrousser chemin, à 4 heures du soir; le courant est si violent que je reviens en trois quarts d'heure à Tubay; j'avais mis huit heures pour parcourir le même trajet en remontant.

Je repars immédiatement pour une anse de la côte nommée *Baguian*, d'où, me dit on, je pourrai gagner le lac par terre.

25 décembre. — En effet, au niveau de Baguian, la haute chaîne de montagnes qui court parallèlement à la côte, présente un col, que je franchis à l'altitude de 340 mètres; j'y recueille des échantillons de calcaire phylladifère et de jaspe rouge avec veines de quartz. Au milieu d'une pluie torrentielle, j'arrive au village de Jabonga, situé sur le lac de Maïnit. Le R. P. Chambó m'offre la plus cordiale hospitalité et veut bien mettre à mon service tous les moyens dont il peut disposer. Cet excellent religieux m'engage d'abord à me reposer; en nous mettant à table j'aperçois, avec autant d'étonnement que de plaisir, un superbe gigot de mouton, mets à peu près inconnu aux Philippines. Les Pères Jésuites essayent d'acclimater ces animaux sur les hauteurs, et il est de tradition qu'on sacrifie un des élèves en l'honneur de Noël. Très fatigué, j'apprécie cependant le contraste de ma situation avec celle où je me trouvais l'année dernière à pareille date; alors, au milieu des Moros de Soulou, aujourd'hui dans une maison amie dont le maître réunit toutes les ressources pour m'en rendre le séjour agréable, et je songe que tous les voyageurs éprouvent des difficultés et des fatigues, mais que bien peu ont connu ces haltes fréquentes où je les oublie au milieu d'un accueil plein de cordialité.

Le lac de Maïnit est renommé pour le nombre de ses crocodiles, sujets de craintes continuelles pour Jabonga; néanmoins il m'est impossible d'en voir un seul; sanss doute ces reptiles n'aiment l'eau que dans une certaine mesure et, en ce moment, le lac subit une crue de douze brasses.

Le lac de Maïnit est situé dans un ancien cratère: son

périmètre est circulaire, ses berges sont fort raides; tout près du bord la sonde marque déjà 20 mètres, et 200, me dit-on, au milieu du lac; les tremblements de terre sont fréquents et violents à Jabonga, et, surtout quand la pression atmosphérique est basse, les montagnes sont couvertes de nuages de vapeurs dues aux sources thermales qui effleurent le sol. Les eaux du lac doivent aussi présenter le phénomène des vagues de fond, car on me fait le récit d'une inondation soudaine, qui, il y a peu de temps, a failli enlever le village de Jabonga et qui paraît devoir être rattachée à cette cause.

26 décembre. — Pluie torrentielle, bourrasques. Je m'embarque sur le lac; la houle est creuse, les lames très dures : mes rameurs luttent pendant onze heures avant d'atteindre Maïnit, autre village de pseudo-Bisayas, situé sur la rive nord.

27 décembre. — Un buffle, seule monture capable de franchir les larges fondrières qui coupent tous les sentiers des environs, me porte sur les hauteurs de *Mapaço*, au nord de Maïnit. J'y trouve des sources sulfureuses abondantes à la température de + 38°, mais je cherche en vain à joindre les Mamánuas, tribus sauvages des environs. Après avoir beaucoup couru, je trouve une vieille Bisaya qui m'assure qu'un groupe de ces indigènes réside en ce moment non loin du lac, près d'un champ qu'elle cultive. Elle consent à m'accompagner.

Arrivés dans le voisinage des Mamánuas, la vieille Bisaya part en ambassade chargée de présents et revient au bout de trois heures suivie d'une Mamánua aussi vieille qu'elle; ses camarades s'excusent sur la pluie qui est réellement abominable, mais qui doit médiocrement gêner ces enfants de la forêt. Impossible de mesurer complètement cette femme, tant sa frayeur est grande; je mets à sa disposition une bouteille d'eau-de-vie, et, quand elle en a usé à

discrétion, je lui dis qu'il y en aura autant pour tous les siens s'ils consentent à approcher.

La pauvre sauvage s'éloigne, fort excitée, et ne tarde pas à revenir avec deux hommes et une jeune femme. Tous ces Mamánuas sont des Négritos absolument semblables à ceux que j'ai déjà vus à Luçon, près de Balanga. La petite taille, la coloration de la peau, l'absence de mollet, le prognathisme, la largeur des orbites sont les mêmes [1]. Les mœurs aussi sont pareilles, avec un degré de plus de sauvagerie. Ces anciens maîtres du sol, que leur nom désigne comme tels [2], vaguent le plus souvent dans les montagnes par groupes de deux ou trois couples; quand ils entreprennent quelques plantations de *gabi*, comme ceux que j'examine, ils les abandonnent à la première alerte. C'est qu'ici les conditions d'existence sont bien différentes; les Négritos de la Sierra de Marivélès ont pour voisins les Tagalocs civilisés de la province de Bataan, tandis que les Mamánuas sont resserrés entre les Manobos actuels et les soi-disant Bisayas, ou Manobos anciennement *conquistados* qui ont gardé une notable partie de leurs mœurs rapaces et violentes.

Je poursuis ma route en longeant la rive orientale du lac de Maïnit, et j'arrive devant les deux grottes de *Kabatuan* [3], presque contiguës, ouvertes dans un calcaire compact. Elles sont situées sur la berge même, à une vingtaine de mètres au-dessus du niveau moyen des eaux; la disposition intérieure de cet ossuaire est celui de la grotte de Tinagho, squelettes brisés et entassés dans des cercueils avec quelques vases à cuire le riz, seuls usten-

1. *Rapport*, ch. III, IV, V.

2. *Banua*, pays, région; *ma*, préfixe de possession : il est remarquable qu'une des tribus sauvages de la péninsule de Malacca, où le mélange du sang négrito est visible, porte le nom de *Binua*.

3. Lieu encombré de roches, carrière (bisaya).

siles qui aient résisté au temps parmi tous ceux qu'on plaçait sans doute auprès des cadavres. Ces grottes ont été bouleversées par les tremblements de terre; la voûte de l'une d'elles s'est écroulée brisant et dispersant les ossements. Je recueille cependant plusieurs crânes en bon état, presque tous manobos.

Ces sépultures sont antérieures à la conversion au christianisme des habitants de Jabonga et de Maïnit, bien que les descendants de ces pseudo-Bisayas, qui se défendent d'être de race manobo, les attribuent à des populations catholiques réfugiées dans les montagnes pour éviter les incursions des *Moros*.

29 décembre. — Je quitte l'aimable Père Chambo et le compagnon de ses travaux, le frère Valldeperas, qui, sans m'en prévenir, a rempli ma banca de provisions. Le P. Chambo m'a procuré une bonne embarcation et une solide équipe de *cuadrilleros* de Jabonga habitués à la navigation difficile du rio Tubay.

Le rio, qui prend naissance sur le bord méridional du lac de Maïnit, court dans une vallée étroite et profonde; en aval de l'un de ses affluents, le torrent *Siga* [1], qui roule des paillettes d'or, les éperons saillants des montagnes de la rive droite détournent brusquement son cours et produisent deux rapides, difficiles en temps normal, et qui aujourd'hui, vu la crue extraordinaire, sont profonds et menaçants. Mes cuadrilleros les franchissent avec une dextérité remarquable, que j'ai le tort de récompenser sur-le-champ par quelques piastres. En quatre heures trente minutes, je parcours la distance qui sépare Jabonga de Tubay.

En arrivant au village de Tubay je me sens envahi par un malaise inexprimable; je monte instinctivement dans

1. Brillant en bisaya.

la première case que je rencontre et je me couche dans un coin; j'ai à peine la force d'ordonner à Marcello, en le menaçant de châtiments terribles s'il n'obéit pas, de me réchauffer avec des cailloux brûlants, car je suis glacé. En proie à une céphalalgie et à une rachialgie atroces, je perds connaissance; quand je reviens à moi, incapable de faire un mouvement et même d'élever la voix, la case présente un aspect singulier. A la lueur de bougies prises dans mes bagages, les cuadrilleros et mes muchachos ont engagé une frénétique partie de *monte;* cinq ou six filles bisayas, tirées je ne sais d'où et manifestement ivres, entourent les joueurs et leur versent du vin de *nipa* dans une tasse de cuir que ces coureuses ont dû prendre dans ma poche. Me croyant mort ou mourant, mes hommes ont jugé que leur devoir le plus urgent était de dépenser les piastres du rapide. La colère me donne des forces; saisissant un *bejuco*, je tombe à bras raccourci sur les joueurs qui, frappés d'épouvante à mon apparition inattendue, se sauvent par toutes les ouvertures en poussant des *Aroy!* lamentables et en se bouchant les oreilles, geste qui est chez les Bisayas le signe de la plus profonde terreur. Épuisé par cet effort, je retombe dans mon coin, en proie au délire.

Le lendemain matin l'accès est passé; cuadrilleros et muchachos ont la mine confuse de gens qui s'apprêtent à recevoir une solide correction. Je me contente, comme toujours, de proférer des menaces terribles, moins odieuses mais aussi inutiles que les coups; tant que je serai en état de commander, je suis sûr de mes hommes; pour m'obéir ils exposeraient leur vie sans murmure; si je suis privé de connaissance, le souvenir du châtiment ne les empêcherait pas de suivre les impulsions de leur insouciante nature.

1er janvier 1881. — L'année s'ouvre par un *vaguio*

(tempête) d'une violence excessive; la fièvre et le mauvais temps me retiennent à Tubay quand j'ai tant à faire aux environs. Le capitan du village est complètement stupide; même en parlant il paraît endormi comme tous ses administrés; il me procure quatre œufs et six camotes, au prix des plus grands efforts, me dit-il; par des menaces ridicules à force d'être exagérées je parviens à lui arracher encore quelques feuilles de tabac humide. Je paye tout sans compter au décuple de sa valeur; il devrait donc se remuer et m'apporter quelques vivres; mais il faut en prendre son parti, tous ces Manobos *conquistados*, anciens et récents, sont d'une atonie désespérante.

3 janvier. — Le vent tombe; je puis prendre la mer pour rentrer à Surigao; le 4, je double en plein jour la pointe Bilan où j'observe de larges bancs de polypiers quoique les courants y soient très violents; au contraire, les polypiers manquent sur toute la côte, de Butuan ici, quelles que soient les profondeurs, ce qui porte à croire, malgré l'opinion reçue, que leur présence dépend plus de la nature du fond que de la tranquillité des eaux.

J'arrive à Surigao pour me mettre au lit, car la fièvre me reprend de plus belle; mais je suis chez le R. P. Luengo, dans un bon *convento* tout neuf où rien ne manque; je ne saurais assez me louer des délicates attentions de mon hôte, de celles du R. P. Ramon Ricart, son vicaire, et du frère don José Ubach. Ces religieux, si indifférents pour eux-mêmes à tout bien-être, savent se procurer des mets recherchés, susceptibles de rendre quelque vigueur à mon estomac délabré. Quelle différence avec Tubay! mes muchachos ont pris un petit air repentant dont je serais touché si je ne les savais incapables de résister à la première tentation.

Je suis bientôt sur pied et me prépare à rentrer à Davao en prolongeant par mer la côte orientale de Min-

danao. C'est la route la plus intéressante au point de vue de la géographie, objet principal de cette partie de mon voyage. En effet, les tracés récents ne vont au nord que jusqu'à la pointe *Cauit;* ils ne s'étendent au sud que du cap Saint-Augustin à *Baganga.* Si l'on compare le tracé de la côte entre Baganga et la pointe Cauit sur la carte de notre dépôt de la marine n° 2050 et sur cèlle de l'hydrographie espagnole n° 530, on verra combien sont grandes leurs divergences.

On m'avertit à Surigao qu'en cette saison ce trajet est impossible; mais je puis toujours essayer, quitte à revenir sur mes pas. Je fais donc mes préparatifs dans ce but, et je trouve chez tous les Espagnols qui habitent Surigao le concours le plus empressé. M. le colonel Raccaj, puis M. Carlos Herrera, m'invitent à dîner et me font l'honneur de boire au succès de mon entreprise. M. le Gouverneur veut bien s'employer pour moi, et, grâce à son intermédiaire, je loue la meilleure embarcation du pays montée par cinq robustes matelots bisayas; le colonel me donne en outre des lettres pour tous les *capitanes* ou *gobernadorcillos* de sa province, leur prescrivant dans les termes les plus formels de me procurer sur l'heure tout ce dont je pourrai avoir besoin.

Je quitte donc Surigao en gardant un souvenir bien reconnaissant des quelques jours que je viens d'y passer. Avant de partir, j'ai le plaisir de voir le R. P. Cirici, missionnaire de Dinagat, et de le remercier des crânes qu'il a eu l'obligeance de m'envoyer.

11 janvier. — Départ de Surigao à midi 45. A 5 heures après midi je suis à Taganaan, où je dîne avec le R. P. Jaime Plana, et le R. P. Santiago Puntas, que j'ai déjà rencontré à Talacogon sur l'Agusan; le P. Puntas se rend à *Cantilan* sur le Pacifique : nous devons donc nous retrouver bientôt; nous nous souhaitons mutuellement un

bon voyage. Je repars à 8 h. 15 du soir pour profiter d'un courant de marée, et je mouille à 9 h. 45 dans une crique, sur l'océan Pacifique, devant le petit village bisaya de Placer. Après avoir fait mouiller deux *simpit* (ancres en bois), j'envoie mes gens coucher à terre, ne gardant avec moi que deux muchachos; un peu fatigué, je m'endors profondément.

12 janvier. — Je m'éveille à quelques encablures de la côte, seul à bord; pendant la nuit mes muchachos se sont enfuis, et la banca a chassé sur ses ancres. Mes muchachos étaient partis de Surigao sans un *cuarto*, mais les matelots avaient encore quelques restes des avances que je leur avais données, et, suivant l'usage entre Bisayas, la bande entière a passé la nuit à les boire. Heureusement le vent porte à terre; je hisse la voile et je suis bientôt en possession de mon personnel.

Départ à 6 h. du matin. Au sud de Placer la côte n'est plus que faiblement abritée par les îles; la brise fraîchit, la mer devient dure; à onze heures, mes rameurs sont épuisés, car ils ont nagé pendant cinq heures contre le vent de nord-est. Je suis encore heureux de pouvoir mouiller à l'abri de *Cabgan*, îlot à un demi-mille au sud-est de *Gigaquit*.

La *colla*[1] s'établit; elle dure le 12 et le 13; c'est à peine si l'on peut se tenir debout sur la grève de l'îlot du côté du vent. Le 14, le vent faiblit un peu; je constate que mon équipage a consommé quatre fois plus de vivres que de raison et a laissé avarier le reste. Il faut aller à Gigaquit pour les renouveler. Malgré l'état de la mer, les hommes embarquent sans dire un mot. Je fais mettre le cap sur l'embouchure du petit rio de Gigaquit, au sud-

1. On désigne ainsi des pluies continuelles avec bourrasques fréquentes, durant plusieurs jours consécutifs.

ouest de Cabgan; le vent qui souffle avec fureur du nord-est me fait franchir rapidement la zone des bas-fonds qui me sépare de la côte; à quelques encablures du rio, les vagues s'espacent et grandissent, mais leur déclivité n'est pas brusque, et la banca glisse facilement à leur surface. Sachant mes rameurs impressionnables et bruyants, j'ai à ce moment l'heureuse idée de faire amener les voiles, sauf le foc. L'eau prend une teinte terreuse, les lames deviennent de plus en plus espacées et verticales; nous sommes sur la barre. Une lame énorme fond sur la banca, l'enlève comme une plume pendant quelques brasses, puis la laisse derrière elle; la banca flotte en ce moment sur une eau jaune, terreuse, unie comme une glace; mais voilà que loin, bien loin à l'arrière, dominant cette surface plane, s'avance avec la rapidité d'une charge de cavalerie une lame régulière et verticale comme un rempart, couronnée d'une épaisse frange d'écume; le ciel est de plomb, le vent violent, l'aspect général vraiment sinistre... ; au bout de quelques secondes, le choc se produit; la banca disparaît au milieu de tourbillons d'écume, avec un fracas qui couvre du moins les cris de l'équipage; la banca ne surnage plus que grâce aux balanciers, car elle est pleine d'eau, — mais nous avons avancé d'une demi-encablure, — et mes hommes ont le temps de la vider en grande partie avant la lame suivante; la même scène se répète huit à dix fois; un dernier choc nous lance dans le rio de Gigaquit.

Les diverses pièces de mon équipement chavirées, confondues, nagent doucement au fond de la banca; furieux, je prends le timonier à la gorge : « Dis-moi, misérable *tulisan* [1], comment oses-tu servir de pilote sans avoir jamais navigué par ici?

1. Bandit (bisaya).

— *Dispense usted*, señor, je connais parfaitement la côte.

— Alors, que ne me prévenais-tu de la difficulté de cette barre?

— *Dispense usted*, señor, vous aviez l'air tellement en colère au moment du départ, que je n'ai pas osé vous faire d'observations. »

Sur le bord du rio s'élève le convento de Gigaquit; au moment où je vais y entrer, un Européen aussi mouillé que moi y arrive d'un autre côté : c'est le P. Puntas; nos vêtements collés au corps par la pluie et les lames nous donnent une si singulière tournure, que nous ne pouvons nous empêcher de rire en nous abordant. Le R. P. Estevan Yepes, missionnaire de Gigaquit, accourt et m'accueille, comme tous ses confrères, avec autant d'empressement que de cordialité. Le convento est vaste, la toiture en tôle bien étanche; un bon feu allumé sous un hangar me permet de sécher et de nettoyer à l'aise mon équipement, longue besogne, car, seuls, les chronomètres abrités dans leur caisse étanche, n'ont pas été mouillés.

Le R. P. Yepes me dit qu'en cette saison toutes les barres des rios qui se jettent dans l'océan Pacifique sont dangereuses et que celles de Gigaquit et de Catel sont les pires. Toutes les barres et les grandes lames des pointes, si redoutées des indigènes, ont la même cause. De novembre à avril, époque où souffle presque sans interruption le vent de nord-est, la mer se déchaîne sur la côte orientale de Mindanao, que rien n'abrite et qui n'offre aucun port. Les vagues formées dans l'immensité du Pacifique rencontrent brusquement les bas-fonds constitués par les bancs de zoophytes; elles acquièrent alors une grande hauteur et brisent avec force en entourant la côte d'une ceinture d'écume qui se prolonge sans interruption depuis Placer jusqu'à la baie de Mayo.



Barre du rio de Gigaquit. (D'après un croquis de l'auteur.)

Dans les environs de Gigaquit, le rivage est bordé par des montagnes élevées et abruptes qui affectent toutes les directions et plongent dans la mer avec des pentes très raides. Les plantations d'abaca, le lavage des sables aurifères, l'exploitation des forêts, sont les principales ressources de la côte comprise entre Gigaquit et Surigao, bien plus civilisée que la région située au sud de Bislig.

16 janvier. — Le temps est de plus en plus défavorable; impossible de prendre la mer; houle énorme, grains continuels, et c'est là, paraît-il, le temps normal jusqu'en avril ou mai! Cependant il faut faire une dernière tentative pour avancer vers le sud.

Saisissant une éclaircie, je franchis à marée basse la barre de Gigaquit et fais route, vent debout, sur la pointe *Tugas;* tous les efforts de l'équipage, relayé par les muchachos, sont infructueux; la banca reste presque stationnaire. Ces embarcations, dont quelques voyageurs vantent les qualités, sont au contraire détestables; les balanciers alourdissent leur marche, la forme de leur coque empêche d'y adapter un vrai gouvernail (on y supplée par un court aviron fixé à tribord arrière, moyen dépourvu de puissance et de précision); enfin leur stabilité disparaît par une forte houle dès qu'on ne gouverne pas vent debout. Dans les mouvements de roulis, le balancier qui est sous le vent heurte fortement les lames qui ont soulevé la banca, et les liens de rotang qui le fixent aux traverses ne tardent pas à se relâcher : c'est ce qui m'arrive; un muchacho, envoyé sur le balancier de tribord pour le consolider, est enlevé par une lame et disparaît en tourbillonnant; je laisse porter immédiatement et je suis assez heureux pour le repêcher au moment où il revient sur l'eau, dix brasses plus loin.

Cet accident me décide. Je renonce à gagner Bislig par mer; j'y arriverai plus tôt en traversant de nouveau Min-

danao jusqu'à Bunauan; parvenu là, je franchirai la Cordillère qui se dresse entre le lac de Linao et l'océan Pacifique. En conséquence, je mets le cap sur Placer, où j'arrive difficilement; la brise, d'abord favorable, est trop fraîche et la mer démontée; le vent saute brusquement au nord et emporte ma grand'voile : les hommes commencent à ne plus savoir ce qu'ils font; à ce moment, une banca désemparée passe à contre-bord avec la rapidité d'une flèche et se brise sur le rivage de Placer avant que je puisse lui jeter une remorque; heureusement ceux qui la montent arrivent à terre; enfin je parviens à Taganaan à 7 h. du soir, où, en dînant avec le R. P. Jaime Plana et le frère don Pablo Aguilar, j'oublie les fatigues de cette pénible journée.

Mon hôte m'assure que les sinistres semblables à celui dont je viens d'être témoin sont très fréquents. Quand un Bisaya s'embarque, c'est toujours avec la même imprévoyance; il hisse sa voile et amarre solidement l'écoute une fois pour toutes; les ris sont inconnus; on passe les barres à toute heure, et, bien qu'il se noie chaque année plusieurs indigènes sur celle de Gigaquit, l'exemple ne corrige personne. En principe, les Bisayas ne se mettent jamais en route par un mauvais temps; ils sont en conséquence peu marins et, quand un grain les surprend, perdent facilement la tête.

17 janvier. — Revenu à Surigao, j'y reste à peine quelques heures, le temps de saluer M. le colonel Raccaj et les Espagnols dont j'ai eu le plaisir de faire la connaissance. Le R. P. Luengo, en me faisant faire un excellent déjeuner, me reproche amicalement de n'avoir pas écouté ses conseils. Si je les avais suivis, je serais maintenant à Bislig, il est vrai; cependant il faut essayer souvent pour réussir quelquefois.

Je me remets en route à 1 h. 30 après midi. Après avoir

doublé la pointe *Punsan*, me trouvant à 6 h. 30 du soir sur la côte de la baie de Butuan par 9° 30′ environ de latitude, je constate nettement la différence des heures des marées sur les côtes est et ouest de la péninsule de Surigao, cause des courants alternatifs qui côtoient cette péninsule, et qui, dans les passes resserrées, atteignent une violence extraordinaire. En ce moment, la mer est complètement basse dans la baie de Butuan; d'après ce que j'ai observé il y a trois jours, elle est au contraire étale à Gigaquit[1].

Le 19, je suis à Butuan. Je remonte de nouveau l'Agusan, très lentement, car le rio subit une crue énorme qui m'empêcherait de lever aujourd'hui le tracé de son cours. Les nouveaux villages de Manobos *conquistados* sont fortement éprouvés par l'inondation. A toutes mes demandes de vivres, le capitan de *Guadalupe* répond : « Je meurs de faim. » Toutes les plantations sont détruites. A *Amparo*, les gens manquent aussi bien que les vivres. Les cases sont désertes et les habitants ont tout emporté, vivres et ustensiles. Le seul objet abandonné est un grand christ colorié couvert de plaies saignantes dont le regard mourant paraît plus triste encore dans la solitude du tribunal.

A *San-Luis* on m'apprend que je suis cause de la désertion des habitants de Amparo, qui se sont *remontados*. En effet, en descendant l'Agusan, j'ai mesuré là plusieurs Manobos signalés comme appartenant à une tribu de la plus pure race. Cette opération inexplicable leur a paru suspecte, et leur ancien dato, qui regrettait son indépendance, les a facilement déterminés à le suivre dans la forêt.

Mes observations astronomiques ont été une autre cause

1. *Rapport*, ch. II.

de méfiance pour les riverains de l'Agusan; la légende est déjà faite à ce sujet, et les Manobos de San-Luis m'en font part naïvement. « Vois-tu, me disent-ils, ce n'est pas naturel; il faut que tu sois magicien pour regarder le soleil avec un instrument aussi extraordinaire (ils parlent de mon sextant). Cet instrument est enchanté : avec lui tu découvres les cases cachées derrière les montagnes, dans les plus épaisses forêts; tu traces leur situation sur ton papier; tu reviendras ensuite avec les *Castilas* et tu leur livreras tous les *Infieles*. »

Je regrette vivement d'avoir troublé à mon insu l'œuvre des missionnaires qui m'accueillent avec tant de cordialité. Il est étonnant que des désertions comme celle de Amparo ne se produisent pas plus souvent. La *reduccion* annihile le dato, et ne lui laisse qu'une femme; son autorité comme *capitan* ou *teniente* est essentiellement précaire; quant aux *sacopes* et aux esclaves, ils n'apprécient qu'à la longue les avantages du nouveau régime; leur imprévoyance ne s'inquiète guère des hasards de la vie sauvage et admet difficilement au contraire l'obligation de construire une case pour chaque famille, un tribunal, une chapelle, un débarcadère; le dato leur imposait bien le devoir de le suivre à la guerre, mais ce service leur plaisait, car ils y gagnaient quelque butin.

Cependant les désertions sont le plus souvent déterminées par les exactions des inspecteurs ou interprètes bisayas, placés dans les villages des *nuevos conquistados* pour veiller sur eux et les instruire des premières règles de la civilisation. Les Bisayas n'acceptent ces situations que dans l'espoir d'en tirer profit par un commerce sans scrupules. Spéculant sur l'imprévoyance et sur la vanité des nouveaux convertis, ils leur vendent à crédit des vêtements, des *avalorios*, de la quincaillerie, des vivres même, à un prix excessif. Désespérant de s'acquitter

jamais, les *reducidos* s'échappent quelquefois; mais leur créancier perd peu de chose, et, s'il a obtenu le plus léger acompte, il a encore du bénéfice.

24 janvier. — Je retrouve à *Talacogon* le R. P. José Canudas, avec qui j'ai déjà fait connaissance à *Bunauan*. Bientôt après arrive le R. P. Urios à la tête de ses cuadrilleros; il revient d'une expédition sur le haut Agusan, et ramène prisonniers deux *baganis* qui ont massacré des *nuevos christianos;* le Père a pris la peine d'infliger une correction exemplaire au bagani qui réclamait la tête de Lorenzo. Il paraît qu'il y a une recrudescence d'hostilités dans le centre de Mindanao; les Mandayas du rio Sahug viennent de surprendre et d'égorger les habitants d'un hameau dépendant de Dagohoy, et les Bisayas de Bislig sont en campagne contre les Mandayas des montagnes.

25 janvier. — Je me sépare des deux missionnaires, qui ont l'obligeance de ne me parler de la désertion de Amparo que pour m'affirmer qu'ils la regardaient depuis quelque temps comme très probable, et qu'à défaut de mes mensurations le dato eût facilement trouvé un autre prétexte.

Le courant de l'Agusan étant toujours très rapide, je ne suis que le 27 à Bunauan, où j'échange contre deux pirogues la banca prise à Butuan.

A partir de Bunauan, je quitte mon ancienne route et je remonte le *Simulao*, grossi et torrentiel, jusqu'un peu au-dessus de *Tudela*, mauvais village de Mandayas plus ou moins sincèrement convertis au christianisme. Le Simulao est encaissé entre des ondulations de terrain généralement peu élevées; ses rives, couvertes d'une végétation d'arbustes dominée par quelques *maribuhuc*, sont aussi désertes que celles du Sahug. Il pleut toujours, et, sous ce ciel gris, Tudela, perdu dans la fange, présente le lamentable spectacle d'habitations tombant en ruine avant

d'avoir été achevées. Les habitants paraissent frappés de paralysie; les marmots eux-mêmes, accroupis dans les coins, restent silencieux tout en jouant avec des poignards en bois.

Cependant il me faut absolument des porteurs pour franchir le mont *Bucan*, qui me sépare de Bislig : toutes les offres et les menaces restant sans succès, je me saisis du capitan de Tudela et lui déclare qu'il est mon prisonnier, que je l'emmène et qu'il ne reverra jamais les bords du Simulao. Il se décide alors à me fournir deux embarcations légères, trois hommes et quatre enfants de cinq à douze ans.

29 janvier. — Départ à 7 h. du matin. Il faut recommencer à passer laborieusement des rapides sous une pluie battante; du Simulao je passe dans le *Miaga* (8° 3′ 1″ latitude nord), puis dans le *Dugan*, ruisseaux sans importance. J'arrive le soir au pied du mont *Bucan;* en ce point, le Dugan présente une longue suite de rapides et de cascades d'un aspect imposant, qui coulent sur d'énormes masses d'andésites.

30 janvier. — Des roches de la même espèce recouvertes ou entremêlées de masses argileuses forment le col du mont Bucan (altitude 130 mètres); ce col se termine par un plateau légèrement accidenté, garni d'une végétation épaisse et peu élevée, parsemé de fondrières larges et profondes qui rendent la marche difficile; le plateau est sillonné de nombreux torrents dont la direction générale est sud. Le chemin est plus facile sur le versant est; mais mon guide, Mandaya stupide, s'égare. Pour arriver au rio Bislig, il faut marcher dans le lit inégal d'un torrent, dont une pluie battante grossit rapidement les eaux. Couché le soir dans une case de Mandayas.

31 janvier. — Encore une heure de torrents, puis arrive au rio Bislig, large et profond, où j'embarque sur

des périssoires qui manquent de chavirer au port, en ressentant les ondulations de la mer.

Comme toutes les rades de cette côte (à l'exception du golfe de Pujada), celle de Bislig est ouverte au nord-est et par conséquent intenable pendant la présente mousson [1]. L'embouchure du rio Bislig offrirait un bon refuge si l'on opérait quelques dragages sur la barre, qui offre partout dix à douze brasses de fond, sauf en un point, dont la largeur n'atteint pas vingt brasses. Cette circonstance est bonne à noter sur une côte aussi inhospitalière.

Bislig, l'un des plus anciens pueblos colonisés par les Bisayas sur l'océan Pacifique, dépend de Surigao et est gouverné par un chef de bataillon. Je descends au tribunal, où je cherche dans mon mince bagage quelque vêtement pour me présenter chez le gouverneur. M. le commandant don Raphaël Piquer y Morales, informé de mon arrivée, m'envoie un peloton de cuadrilleros, qui enlèvent tous mes colis. Je les suis, et, quelques minutes plus tard, le commandant me présente à Mme Piquer et me dit que je suis installé chez lui. « Inutile de refuser, me dit-il, passons à table. »

Je passe deux journées bien agréables chez mes hôtes, qui, seuls avec leur petite fille dans ce village bisaya, ont su terrasser l'ennui et se créer les occupations les plus attrayantes. M. et Mme Piquer insistent pour me retenir plus longtemps, mais, fatigué, malade, je sens qu'il est urgent de terminer mon voyage à Mindanao, car bientôt les forces nécessaires me feront défaut.

Le temps paraît se mettre au beau; après avoir observé pour la situation de Bislig 123° 48′ 20″ longitude est et 8° 7′ 6″ latitude nord, je pars le 2 février dans une grande banca, avec cinq matelots engagés par l'obligeant intermé-

1. *Rapport*, ch. II.

diaire de M. le commandant Piquer. Si le temps se maintient, peut-être pourrais-je arriver, malgré la mousson, jusqu'à la baie de Pujada.

Dès que j'ai dépassé la pointe *Sancop*, la brise se lève, et la mer grossit aussitôt; mais, à la faveur de la marée haute, je range la côte en passant sur le banc qui la borde; en voguant ainsi sur cinquante centimètres à un mètre de fond, j'évite la houle profonde qui brise à quelles encablures à bâbord avec un bruit assourdissant. Je m'engage dans un petit *estero* (chenal) qui serpente entre la pointe Sancop et la côte; à l'extrémité opposée, la mer est trop dure; mouillé dans l'estero à 10 h. du soir. Pendant la nuit mes canotiers et mes muchachos prennent beaucoup de poisson. Munis de torches, ils marchent lentement dans les eaux peu profondes de l'estero; quand les poissons, attirés par la lumière, passent à leur portée, ils les frappent à la tête d'un coup de *bolo*.

3 février. — Fait route sur la pointe *Tambog*, comme hier, en dedans des brisants, et évité ainsi presque toujours les lames énormes du large, qui embarquent et mouillent tout à bord. A 11 heures du matin, obligé de stopper dans un estero de la pointe Tambog.

4 février. — 6 heures du matin. Calme relatif; doublé la pointe Tambog en prenant un peu au large pour éviter la ligne des brisants qui aboutit à la pointe; aussitôt après, revenu au-dessus du banc (profondeur, 1 à 2 mètres, marée haute), laissant à bâbord la ligne des lames qui brisent à sa périphérie. A 9 heures du matin, E. et O. avec Lingit, pueblo bisaya assez important. Doublé la pointe *Baticangan* et traversé la baie suivante de la même façon; mouillé à 11 heures devant la pointe *Amuraon* pour observer.

A partir de la pointe Tambog, les bancs côtiers sont formés par des déblais et des débris de polypiers sur les-

quels croissent quelques algues. Généralement la côte est abrupte et formée comme les petits îlots du voisinage par des masses de mélaphyre plus ou moins altéré. De la pointe Amuraon, gouverné directement sur *Catel Nuevo* ou Dacuang Banua [1]; douze brasses, pas de fond; arrivé à 2 heures après midi, à Catel, où je trouve le R. P. Terricabras, missionnaire de la Compagnie de Jésus, en tournée apostolique.

Catel Nuevo a été transféré ici par ordre, parce que la côte offre un mouillage passable pour les *bancas*, tandis que celui de l'ancien pueblo est presque toujours inabordable, mais le nouveau village ne compte encore que peu d'habitants; les Bisayas renoncent difficilement à leurs cases, me dit le P. Terricabras, qui m'accueille avec affabilité, mais refuse de partager ce qui me reste des excellentes provisions dont Mme Piquer a eu l'obligeance de faire garnir ma banca. « Il y a trop longtemps, me dit-il, que je n'ai goûté aux mets de l'Europe, ils me feraient mal. »

5 février. — Départ à 6 heures du matin. La brise fraîchit; la mer se couvre aussitôt d'une houle énorme au milieu de laquelle ma banca disparaît jusqu'au sommet des mâts. Certainement nos pêcheurs de la Manche affrontent souvent en hiver des temps semblables, mais leurs embarcations tiennent autrement la mer que les bancas de Mindanao; il n'y a non plus aucune comparaison à établir entre les qualités morales et physiques de nos pêcheurs et celle des insouciants Bisayas. Heureusement, un arroyo, le seul qui existe entre Catel et la pointe *Bagoso*, se trouve à portée; partout ailleurs il est impossible d'aborder.

Fatigué de ces arrêts continuels, j'envoie chercher des

1. Le grand village (bisaya).

porteurs au pueblo de *Catel Viejo;* je continuerai ma route par terre en suivant les sinuosités du rivage. Arrivé à Catel Viejo à 6 heures du soir, en suivant un bosquet de *Dagdap* (Casuarinées).

6 février. — Catel Viejo, ancien pueblo bisaya, est aujourd'hui occupé par des Mandayas *conquistados*, dont l'inertie est celle qu'on rencontre chez tous les nuevos christianos. Quand ils me voient par trop en colère, les Mandayas se sauvent, et il faut les pourchasser par terre et par eau. Des efforts surhumains me procurent enfin quatre hommes, plus deux buffles attelés à des traîneaux qui, au dire des Mandayas, glisseront parfaitement sur le sable de la plage.

A midi, je traverse le rio de Catel, en dedans de la barre, qui jouit d'une si grande renommée sur la côte du Pacifique et qui est réellement imposante. Au delà, ma caravane, réunie avec de si grandes peines, se met en marche sur le bord de la mer, sous une pluie atroce. Pluie à part, la marche est assez facile. Les hauteurs chargées de forêts s'abaissent brusquement à peu de distance de la mer; la plage est couverte de *balete*, de *talysay*, de *bitoon* et de Casuarinées, entremêlés de bouquets de Rhizophorées. Les forêts sont peuplées de sangliers et de gibbons; ces derniers sont bien faciles à tuer; j'en abats plusieurs, mais je ne devais pas profiter de leurs dépouilles.

La côte, en voie d'exhaussement, est formée de bancs de madrépores dont il ne reste plus que les substructions; elles s'étendent au loin dans la mer en larges tables horizontales et accores, sur lesquelles les grandes lames du Pacifique se brisent avec fracas en soulevant des montagnes d'écume.

Malgré la pluie, tout irait donc au mieux si les traîneaux construits par les Mandayas ne se refusaient décidé-

Arroyo sur la côte orientale de Mindanao.

ment à glisser sur le sable. Quelle malechance que des gens si peu inventifs se soient mis en frais d'imagination précisément en ma faveur! Il faut décharger les traîneaux et charger directement les buffles au moyen de bâts fabriqués sur place avec des lianes. Un de ces animaux, gêné sans doute par ce harnais rugueux, file à fond de train en dispersant son chargement sur la plage. Son conducteur terrorisé court à sa poursuite en lui criant de loin : « *Ayao! ayao!* (Non, non, je t'en prie, n'agis pas ainsi). » L'attitude du Mandaya est telle qu'elle me rend toute ma bonne humeur. Il est impossible cependant d'aller plus loin à cause de la nuit et du bois flotté qui encombre la plage; il faut bivouaquer sous la pluie, sans vivres, sans feu, sans abri, sur un rocher. C'est encore la meilleure place ; ici on est seulement mouillé par la pluie qui tombe ; dans la forêt, on l'est aussi par celle qui est déjà tombée et qui, accumulée sur le feuillage, se déverse par paquets au moindre choc.

7 février. — J'arrive d'assez bonne heure à *San-Juan*, autre hameau de Mandayas *reducidos*, dont le capitan me loue un cheval; fort amaigri, je suis encore trop lourd pour cet animal poussif, il tombe sur moi à la première fondrière ; je l'attache à la queue d'un buffle qui le remorque avec peine. La pluie qui tombe sans interruption depuis vingt-quatre heures devient un déluge; c'est à croire que tout le Pacifique se volatilise à la fois pour retomber lourdement sur nos épaules ; le sentier qui franchit l'arête de la pointe *Bagoso* est hérissé de roches aiguës, abrupt, coupé de ruisseaux profonds et de larges bourbiers plus profonds encore. Je me demande comment les buffles peuvent franchir ces mauvais pas, lorsqu'un de ces animaux, le plus vigoureux, comme pour me donner une réponse, s'accroupit et, râlant, résiste à toutes les excitations; il s'enfonce à vue d'œil dans la

fange; deux muchachos partent au pas de course pour le premier pueblo; fasse le ciel qu'il soit proche! en attendant, je fais décharger le buffle; ô miracle, l'animal semble renaître; nous l'extrayons de son bourbier, et on le recharge, en partie seulement, car la pluie continuelle, en imprégnant tous les colis, en a plus que doublé le poids. Je ne perds dans cette manœuvre que les crânes des singes tués hier. Là-dessus arrivent plusieurs Bisayas dé *Quinablangan :* je joue de bonheur; le village est proche et mes muchachos y ont rencontré un missionnaire qui, sans me connaître, me les renvoie sur l'heure avec tous les hommes qu'il a trouvés sous sa main. Les buffles allégés ne s'arrêtent plus; ma colonne passe vivement les derniers ravins de la montagne; nous marchons au milieu de plantations de *hidiup* [1], qui ne sert ici qu'à la fabrication de la *tuba;* à 4 heures après midi, je suis à Quinablangan, où je puis remercier l'auteur du secours qui m'a été si utile. C'est le R. P. Raimundo Peruga, qui devait partir ce matin; le mauvais temps et ma bonne étoile l'ont retenu ici. Le P. Peruga partage cordialement avec moi toutes ses ressources.

8 février. — Aujourd'hui j'ai un compagnon de route : le P.Peruga va comme moi à *Dapnan*, village bisaya, où nous trouvons le R. P. Quirico Moré, que j'ai déjà eu l'honneur de voir à Davao; Dapnan est en émoi : il y a deux jours, les Mandayas ont attaqué quelques maisons du pueblo; ils ont perdu trois des leurs, mais ont massacré six Bisayas et en ont enlevé plusieurs autres; il est vrai que les Bisayas avaient, il y a peu de temps, agi de même chez les Mandayas. Ces chaînes de *vendette* sont interminables.

1. *Caryota onusta* (Palm.). On l'emploie aux Moluques à la fabrication de câbles d'excellente qualité.

J'arrive le soir à Baganga, pueblo de quinze cents âmes de christianos viejos, métis de Mandayas et de Bisayas pour la plupart.

9 février. — Je me sépare des sympathiques missionnaires qui m'ont rejoint hier soir. Je poursuis ma route, où chaque pas me rapproche du bien-être et de la civilisation; ils restent, eux, et pour toujours, en proie aux privations, au milieu des Bisayas et des Infieles. Certes, un tel dévouement commande l'admiration.

Le P. Moré, qui doit rester deux jours à Baganga, me prête son cheval, que je lui renverrai à ma première halte. La marche d'aujourd'hui est difficile pour mes muchachos et mes porteurs. Toute la partie orientale de Mindanao est occupée par une chaîne de montagnes élevées dont la direction générale est nord et sud. Les contreforts de la chaîne principale sont orientés vers l'est. Depuis la pointe Bagoso, ces contreforts sont plus élevés, plus raides et pénètrent plus avant dans la mer. De cette disposition résulte une succession d'anses et de baies séparées par des hauteurs abruptes au milieu desquelles on ne peut avancer qu'avec beaucoup de peine; on franchit ces hauteurs en suivant un sentier à peine tracé, obstrué par les lianes, coupé de ruisseaux et de nombreuses fondrières; le sol est constitué par des débris de madrépores. La marche poursuivie dans la forêt produit au bout de plusieurs heures une impression pénible; on respire quand on arrive sur le rivage, quoique les *chubascos*, dont on n'est plus abrité par la végétation, y soient bien plus incommodes.

La nuit est close depuis longtemps quand j'arrive à *Manoligao*, *visita* de Mandayas. Ces nuevos christianos paraissent marcher à grands pas vers la civilisation, car le *teniente* et l'*alguazil* me demandent « si je ne pourrais pas leur procurer des remingtons ».

10 février. — Prodige! Il ne pleut plus. Je me mets en route à 6 heures du matin; à 8 heures je suis à *Santa-Fe* ou *Kapanaan*, autre visita de *reducidos*. Marcello parvient à se procurer deux œufs, dont un immangeable. Dans la forêt qui s'étend au delà, Lorenzo, qui est né à Caraga, rencontre son frère; ce dernier, qui croyait Lorenzo à Davao, est stupéfait, mais ne profère aucune des exclamations dont les Européens sont si prodigues en pareil cas. Les deux frères se serrent la main et, après trente secondes d'explication, tirent chacun de leur côté.

Sur les hauteurs tourmentées qui dominent Caraga s'étendent de vastes prairies de cogon fort anciennes, car les arbres empiètent sur elles. C'est le premier *cogonal* que je vois depuis longtemps; tout semble indiquer que la région a été de tout temps un lieu d'élection pour les indigènes.

Arrivé à 11 heures du matin à Caraga, j'y reste deux jours; quelques éclaircies me permettent de prendre de bonnes hauteurs, qui me donnent 7° 17′ 49″ latitude nord et 124° 00′ 50″ longitude est de Paris. Je constate avec plaisir que mes dernières observations se raccordent bien avec la carte inédite de MM. Bustamante et Ruiz de Rivera.

Caraga est la plus ancienne et la plus considérable des colonies bisayas de la côte du Pacifique; elle n'exporte néanmoins, année moyenne, que 2000 à 3000 kilogr. de tabac, d'ailleurs excellent, et c'est là sa principale récolte. Cependant toute la côte du Pacifique est fertile; elle se prête bien à toute sorte de culture et notamment à celles du tabac et du cacao; ses forêts sont remplies de bonnes essences et produisent beaucoup de résine et de cire. Bien que la domination espagnole s'y soit implantée dès les premiers temps de la conquête, cette belle contrée est une des plus arriérées des Philippines. La

cause en est dans l'isolement absolu où se trouvent les pueblos; la mousson de N.-E. ferme la mer pendant la moitié de l'année, et les difficultés du terrain empêchent tout transit par terre.

Les premiers colons qui arrivèrent sur cette côte furent quelques Indiens Bisayas conduits par des missionnaires; ils se mêlèrent bientôt à des indigènes Mandayas qui, convertis au christianisme, descendirent de leurs montagnes et vinrent former au bord de la mer de petites agrégations connues sous le nom de pueblos ou de visitas suivant leur importance. Pendant trois siècles ces colonies furent la proie des *Moros*. Jusqu'au moment où la domination du conquistador Oyanguren fut solidemment établie dans le golfe de Davao, vers 1850, chaque année les Moros prenaient la mer au mois de mai et leurs flottilles, qui comptaient parfois jusqu'à cinquante embarcations, ravageaient toute la côte orientale de Mindanao; les pirates s'y établissaient parfois pendant des mois entiers. Ces exactions n'ont entièrement cessé que depuis la soumission de Cottabato sur le rio Grande, et de l'île Soulou. L'insouciance avec laquelle les Bisayas ont supporté ces innombrables razzias est inexplicable; le moindre épaulement armé de quelques pierriers eût rendu les pueblos inexpugnables. Nulle part pourtant je n'ai vu une ébauche d'ouvrages défensifs. A Caraga, deux caronades sans affût sont, depuis un siècle peut-être, enfoncées dans le sol devant le tribunal.

L'unité de caractère anthropologique fait défaut dans la population actuelle des pueblos; elle présente un mélange intime de sang mandaya, bisaya, chinois et malais; les individus chez lesquels prédominent ces deux derniers types paraissent supérieurs par leur intelligence et leur activité.

En ce moment, la région traverse une crise, résultat

de malentendus et aussi de haines et de rivalités d'intérêts, qui font périodiquement explosion.

Le pays est en feu; la guerre est furieuse, me dit le capitan, entre les Bisayas et les Mandayas; on n'entend parler que de cases incendiées et de têtes coupées.

12 février. — Départ de Caraga à 8 h. 30 du matin avec dix-sept porteurs; mes muchachos chargeraient un homme avec un *palito*. Grains toute la journée; fait route partie dans la forêt, partie sur la plage. Sol très tourmenté à la hauteur des pointes; roches calcaires partout, notamment aux cascades voisines de Caraga, où elles acquièrent une puissance de plusieurs vingtaines de mètres; les hauteurs sont encombrées de substructions de polypiers à tous les états d'altération; soulèvement manifeste.

A 4 heures de l'après-midi, *Santa-Maria*, hameau de Mandayas *nuevos christianos*, à l'aspect funèbre et délabré comme tous ceux de son espèce. A 5 heures, arrivé à *Manay*, hameau bisaya.

13 février. — Comme toujours, mes porteurs de la veille rentrent chez eux; il n'est pas facile d'en trouver d'autres. Après avoir bien crié, départ à 8 h. 30 du matin. A 11 h. 30, *Zaragoza*, autre *reduccion* aussi lugubre que les précédentes; plus loin, grottes calcaires; sur la plage, preuves vivantes du soulèvement, conglomérats de galets, sables, coquilles et polypiers. *Chubascos*.

A 4 h. 30 de l'après-midi, je suis à l'embouchure du rio *Kinunuan*, débordé; impossible de passer; pluie pendant toute la nuit; bivouaqué sur la grève devant un bûcher suffisant pour rôtir un buffle, sans pouvoir y faire griller la moindre *camote;* le peu de vivres trouvé à Manay a été dévoré ce matin.

14 février. — 7 heures du matin. Passé le rio Kinunuan, un peu molesté par cette nuit humide et glaciale, et il pleut toujours à torrents; à neuf heures, arrêt de deux

heures à *Mampanon*, autre hameau insignifiant et sinistre, pour faire manger les hommes; j'y trouve des bananes et quelques camotes. Un Indien dîne en cinq minutres, mais il lui faut un temps énorme pour apprêter le plus maigre repas. Le capitan de Mampanon me loue son cheval, haridelle aux contours anguleux et qui n'a plus que le souffle; je me repens bientôt de l'avoir prise; au bout d'une heure de marche, il faut la traîner à la remorque; mes muchachos eux-mêmes, qui ont comme moi les pieds en sang, ne parviennent pas à s'en servir.

11 h. 50. Le rio *Baguan*, le seul qui, avec celui de Dapnan, paraisse avoir quelque importance sur cette maudite côte, est, lui aussi, débordé ; la barre de son embouchure est formidable; la barre, du reste, s'étend parallèlement à la côte, sans interruption; cet obstacle, élevé comme un mur à quelques encablures du rivage, s'oppose plus encore que l'état de la mer à tout transit par eau. Mes hommes accroupis, le dos tourné à la pluie, ont la mine résignée et indifférente des chevaux cosaques du tableau de Schreyer; comme eux, ils paraissent dépourvus de toute idée sur la suite des événements. Je fais construire un radeau; le courant furieux l'emporte avec les deux hommes qui l'achèvent; l'un se jette à la nage de bonne grâce, et l'autre par force, car le radeau chavire; on leur jette des amarres et on les rattrape, pendant que le radeau est mis en pièces sur la barre. Autre nuit *sub Jove*.

15 février. — Il pleut toujours, mais le rio est devenu guéable; ma rosse me servira du moins à le traverser. Les hommes passent avec de l'eau jusqu'aux épaules ; je viens le dernier sur ma triste monture; parvenue au milieu du rio, elle s'arrête net; je fais un suprême effort, la pauvre bête s'ébranle et me renverse avec elle; mais j'étais aussi mouillé avant qu'après ce bain forcé. Ren-

contré quelques *Moros* qui chassent le cerf; avec le frère de Lorenzo et un Mandaya aperçu hier, ce sont les seuls individus que j'aie vus au dehors des villages, depuis que j'ai pris terre à Catel. A 10 heures du matin, j'arrive à *Lucatan*, petite *rancheria* de *Moros*, dont la gaieté et l'animation contrastent singulièrement avec le silence funèbre de toutes les *reduciones*. Le dato me fait présent d'un sanglier qu'il vient de tuer — il est vrai que sa religion lui défend d'y toucher — et me loue sur-le-champ une banca, avec laquelle je traverse la petite baie de Mayo, calme, car elle est abritée des vents du nord-est. Je passe au pied des falaises de *Batunan*, dont la hauteur varie de 20 à 60 mètres; elles sont formées d'un poudingue polygénique recouvert de patelles, et montrent tous les caractères d'un soulèvement récent.

A 1 h. 30 après midi, pris terre à *Taganonoc; camarines* insignifiants; les montagnes aux pics aigus, couvertes de forêts et de cogon, qui s'élèvent à l'ouest, sont rapprochées de la plage ; elles forment une partie du domaine des Tagacaolos.

Au moment de faire honneur au sanglier du dato, je suis pris d'un violent accès de fièvre; j'envoie deux hommes à Mati pour y chercher un cheval. Ils ne reviennent pas.

16 février. — Route facile; les pentes de l'isthme qui se termine par la pointe Taucanan sont médiocres, les ruisseaux peu profonds; néanmoins nous avançons très lentement; mes muchachos sont presque aussi épuisés que moi. Le soleil brille aujourd'hui, mais ses rayons sont trop chauds pour notre faiblesse; à midi 30, nous arrivons à Mati, village de Bisayas et de Moros reducidos, sur la baie de Pujada, magnifique rade, dont la pointe sud-est se termine par des montagnes élevées de l'aspect le plus pittoresque. Ce havre naturel aura une importance de

premier ordre quand la civilisation se sera emparée de la partie orientale de Mindanao. Le mouillage, excellent, est complètement abrité des vents du nord et du nord-est par la pointe Taucanan; l'entrée, sans dangers, présente quelques îlots placés à souhait pour recevoir des feux; c'est là sans doute que sera le centre commercial de la côte quand elle aura un commerce, ce qui ne paraît pas devoir se réaliser prochainement.

De Bislig ici j'ai trouvé la côte déserte, et j'ai marché pendant des journées entières sans rencontrer le moindre vestige humain entre les villages et les hameaux. Les agrégations des Mandayas nouvellement convertis sont à peine entourées de quelques chétives plantations de patates, de riz, de *cabo negro* [1], étouffées par la forêt, et les pueblos de *christianos viejos* ne valent guère mieux. Sauf à Caraga, j'ai eu toujours les plus grandes difficultés pour réunir des porteurs, et surtout pour les nourrir. Les minces provisions qu'ils apportaient avec eux étaient dévorées dans la matinée; quand j'arrivais à un village dans la soirée, je trouvais rarement à y acheter un peu de riz; le plus souvent il fallait se contenter de bananes et de patates en petite quantité. Les ressources du pays sont, il est vrai, moins exiguës dans les mois qui suivent la récolte du riz, vers la fin de la mousson de nord-est.

17 février. — Une embarcation de *Mati* me porte à Puerto Balete (au sud-ouest de la baie de Pujada), anfractuosité qui se prêterait admirablement à la construction de quais et de docks. Je débarque là pour franchir la chaîne qui court parallèlemennt au rivage dans toute la longueur de Mindanao, de Surigao au cap Saint-Augustin. J'ai déjà franchi au nord cette chaîne en sens inverse pour passer des rives du Simulao à la côte de l'océan Pacifique. Ici la

1. *Caryota onusta* (Palm.).

route est plus facile ; après avoir gravi et descendu une arête abrupte qui s'élève immédiatement au nord-ouest de Puerto Balete, on n'a qu'à suivre une grande faille qui coupe la partie centrale de la chaîne; j'y recueille des échantillons de mélaphyres, de quartz et de gypse avec pyrite de fer; la faille aboutit sur la rive orientale du golfe de Davao à *Kuavo*, où il y a deux cases et point d'embarcation. Un pêcheur *moro* qui rentre à sa *rancheria* me prend avec mes bagages dans sa banca. Je renvoie mes porteurs, et mes muchachos me suivent en marchant sur la plage. Je ne les avais jamais vus dans un aussi triste état; leurs vêtements flottent sur leur corps amaigri; malgré la reconnaissance que m'inspirent leurs services, leur aspect évoque invinciblement l'idée de lapins vidés; mais nous sommes bientôt au bout de nos fatigues.

Le pêcheur *moro* s'arrête à *Sumlug;* le dato de ce hameau rendrait des points à Shylock; après un interminable *bitchara* il me donne enfin une banca vermoulue et deux esclaves malades.

18 février. — Je remonte péniblement au nord en prolongeant la côte du golfe; le vent de nord-est, qui se change en nord-ouest en se réfléchissant sur les flancs de l'Apo, me contraint à de nombreuses haltes. Je trouve campées sur la plage plusieurs familles de Moros venues des bords du rio Hijo (au nord du golfe). Elles fuient les Mandayas, qui ont décidément le diable au corps, puisqu'ils se font craindre même des *Moros*.

Plus loin je rencontre quelques Guiangas que j'ai vus autrefois au pied de l'Apo; eux aussi ont dû se soustraire par la fuite aux attaques de voisins plus puissants.

L'incurie de mes rameurs et l'épuisement de mes muchachos me font encore passer un mauvais moment dans le détroit de *Paquiputan*, dont les tourbillons menacent de rompre ma banca délabrée.

22 février, 2 heures du matin. — J'aborde enfin à Davao, où j'ai le plaisir de retrouver la plupart des amis que j'y ai laissés le 2 novembre. Leur cordial accueil me ferait bien vite oublier la fatigue du voyage si de fréquents accès de fièvre ne me forçaient à m'en souvenir.

Le temps est du reste admirable ici ; du 22 février au 13 mars il pleut à peine trois ou quatre fois, et légèrement ; la mousson de nord-est, pluvieuse pour la côte orientale de Mindanao, est la saison sèche pour le golfe de Davao, abrité contre ce vent. Je range mes collections et vérifie mes calculs. Mes muchachos, bien nourris, reposés, demandent à repartir, et les deux que je suis forcé de congédier pour ne pas les enlever complètement à leur famille se montrent fort attristés; ils sont du reste rapidement consolés par une bonne gratification. Rien ne plaît plus aux Indiens que la vie nomade à la suite d'un Européen ; dégagés de toute préoccupation, ils oublient facilement leurs fatigues en racontant le soir aux *daragas* émerveillées les périls qu'ils ont courus, les actions héroïques auxquelles ils ont pris part; à force de mentir, ils se trompent eux-mêmes, et ne tardent pas à se considérer comme très supérieurs à leurs compatriotes.

13 mars. — Je dis adieu à Davao, où un long séjour m'a permis d'apprécier tant de relations aimables, et m'embarque à bord du *Francisco Reyes*, qui touche le 15 à Pollok, le 16 à la Isabela de Basilan, le 17 à Zamboanga. Le 18, nous faisons route au nord en vue des montagnes élevées de *Negros;* nous mouillons le soir en rade d'*Ilo-Ilo*, au sud-est de l'île de Panay.

Ilo-Ilo s'élève au bord d'un petit rio, à l'extrémité d'une grande plaine d'alluvions; ce port, situé dans le voisinage de provinces populeuses, bien cultivées, est le centre d'un grand commerce ; l'exportation des sucres bruts surtout s'y pratique sur une grande échelle. Dans la

rade, où mouillent de grands trois-mâts américains et des vapeurs de tous les échantillons, j'ai le regret de ne pas apercevoir notre pavillon; au bureau de la poste, des casiers destinés à la distribution de la correspondance portent les noms de tous les grands négociants, anglais, américains, chinois; il n'y en a pas un seul au nom d'un Français.

Le 21, je suis à Manille; notre excellent consul, M. Dudemaine, est parti, accompagné des regrets de notre petite colonie; son successeur, M. Ernest Crampon, m'a déjà, à mon insu, donné une grande marque d'intérêt : comme j'ai dû forcément laisser longtemps sans nouvelles mon sympathique correspondant à Manille, M. Génu, le bruit s'était répandu que les Infieles de Mindanao m'avaient fait un mauvais parti; M. Crampon a demandé une audience au nouveau gouverneur général, S. Exc. M. D. Fernando Primo de Rivera, qui a bien voulu ordonner aussitôt des recherches; ses instructions allaient partir ce soir même.

Je reste un mois entier à Manille, attendant en vain la guérison, dans la maison hospitalière de M. Louis Génu.

J'espère toujours pouvoir aller étudier les Infieles du nord de Luçon et les comparer à ceux du sud des Philippines. Dans l'intervalle de mes accès je passe de bien agréables moments avec M. Génu et avec nos autres compatriotes établis à Manille, notamment avec M. Bréjard, chancelier du consulat de France, et M. Aussenac, ancien officier de cavalerie. Ces messieurs, observateurs instruits et sagaces, ont séjourné dans tous les pays du monde; leurs souvenirs, la comparaison des diverses colonies et des Philippines, fournissent à la conversation un aliment aussi attachant que varié pendant les soirées que je passe avec eux et dont je garde le meilleur souvenir.

La semaine sainte amène à Manille une recrudescence

de processions; chaque paroisse a la sienne; ces cérémonies ressemblent beaucoup à celles que j'ai vues à Albay; détail particulier, les Tagalocs des deux sexes suivent le cortège, uniformément vêtus de longues robes, couronnés de fleurs, le visage masqué par un crêpe noir; il est difficile d'imaginer un costume plus étrange; c'est, disent les pieux Tagalocs, celui que portaient les *Nazaréens*.

Le jeudi-saint est une fête exceptionnelle à Manille; la circulation des voitures est interdite. Toute la population, en habits de fête, est dans les rues ou dans les églises, magnifiquement illuminées. Les pensionnaires des *Beaterios* sortent ce jour-là pour visiter les églises sous la conduite de leurs maîtresses; je n'ai jamais vu d'aussi charmantes physionomies que celles de ces jeunes créoles, qui portent des robes de soie noire à la dernière mode de Paris.

Ne pouvant me rétablir, je me décide à rentrer en Europe; je quitte avec le plus vif regret ces belles Philippines, où le cordial accueil de nos compatriotes aussi bien que des Espagnols, et l'attrait de recherches presque toujours heureuses m'ont fait passer près de deux années si agréablement qu'elles me paraissent n'avoir duré que quelques mois.

Le 23 avril je m'embarque pour Singapore sur le *Panay*; c'est le paquebot qui m'a transporté à Manille et j'ai le plaisir de retrouver à bord le capitaine don Guillermo Goyenetchea et les autres officiers qui commandaient lors de mon premier voyage. Aujourd'hui comme alors, je ne saurais assez me louer de leurs aimables attentions.

Notre route diffère beaucoup de celle que nous avons suivie en juillet 1879; alors nous serrions de près les côtes de Palawan, des Calamianes et de Mindoro. Aujourd'hui nous décrivons un grand arc de cercle au milieu de

la mer de Chine, route ordinaire pendant la mousson de nord-est. Un peu au-dessous du parallèle de Saigon, nous rangeons les bancs du *H. S. Rifleman* 1865, puis, inclinant au sud, nous nous dirigeons en droite ligne sur les îles Anambas.

Dans la soirée du 28 nous prolongeons à bâbord les îles *Natunas*, nids de pirates avant le développement de la navigation à vapeur; le 29 nous entrons dans les détroits; à partir du phare de *Piedra Branca*, nous croisons à chaque instant des bateaux de tous les tonnages et de tous les pavillons. A trois heures après midi nous accostons le warf de Singapore.

Je retrouve avec le plus vif plaisir, à Singapore, M. Brasier de Thuy, qui veut être mon hôte au terme de mon voyage comme il l'a été au début, il y a deux ans, et M. le vicomte de Jouffroy d'Abbans, qui gère en ce moment notre consulat. Bien souvent, pendant mon voyage, j'ai mis l'obligeance de ces messieurs à l'épreuve pour le transit de mes envois en France, et de combien d'autres soins je leur suis redevable! Je suis heureux de les revoir ici pour leur exprimer toute ma reconnaissance.

Le transport de l'État qui doit me ramener en France ne devant passer à Singapore que dans quelques jours, je vais respirer pendant ce temps l'air salubre de *Buitenzorg* dans l'île de Java. Le trajet de Singapore à Batavia est fait en cinquante-quatre heures par l'*Emyrne*, bon steamer des Messageries maritimes; je passe rapidement devant les splendeurs bien connues de Batavia, où je trouve comme consul l'excellent M. Rinn, autrefois à Singapore. Buitenzorg, station élevée, résidence habituelle du gouverneur général des Indes néerlandaises, possède un jardin botanique que je visite, obligeamment conduit par le directeur, M. Treub; ce jardin a été bien des fois décrit, mais je doute que la plume et le crayon puissent

jamais donner une idée exacte de cette merveille, qui mérite qu'on fasse pour elle seule le voyage des Indes.

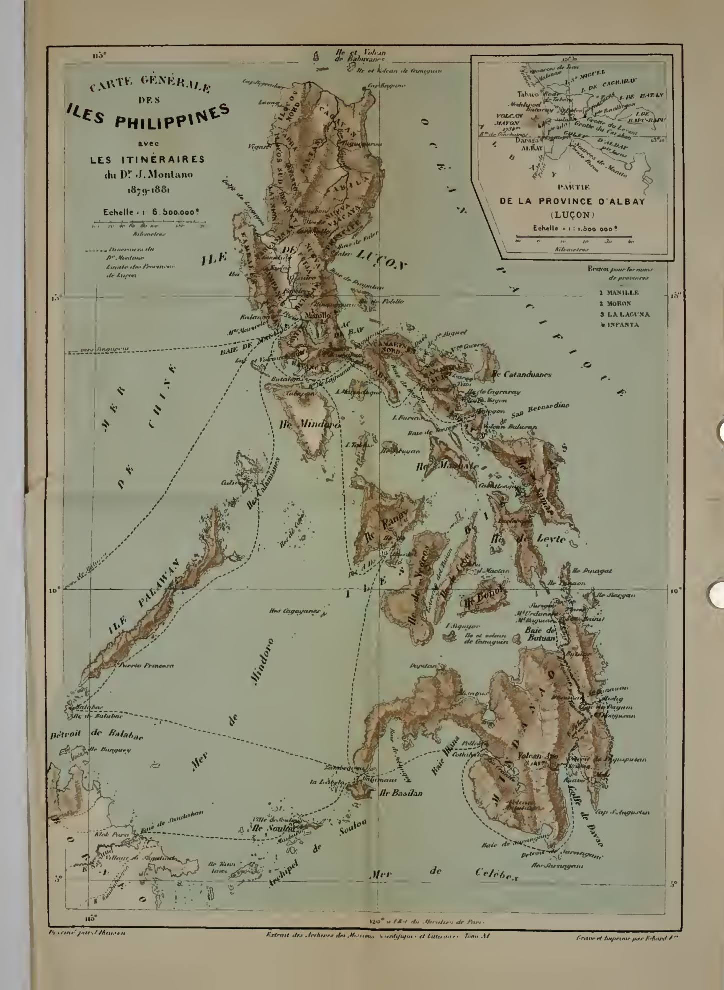
Revenu à Singapore, je m'embarque le 22 mai sur le *Tonquin*, commandé par M. Richier, capitaine de vaisseau, qui, à toutes les qualités du marin, joint l'art difficile de laisser à ses passagers le meilleur souvenir de leur séjour à bord. J'ai le plaisir de retrouver ici plusieurs des officiers dont j'ai été le compagnon de route sur l'*Annamite*, il y a deux ans. Notre traversée est heureuse; le *Tonquin* mouille le 19 juin 1881 sur la rade de Toulon.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

COULOMMIERS. — Typog. P. BRODARD et GALLOIS.





Dressé par J. Hansen — Extrait des Archives des Missions scientifiques et littéraires. Tome XI — Gravé et imprimé par Erhard Fes

